

VALERY ALEFF

ENFERS ARTIFICIELS

1

Comment procéder dans un journal ? Dans le *Phèdre*, Socrate dit qu'il faut d'abord définir l'amour et ensuite développer le thème sans se contredire. Je me contredirai parce que la vie s'obstine à le faire. Le temps me contredit, lui aussi, sans parler de l'espace. L'amour me contredit. Je me demande ce qui ne me contredit pas. Le monde entier me contredit. Mais il y a d'autres mondes, et un de ces mondes peut ne pas me contredire. (J'espère qu'ils sont assez loin, ces mondes-là, sinon ils seraient contaminés à leur tour.)

J'ai lu les *Carnets secrets* de Wittgenstein. C'est mon journal secret ; je dévoile mes secrets à huit clos. Mais les secrets de Wittgenstein sont publiés ; tout ce qu'il a fait est publié, ses moindres faits et gestes. Aucun de mes *tractati* n'est publié. Tout ce que je fais est un grand secret qui deviendra un secret de Polichinelle, un jour. J'espère.

Wittgenstein prie beaucoup dans son journal. « Que Dieu me vienne en aide », et patati et patata. Pourquoi faut-il prier en secret ? Hier, j'ai entendu à la télévision que pendant toute une période il était interdit de prier en dehors des églises. À présent, on peut prier où l'on veut, même à l'intérieur de son journal secret.

2

Je ne mettrai pas de dates — rien que des chiffres, des nombres. Je dois dénombrer mes jours perdus. Peu importe quel jour nous sommes. Je n'ai pas de rendez-vous ni d'autres obligations. Dostoïevski disait qu'il était indécent de vivre au-delà de quarante ans. J'ai déjà dépassé les limites : je suis plus vieux que saint Thomas d'Aquin. Donc, faisons semblant d'être mort. De mon vivant, je n'aurais pas écrit ces balivernes.

De toute façon, je serai mort d'ici peu de temps : je n'arrive plus à combattre mon hypertension. Il faut boire du vin jusqu'à ce qu'elle disparaisse. Il faut la battre à plate couture. Mais je ne peux plus boire, ni me battre. Même un grand bordeaux me dégoûte. Les vins sont fatigués de moi ; et moi, je ne suis pas encore fatigué. « Dégoûté » est le mot juste. Ou « déboîté ». J'étais dans une boîte, tout allait bien. C'était un paquet cadeau, par moments. Je n'y suis plus. Je ne suis plus ni dans une boîte de nuit, ni dans une boîte de jour. Déboîté. Il n'y aura que des mots justes dans mon journal, dans mes carnets, dans ce compte rendu de ma vie mentale. Je n'ai pas d'autre vie ; je n'ai pas de vie mentale non plus. C'est un autre genre de vie ou de mort. Une vie physique peut-être. C'est physique, ce besoin de se déboîter. Il y a un millier de boîtes dans mon for intérieur ; je les ouvre et j'en sors le contenu.

Hier, j'ai vu une émission sur les festivals et les films. Un producteur a dit qu'il détestait la notion de film d'auteur. « Et Spielberg ? a-t-il demandé aux spectateurs. N'est-il pas un auteur ? C'est

un génie planétaire ! » Il est peut-être interplanétaire, mais pas un génie. Il est l'auteur de quelques films. Etait-ce hier, cette émission ? Avant-hier. Ou avant tous les hier. Il y en a eu pas mal dans ma vie. Il n'y a eu que des hier dans ma vie. Pourquoi me mentir à moi-même ? Il y a eu des aujourd'hui ; il y a eu des demain. Il y a eu des jours où je me suis dit : « Dès demain je ne fais plus ceci ou cela. » À présent je ne le dis plus. Je ferai tout ce que je fais actuellement, demain, après-demain. Je boirai le même verre de vin qui me dégoûte. Jusqu'à la lie.

Je parlerai de la mélancolie dans ce livre qui n'en est pas un. Il y a eu une exposition sur la mélancolie récemment, il y a deux ou trois siècles. Un énorme succès. Il fallait faire la queue pendant quatre heures. Peu de publicité : personne ne pensait que la mélancolie pourrait avoir du succès auprès du grand public. Je n'ai jamais parlé de rien d'autre. La mélancolie est mon unique sujet, mon fils unique, ma fille unique ; mon unique androgyne. Il faut avoir une progéniture, à ce qu'il paraît. Mon nom d'emprunt ne doit pas se perdre dans le passé que nos descendants connaîtront avec délectation.

J'avais le projet d'écrire une biographie farfelue de Kierkegaard. Un projet de plus. À quoi bon avoir des projets au seuil de la mort ? ou au-delà du seuil de la mort ? Même les morts peuvent avoir des projets. Ce genre de confession à la Beckett doit être démodé. Mais Beckett ne se confessait pas. Il buvait du whisky dans les bistrots parisiens, après avoir écrit un nombre satisfaisant de mots. Suis-je satisfait du nombre de mots que j'ai écrit ce matin ? Pas encore. Quel est ce nombre ? Dois-je interroger l'ordinateur ? *Let it be*. J'aurais pu rencontrer Beckett dans un bistrot, dans une rue. J'aurais dû hanter son quartier, comme un revenant. Je ne l'ai pas fait ; d'autres l'ont fait à ma place. Ils étaient à ma place. À présent, ma place est ici, et j'en profite pour écrire.

« *To draw the line somewhere.* » Mais où faut-il tracer la ligne ? J'aimerais la tracer dans mon appartement, avec un bout de craie. Comme ça, je pourrais voir ce qu'il y a au-delà de cette ligne. Autrement, je ne le vois pas : mon œil mental est aveugle. La femme que j'aime m'a fait une scène qu'aucun être humain ne pourrait supporter sans passer dans une autre dimension. Je suis dans une autre dimension à présent. C'est la même dimension : il n'y a qu'une dimension dans la vie. On se trompe avec la quatrième dimension. Il n'y a pas d'extra-terrestres ; nous sommes seuls dans l'univers, et nous habitons dans un petit appartement. Mais le monde n'est pas petit, contrairement à ce que tout le monde pense. Le monde n'est pas monsieur tout le monde : il est grand.

Les fous ne m'intéressent pas : ce sont les demi-fous qui m'intéressent. Vous dérivez, vous vous dirigez vers la folie. Chemin faisant, vous vous arrêtez pour tracer une ligne, soit dans l'air, soit sur le sol. Vous faites un pas en arrière et vous regardez cette ligne. Vous l'observez, vous la contemplez. C'est ce que je vise sans discontinuer, sans relâche. Ce journal est une contemplation de cette ligne. Mettez une ligne sur la couverture ! Pas nécessairement une ligne droite.

À Moscou, j'ai donné plusieurs interviews. « Chacun est libre à manipuler le temps comme bon lui semble, ai-je dit. J'ai suivi le temps pas à pas jusqu'à 1978. Ensuite, j'ai rebroussé chemin. À présent, j'habite au début du XXe siècle. Je suis un mauvais écrivain de ce temps à jamais révolu.

Mais il vaut mieux être un mauvais écrivain de cet Âge d'argent qu'un bon écrivain de notre âge d'aluminium. »

3

Hier, je n'ai rien écrit. Ou avant-hier. Abattu. Je me suis battu à plate couture. Et aujourd'hui je n'arrive pas à dormir. Donc, je gribouille quelque chose. Je ne sais pas si on peut gribouiller en tapant un texte sur le clavier de son ordinateur, mais j'aimerais *gribouiller* quelque chose : j'ai suffisamment *écrit* dans mon existence. La mort n'a pas de sens en dehors de ce gribouillage.

Domage que je n'aie pas fait la guerre. Wittgenstein a retrouvé ses esprits pendant la Première guerre mondiale. Il a retrouvé l'Esprit ; et son *Tractatus*. Nous devons côtoyer la mort. Nous le faisons tous les jours sans nous en rendre compte. Mais il faut la côtoyer *consciemment*. Dans mon enfance je me suis exercé à l'art de mourir. Ma grand-mère est morte quand j'avais onze ans. J'imitais sa mort sur un tapis ; je bannissais ma vie mentale et corporelle. Il n'y avait rien de physique ni de mental dans ce corps allongé par terre. Je n'ai plus besoin de m'allonger où que ce soit pour ressentir les sensations éprouvées par ma grand-mère morte.

Dois-je gribouiller encore quelque chose aujourd'hui ? Autrefois, j'avais un quota, une sorte de plan quinquennal. À présent, je reste planté devant la télévision des heures d'affilée. Ces heures s'écoulent doucement. Elles ne s'écoulent même pas. Que font-elles ? Comment le savoir ? Je n'ai rien à faire de ces heures. Elles ne me confient aucun secret.

Il faut que ce soit encore plus célinien, m'a dit une amie. Ce n'est pas célinien du tout. C'est plutôt sélénien : je gribouille sur la lune. Il n'y a pas d'action dans ce roman déguisé en journal. Personne ne tue personne, à l'exception de l'auteur : un roman d'auteur. Je continue à me tuer moi-même, à perpétuité. Tout cela est périmé, ridicule. Personne ne se tue au début de notre siècle qui n'est pas le mien. Tout le monde se félicite. Moi, je ne me félicite pas ; et je ne félicite personne. La mort n'est pas périmée.

Je dois combattre mon hypertension. Cette anecdote sur Stravinski me trotte dans la tête. « Pourquoi buvez-vous du whisky ? Ça vous est interdit, vous savez. » « Pour combattre la tension. » « Mais la tension montera encore plus ensuite. » « Ensuite, je boirai encore. » Histoire minimaliste. Comme poète, je suis minimaliste ; je deviendrai minimaliste en prose. Une centaine de mots suffiront pour décrire mon cerveau. Un mot devrait suffire : je suis russe, après tout. Le mot est « Dieu », naturellement. Wittgenstein aimait Dieu. « Cerné par la vulgarité. Dieu m'aidera. » Exactement. J'ai cité une de ses prières en disant : « Patati et patata ». Que ce soit ma prière ! Dieu entendra même ce « patati et patata ».

J'ai téléphoné à la femme que je ne veux plus revoir. Je l'entends toujours. Dieu m'aidera. Je l'aime et je ne l'aime pas. Encore un cliché russe. Les gens aiment ce genre de cliché. Un *talk show*. Je parlerai à n'en plus finir. Pourquoi en finir avec ce *talk show* ? La mort s'en chargera ; elle s'en charge déjà. Encore un cliché ; les gens aiment les clichés. Le taux d'écoute grimpera, le taux de lecture, de

compréhension, de compassion. Lisez-moi, bonnes gens, parce que je parle de vous. Ne téléphonez-vous pas aux femmes ou aux hommes que vous ne voulez plus revoir ? Sans arrêt, j'imagine. N'aimez-vous pas d'autres femmes, d'autres hommes ? Je n'aime personne. Pas passionnément, en tous cas. Je ferai semblant, pour vous plaire. Il faut aimer passionnément dans cette vie, sinon on est mal vu.

La journée continue de plus belle. Une belle journée, n'est-ce pas ? Cerné par la vulgarité. J'éteins la télévision ; je ne sors plus. Je suis cerné par moi-même. Des cernes sous les yeux, en prime.

Reality show. Télé réalité. On filme des gens en train de bavarder ou de faire quelque chose. Sans préméditation, spontanément, paraît-il. J'aimerais qu'on me voie en ce moment. Quelqu'un pourrait avoir pitié de moi, provisoirement. Je suis un orphelin qui ne peut plus se servir de ses jambes. Tout ce qui me reste, ce sont mes doigts qui tapent un texte sur un ordinateur bon marché. Pourquoi ne pas publier ce texte ? N'y a-t-il plus d'O.N.G. dans le monde ? Non, ne me regardez pas. Je suis trop vieux pour vous. Non, je suis jeune, un jeune orphelin. N'avez-vous pas inventé le mot « jeunisme » ? Donc, je suis jeune. J'aimerais vous plaire, coûte que coûte. Je suis jeune, mais je n'arrive plus à me servir de mes jambes. C'est comme si je n'avais plus de jambes. N'avez-vous pas pitié de moi ? Les vieux peuvent mourir — c'est leur métier, après tout. Mais les jeunes ont le droit de vivre. Que ferons-nous sans les jeunes ? Ils sont notre avenir, notre immortalité. Ils doivent vivre même sans jambes, sans bras. Pourvu qu'ils aient leur tête. J'ai toute ma tête. Et j'arrive à transmettre mes monologues intérieurs à la postérité. Aidez-moi ! Au secours !

J'ai parlé de la situation actuelle lors d'un concert en Russie. Ce n'était pas un vrai concert ; une espèce de *master class*. J'ai commencé par dire : « Mon ami Martynov pense qu'il faut vivre avec son temps, qu'il faut comprendre la situation. Je la comprends. Puisque je la comprends, je me couvre la figure de mes mains. Et je hurle jusqu'à ce que je tombe sur mon lit, complètement épuisé. Il n'y a qu'un seul grand homme au monde actuellement — Noam Chomsky. (Claude Lévi-Strauss, est-il toujours en vie ?) Comment peut-on vivre dans un monde où il n'y a qu'un grand homme, un seul ? »

Non, il faut diverger d'avec le temps, aller dans une direction opposée ou perpendiculaire. Dans cette direction (ou dimension) Schoenberg composa ses *Jardins suspendus*. Puisse-je suspendre mes jardins au-dessus de notre époque ! Puisse-je les voir, les entendre !

4

Je parle toujours de la mélancolie ; je tourne autour d'elle. Ou je reste suspendu au-dessus d'elle, comme un oiseau triste — ravélien — qui n'arrive plus à voler. (Chez Max Ernst il y a un tableau où je me reconnais.) Mon oiseau est encore capable de rester immobile dans les airs ou au milieu de la mélancolie, dans son for intérieur. De nos jours, personne ne parle de la mélancolie aussi souvent que moi. Même le Concert du Nouvel An de Vienne était mélancolique, cette année. Comment peut-on tomber aussi bas ? La philharmonie de Vienne. « Quel orchestre ! Il joue tout seul », dit-on. Si un orchestre joue tout seul, il joue comme il jouait hier ou avant-hier. Il ne joue pas comme il jouait sous la direction de Furtwängler. Hélas, les orchestres se dégradent comme des êtres

humains. Ils perdent leurs dents, leur mémoire. La philharmonie de Vienne ne se souvient même plus de Karajan, de Carlos Kleiber, sans parler de Furtwängler. Carlos Kleiber l'a dirigée en 1990, à la même occasion. Même moi, je n'ai pas vieilli à ce point pendant ces quinze ans. Je me soigne : on m'a mis des implants.

Les orchestres ne jouent pas tout seuls. Parfois, j'ai l'impression que les pianistes ne jouent pas tout seuls non plus. Quand je joue bien, je m'écoute de loin, comme si quelqu'un d'autre jouait à ma place. Mais ce double qui m'écoute participe au concert. Il pose les mains sur un clavier invisible, et le temps s'accélère ou ralentit. Et il y a un autre pianiste au-delà de moi et de mon double. Il y a une série de pianistes qui se produisent sur la même scène. Il en va de même pour la vie quotidienne. Hélas, nous nous écoutons rarement au cours de ces jours normaux où le temps s'écoule avec indifférence. Le temps ne nous écoute pas non plus.

Les gens continuent d'applaudir, quoi qu'il se passe dans les salles de concerts et ailleurs. À Vienne, on applaudissait si fort que ma télévision s'est mise à trembler. Pourquoi étaient-ils heureux ? à cause du premier janvier ? On leur gâche l'année à venir, et ils sont aux anges. La scène était encombrée de squelettes ; ces squelettes avaient des jambes, des bras, une tête. C'était bien suffisant. Un corps qui a toute sa tête, que nous faut-il de plus ? Moins la chair, moins la peau, moins les yeux, moins les oreilles.

Pour me purifier, j'ai écouté et regardé cet orchestre sous la direction de Kleiber. (Dans le répertoire de Strauss il est sans égal.) Je ne cesse de me purifier ces derniers temps. Mais la quantité du « mal », pour employer un mot si cher à George W. Bush, est bien supérieure à celle de mes rites. *Evil, evil, evil*. L'océan Pacifique serait incapable de me purifier. Ses eaux ne suffiraient pas à un simple baptême.

5

Je ne dors pas cette nuit. Je me suis couché de bonne heure dans l'espoir de dormir normalement, pour une fois. Ensuite, j'ai pris un somnifère. Grave erreur. Parfois, les somnifères agissent à l'envers : ils vous réveillent au lieu de vous endormir. En réalité, cette pilule ne me réveillait pas ; elle m'empêchait de dormir. Elle m'empêche toujours de dormir, d'ailleurs. Une bouteille de Tertre 1997 me fera oublier ce journal et le reste de l'actualité pour quelques heures. J'espère qu'il n'y aura pas d'actualité demain ; rien que des enregistrements du passé.

J'ai aussi regardé quelques DVD consacrés aux danseurs soviétiques. (Les danseurs russes sont beaucoup moins bien.) Vassiliev est génial, comme d'habitude : on ne perd pas ses bonnes habitudes avec un enregistrement. Je l'ai vu il y a quelque temps dans un cocktail. Il m'a salué. Je l'ai salué à mon tour sans aller au-delà de la bienséance. Peut-on parler aux dieux ?

Ma nouvelle année a commencé plus tard, un mois plus tard. (Une année commence quand on la sent venir.) J'ai écouté un concert à Vienne dirigé par Karajan. Des valse de Strauss. Nous avons besoin d'une dimension épique partout, même dans les valse de Strauss. Ma nouvelle année

commence maintenant. C'est la musique qui ouvre une année. Sans elle, il n'y a ni d'autres années ni d'autres mondes.

J'ai le droit d'être malheureux. N'importe qui a ce droit ; il devrait être inscrit dans la constitution. À la télévision, on parle de solitude. Deux ans de solitude. Depuis combien de temps suis-je vauté dans la solitude ? Je ne suis pas *vauté* ; je reste suspendu au milieu de la solitude. Il y a un royaume de la solitude et dans ce royaume il y a des coins et des recoins. Mais je reste au milieu de ce royaume ; je suis le roi de ce royaume. Je ne suis pas assis sur un trône, contrairement aux usages. Je suis *suspendu* au milieu de ce royaume. Ne prend-on pas les chats par la peau du cou ? Ils restent immobiles, leur langue pointue sortant de leur bouche. C'est pareil. Quelqu'un me tient par la nuque et ma langue passe entre mes dents. Je me moque de tout le monde.

6

J'ai dit un jour que je n'aurai jamais de dépression nerveuse car le plus léger sourire de Satan m'est insupportable. Et bien, j'ai succombé à une dépression qui s'exprimait par une sorte de paralysie où les images télévisuelles se confondaient avec les réflexions sur l'absurdité et la dégénérescence. Ma tension artérielle montait et je ne pouvais pas la faire baisser, sauf au moyen des bouteilles de vin qui reposent dans ma cave. Je troublais leur repos, je les sortais une à une pour les boire jusqu'à la lie devant l'écran infatigable de la télévision. Les cachets que mon médecin m'avait prescrits il y a un an environ ne servaient plus à rien : il y a des limites à la bienveillance des apothicaires. Peu à peu, j'ai compris ce que signifiait un « cercle vicieux ». La tension montait, je buvais ; elle descendait et remontait quelques heures plus tard. J'ouvrais une autre bouteille. Un léger brouillard où les contours du monde et du passé s'estompaient continuellement s'est installé petit à petit dans mon cerveau. Mon corps, lui aussi, se laissait envahir par ce brouillard qui rendait mes mouvements incertains, nébuleux ; mes doigts tremblaient, je me cognais partout. Et pourtant il n'y a pas d'alcool dans mes gênes.

Il fallait que je parte à tout prix afin de passer au-delà de ce brouillard ou monter au-dessus de lui, au-dessus de ma tension artérielle. (Les autres tensions ne montaient pas, mais leur statu quo m'irritait encore plus que les hauts et les bas de la tension artérielle.) Je me suis dit qu'il serait agréable de contempler ma tension artérielle d'en haut — *to look down upon it*. Je me demandais s'il y avait des montagnes où je pourrais matérialiser le mépris que je porte à mes souffrances. Une amie moscovite prétend qu'on tire les événements à soi comme une couverture. On se couvre d'un événement, de l'avenir. D'habitude, cette expression est utilisée dans un sens négatif : on s'attire des malheurs. Je ne sais pas si je *tire* les montagnes à moi ; je les entraîne dans le sillage de ma vie.

Elles traînaient derrière moi, dans ma mémoire où elles occupaient une place de prédilection. Combien de fois m'ont-elles secouru pendant mes années d'exil ? (En Russie, je ne me baladais pas dans les montagnes qui existent pourtant quelque part au sud, d'après certains skieurs.) En même temps, elles s'avançaient vers moi.

Tirer une situation à soi, un événement. N'est-ce pas tiré par les cheveux ? C'est de la mauvaise

littérature. Et je me suis proposé de ne pas faire de littérature. Que le reste soit littérature ! Que mes pensées s'impriment telles quelles sur l'écran de mon ordinateur, sans paraphrase, sans métaphore, sans rhétorique, sans effet de manche, sans détour — sans mots, pour ainsi dire. Mais j'ai vraiment l'impression que la vie me recouvre pour m'ensevelir ; ou pour me tenir au chaud. Encore de la littérature, rien à faire. La littérature influence ma vie à tel point que je commence à vivre au pied de la lettre. (De quelle lettre ?) Pas au pied d'une montagne, hélas. Et en anglais je vis comment ? *Literally*. Il n'y a ni pieds ni sommets en anglais. C'est pareil en russe — *boukvalno*.

J'aimerais donner un titre à ce journal qui n'est pas très intime, somme toute. Il est artificiel, je m'en rends compte. Mais le titre *Journal artificiel* ne convient pas pour la bonne raison que personne ne lirait un écrit sans importance. Dans ce cas, « artificiel » voudrait dire : « faux », « menteur », « sans profondeur ». *Journal artificiel* s'apparente aux dents artificielles, aux yeux artificiels, aux fleurs artificielles. *Les paradis artificiels* n'ont rien à voir avec ce titre grotesque. En réalité, il s'agit plutôt d'« enfers artificiels ». Même un feu d'artifice minable les surpasse en couleurs.

« L'homme original s'évanouissant par degrés, la société n'offre plus aux yeux du sage qu'un assemblage d'hommes artificiels et de passions factices qui sont l'ouvrage de toutes les nouvelles relations, et n'ont aucun vrai fondement dans la nature. » Ainsi parlait Rousseau. Les passions que je décris dans ce journal sont factices car elles dénotent l'absence de passion. Je suis trop vieux pour être passionné par quoi que ce soit, à part la littérature. Et j'ai donné ma parole de ne pas faire de littérature dans ce journal. La société influence-t-elle deux êtres qui s'en vont dans les montagnes ? Lydia est une vieille relation, une vieille copine. Notre relation n'a aucun fondement dans la nature et même les montagnes ne nous approcheront pas des racines naturelles dont profitait cet homme proverbial mentionné par Rousseau.

7

Lydia a laissé un message sur mon répondeur pour me demander si ma vie suivait son cours normal. Je ne sais toujours pas ce qui est normal dans ma vie. Lydia ne le sait pas non plus, j'imagine. Je me trompe peut-être : elle est clairvoyante. Elle voit aussi bien l'avenir que le passé. Un jour, elle a vu un arbre dans un espace vide. On lui a confirmé qu'il y avait eu un arbre à cet endroit-là — quelques années auparavant. Aussi voit-elle sans doute ce qui se passe dans mon for intérieur : sa vision verticale doit devenir horizontale de temps en temps. Elle voit deux personnes en moi, ce qui est plutôt banal. Il y en a peut-être cinq ou six. Ou dix. Mais revenons à notre histoire : même dans un journal sans importance une histoire doit suivre son cours normal ou anormal. Avec quelques abîmes en prime. N'ai-je pas dit à plusieurs reprises qu'une histoire ne comptait pas, sauf si elle était ponctuée de gouffres ? Mais il y en avait déjà trop dans cette histoire. En voici encore un.

Pendant mon dernier voyage au Japon, j'ai lu deux articles sur le dernier *Booker Prize* remporté par l'écrivain irlandais John Banville. « Je suis soulagé parce que cette fois le prix a été décerné à une

œuvre d'art », disait-il après la proclamation du résultat. *A work of art*. Mais il n'y a ni intrigue ni suspense dans son roman — une faute déplorable, d'après un critique du *Sunday Times*. Mon journal n'est pas une œuvre d'art ni un roman. J'écris tout ce qui me passe par la tête. Et il y a beaucoup de passants dans ma tête en ce moment ; beaucoup de passants avec soucis.

Je rappelle mon amie pour lui dire que le cours de ma vie est devenu anormal. « Pourquoi ne pas venir passer quelques jours chez moi ? suggère-t-elle.

- Pourquoi t'accabler de mes malheurs ?
- Tu sais que j'aime sauver mes amis.
- Je ne suis pas encore à l'article de la mort.
- Tu n'en sais rien », répond-elle.

Deux heures plus tard, j'étais à l'article de la mort. Je ne suis plus à l'article de la mort, mais à ce moment-là je n'avais ni force ni envie de gribouiller quoi que ce soit, même pas le mot « mort ». À présent, c'est trop tard. Un enfer artificiel.

Je décroche le téléphone pour l'appeler au secours. C'est sa voix que j'entends lorsque je porte le récepteur à mon oreille désobéissante : elle ne voulait pas rencontrer le récepteur, comme si elle s'était brouillée avec lui à mon insu. « Davos », ai-je entendu. « Davos » au lieu de la « mort ». La montagne magique est un synonyme de la mort, pourtant. (« Saint-Moritz » au lieu de la « mort ». Plus joli, plus logique — en français.) « Le propriétaire de mon appartement a plusieurs maisons en Suisse. L'une d'elles est libre en ce moment.

— J'aime Davos, ai-je répondu. J'y ai joué pour des médecins il y a quelques années. Dommage qu'ils ne soient plus là pour me guérir.

- Tu n'auras pas besoin de médecins. L'air des montagnes suffira. »

Quand j'ai pris place dans le train, je me suis dit que j'étais sauvé : je n'avais pas raté le train. Mais plus il s'enfonçait dans l'avenir, plus je me sentais mal, comme si l'avenir me repoussait méchamment. J'avais l'impression que le train s'enfonçait quelque part au lieu de suivre le trajet Paris-Augsbourg. Goumilev parle d'un tramway égaré dans le cosmos. Avant la mort, chacun doit se sentir égaré dans le cosmos où les âmes errent à la recherche d'un nouveau corps. Mon corps n'avait plus d'utilité ; il était périmé. « Vous ne pouvez pas entrer dans l'avenir parce que votre corps est périmé », m'aurait dit le douanier du Temps. Saint Pierre garde les clés du Paradis. Et les clés du Temps ?

J'avais mal au cœur, je transpirais abondamment, mes mains étaient froides, comme si je m'étais promené dans les montagnes sans porter de gants. Mon corps fêtait toutes les latitudes, toutes les saisons : mon front séjournait en Afrique, mes mains en Sibérie. Le reste était en automne. J'ai oublié le printemps, je l'ai vraiment oublié. Non, il y avait de l'espoir dans mon cerveau, une sorte de bougie. Mon cerveau vivait au printemps, une partie de mon cerveau. Ces cellules verdoyantes m'ont permis d'atteindre la gare d'Augsbourg sans encombre, sans syncope, sans la compassion factice de voyageurs. « Au moins, je ne mourrai pas seul, coupé du monde. Chez moi, mon cadavre se serait

décomposé près du téléphone pendant quelques semaines, pour mettre les choses au mieux. Une éternité, peut-être. »

Lydia est venue me chercher à la gare. Ma valise ne rentrait pas dans le coffre de sa Porsche ; elle l'a donc mis à l'arrière. C'est elle qui l'a mis : je n'avais même plus la force de m'installer sur le siège avant. Je l'ai fait quand même. Jusqu'à présent, j'ai fait tout ce qu'il faut pour survivre. Je n'ai jamais manqué à mon devoir.

8

Lydia est une de ces rares personnes qui accumulent l'électricité. Dès qu'elle touche un objet ou un être humain, une décharge se produit. J'entends ses exclamations à longueur de journée. Mais avec moi, cette décharge ne se produit pas, même quand on s'embrasse. D'après elle, c'est un signe énergétique : nous avons des énergies qui se rencontrent fraternellement. En fait, elle est une sœur pour moi — prévenante, mais pas toujours commode à vivre. Elle me parle de *Lichtarbeiter* (les travailleurs de la lumière) qui sont capables de guérir toutes les maladies, sauf Alzheimer et Parkinson. Elle a peur d'avoir tôt ou tard la maladie d'Alzheimer parce que cette maladie est dans ses gènes ; sa sœur est déjà malade. « Alors, la probabilité est minime, lui dis-je. Deux membres d'une famille succombent rarement à la même maladie. Il y a tant de maladies dans le monde. Les autres seraient jalouses. » Je dis n'importe quoi pour la rassurer : il n'y a rien de mieux pour calmer un esprit troublé. Les inepties nous détournent de nous-mêmes plus efficacement qu'un rapport scientifique.

« Lorsque Adam, qui connaissait le bien, fit le mal en mangeant la pomme, la mélancolie jaillit en lui sous l'effet de cette contradiction ; car celle-ci ne se trouve pas en l'homme, qu'il dorme ou qu'il soit éveillé, sans intervention du diable : en effet, la tristesse et le désespoir viennent de la mélancolie qui est passée en Adam du fait de son péché. Car, dès qu'il eut transgressé le précepte divin, la mélancolie se fixa dans son sang, de même que la clarté disparaît quand on éteint la lampe et qu'il ne reste qu'une mèche fumante et malodorante » (Hildegarde de Bingen). Je porte la mélancolie dans mes gènes qui la soignent, la dorlotent. Le diable continue de sourire. Pourquoi dire à tout le monde que je ne souffre pas de dépression par crainte de réjouir le diable ?

La mélancolie s'exprime de façons diverses. Lydia crie lorsqu'elle se parle à elle-même, surtout dans sa voiture. « Pourquoi as-tu tourné par ici ? Que fais-tu dans cette ruelle ? Tu n'aurais pas dû manger cette horreur ! » Je ne crie pas lorsque je me parle à moi-même ; je n'ai pas mérité mes propres cris. À quoi bon m'engueuler ? Il y a des femmes qui s'en chargent avec plaisir. À Moscou, j'habite chez une amie qui s'appelle Lilia. Régulièrement, sa mère m'engueule au téléphone. Emportée par son élan sinistre, elle commence par me tutoyer. « Mon oncle te cassera la gueule. J'appelle la police. Tu ne remettras plus jamais les pieds à Moscou. On te fouta dehors. » En ces occasions, ma mélancolie s'exprime par un rire doux-amer.

Pourquoi écrire ce journal ? Remplace-t-il l'air des montagnes ? Est-ce une autre expression de la mélancolie ? « Si la nature nous a fait pour vivre en santé, écrit Jean-Jacques Rousseau, la

méditation est un état contre nature : un homme qui s'ensevelit dans ses réflexions est, par conséquent, un animal dégénéré. » Un homme qui s'ensevelit dans ses réflexions pour les coucher ensuite sur une feuille de papier est un animal *doublement* dégénéré. Ce n'est plus un animal, peut-être. Une pierre. Une pierre qui sait écrire. J'étais une pierre pendant trois semaines ; une pierre posée devant un téléviseur. Je le suis toujours, sans doute : on ne quitte pas cette incarnation aussi facilement qu'on le croit. D'ailleurs, je ne crois rien. Je ne crois à rien, sauf à Dieu. Mais Dieu ne m'aide pas malgré mes prières silencieuses. Il faudrait crier mes prières sur les toits.

9

Répugnant à m'ensevelir dans mes réflexions, je bavarde avec Lydia à Davos où mes souliers citadins glissent sans cesse sur la neige. « Peut-on classer les gens ? me demande-t-elle.

— Sans aucun doute. Même dans notre société démocratique, il y a une multitude de classes qu'il ne faut pas méconnaître.

— Selon quel principe peut-on classer les gens ?

— Evidemment, il y a les rois et les Dupont. Mais j'aimerais dépasser ce schéma social qui est pourtant nécessaire pour créer les plis et les replis des classes. Vois-tu, un grand philosophe est *in a class of his own*, comme disent les Anglais. Ce n'est pas pour rien qu'ils utilisent le terme de 'classe' à cette occasion. Les Russes disent : 'Oistrach est une classe au-dessus de V.' Ils ne le diront même pas parce que Oistrach est *mille classes* au-dessus de V. Tu es violoniste. Tu dois le savoir. D'ailleurs, V. n'a pas la moindre classe. En tout cas, je n'ai pas envie de le classer.

— Il n'y a pas de classes pour de mauvais violonistes ?

— Certes, mais pourquoi perdre son temps avec les non-êtres ?

— Parce que V. est une superstar.

— Créée par une société démocratique et démagogique. Aux époques à jamais révolues, Haydn et Chopin recevaient leurs titres de noblesse de mains aristocratiques. En vertu de leurs gènes et de leur éducation, les aristocrates savaient choisir dans le domaine des arts. Et les Dupont n'avaient qu'à les suivre. Aujourd'hui nous suivons les Dupont.

— Certains Dupont ont un goût raffiné, une bonne oreille.

— Je ne le nie pas. Mais aujourd'hui on prête l'oreille à tous les Dupont sans exception, comme s'il s'agissait du Prince Esterhazy en personne.

— Diaguilev n'était pas prince.

— Il était dans sa propre classe. Ou plutôt il appartenait à la classe des chercheurs qu'on appelle '*talents scouts*'.

— Il n'y a plus de *talents scouts*. Il n'y a pas de classes fantaisistes non plus. À quelle classe appartient le Docteur Jivago ? à la bourgeoisie ?

— Oui. Mais il appartient aussi à la catégorie des pantins. En tant que héros littéraire, il a de mauvaises notes. C'est un bon poète, un médecin dévoué et loyal. Toutes ces classes se plient et se replient. Toutes ces classes s'entrelacent.

— À mon avis, seule la classification sociale a une valeur objective. Le reste est un jeu de l'esprit.

— Pourquoi ne pas jouer ? Notre dialogue est aussi *in a class of its own*. »

De cette façon mon journal intimiste devient la propriété de mes amis ; mieux encore, ils se l'approprient.

Je ne suis pas un lecteur assidu des carnets intimes parmi lesquels on trouve parfois des ouvrages destinés au grand public. Un journal, au contraire, peut être destiné à soi-même car il y a des individus qui veulent se souvenir de leur existence. Moi, j'aimerais l'oublier pour toujours : même dans l'au-delà je n'ai pas envie de me rassasier de ma vie terrestre.

En Russie, ce genre est très à la mode. « Aujourd'hui, je me suis réveillé à huit heures et demie. Petit déjeuner. Du miel, du beurre, deux tranches de pain. Onze heures. La deuxième symphonie de Brahms. Jusqu'à midi. Vladimir est venu vers deux heures et quart. » Sans doute, ce journal-là n'est-il pas conçu pour l'éternité, à moins que tous les écrits de cet artiste ne soient considérés comme précieux, irremplaçables ; à moins que lui-même ne les considère comme immortels.

Même le *Journal* de Kafka est trop intime par moments. « Avant-hier *Hippodamie*. Pièce lamentable. » Ai-je besoin de savoir que cette pièce est lamentable ? Je ne connais ni cette pièce ni son auteur. Et, d'après Kafka, il est inutile de les connaître. Au moins m'a-t-il épargné un effort. Dois-je en être reconnaissant à Kafka ? Est-ce pour cela qu'il a écrit ces mots ? pour épargner des efforts inutiles à ses lecteurs ? Au contraire, cet aveu est assez intéressant : « Je ne suis pas ponctuel parce que je ne ressens pas les souffrances de l'attente. » Je ne suis pas ponctuel non plus, mais je sais quel tourment j'inflige à ceux qui m'attendent pendant des heures. Une femme a fini par attraper une pneumonie, après m'avoir attendu plusieurs fois sur les trottoirs enneigés de Moscou.

Kafka n'attendait rien de personne. C'est pourquoi il ignorait les souffrances de l'attente. J'attends toujours quelque chose — de tout le monde. Ni les hommes ni les objets ne répondent à mon attente. Il m'est insupportable de reconnaître que je souffre à cause de leur silence. (Mon téléphone ne sonne qu'une fois par semaine. Pour m'annoncer une mauvaise nouvelle.)

Lorsque Kafka — au lieu de raconter une escapade hors de son terrier — se lance dans un raisonnement esthétique ou psychologique, ses phrases deviennent sinueuses, enchevêtrées, ce qui, rétrospectivement, reflète le style de Benjamin et Adorno. Elles reflètent aussi, dans une perspective chronologique cette fois, les commentateurs de la Torah, les cabalistes. En quelque sorte, tous ces écrits sont des commentaires sur la Torah. Et les miens ? Ils ne reflètent pas le monde actuel ; c'est le moins qu'on puisse dire. La Torah ne reflète-t-elle pas le monde actuel, le monde tout court où le monde actuel est contenu à coup sûr ?

« Les rues juives à Paris, rue Rosier (*sic*), embranchement de la rue de Rivoli. » Je n'ai pas besoin de Kafka pour me souvenir de ces rues. Mais il m'est agréable de savoir que Kafka les a visitées durant son séjour à Paris. J'ai même oublié qu'il a rendu visite à notre capitale enchantée. Je l'aime suffisamment pour lire tout ce qu'il a écrit, même si son journal est ennuyeux par moments. Pourquoi ne pas s'ennuyer avec une personne qu'on aime ?

Il y a quelques années, sur le conseil d'un critique assez connu, j'ai acheté le *Journal* d'Ernst Jünger — le volume qu'il a écrit durant les années de guerre. D'après le critique, ce genre convenait mieux à l'auteur que le roman. Il va sans dire que je n'ai pas lu ce journal jusqu'au bout. J'ai souligné pourtant quelques passages où les suppositions (et affirmations) hasardeuses côtoyaient hardiment la réalité. Par exemple : « Je voyais les pierres vibrer au soleil brûlant, comme dans l'attente de nouvelles étreintes de l'Histoire. » La première moitié de cette phrase est plutôt réaliste ; en tout cas, je n'ai pas envie de mettre en doute la mémoire d'Ernst Jünger. Le soleil *était* brûlant, et même la vibration de la pierre ne me surprend pas outre mesure. Mais je ne suis pas sûr que les pierres attendaient de nouvelles étreintes de l'Histoire. Ils attendaient peut-être les caresses de la lune ou la cruauté des bottes : il doit y avoir des pierres masochistes. « Les villes sont femmes et ne sont tendres qu'au vainqueur. » Cette phrase est une belle manifestation de la licence poétique car, parmi les villes que je connais, il y a beaucoup d'hommes. Rome, par exemple. Ou Saint-Petersbourg. Les villes ne sont pas toujours tendres au vainqueur. Quoique femelle, Moscou n'a pas été tendre à l'armée de Napoléon.

L'art se mélange si bien avec la destruction. N'oublions pas que les autorités allemandes faisaient parvenir les œuvres de Nietzsche aux soldats de leur armée. Un exemple trop évident, trop facile. Un poème de Trakl suffit pour détruire la terre entière. Ou un poème de Leopardi. Ou un poème de Celan. La portée de ces poèmes va bien au-delà d'un suicide normal, individuel, intime.

« Avons marché jusqu'à Toulis, où nous sommes arrivés à quatre heures du matin. Cantonnement dans une grande ferme. » À part les historiens, personne ne s'intéresse à ce genre d'information. Et ceux qui lisent les livres d'histoires ? Ils préfèrent les grandes batailles, les grandes défaites, la fumée noire, les cadavres jonchant la terre brûlée. À quoi bon savoir que le bataillon d'Ernst Jünger logeait dans une grande ferme, à Toulis ? La curiosité des gens est si souvent déplacée que même cette ferme obscure risque d'attirer leur attention. Ils s'intéressent à tout, sauf à l'art : aux minéraux, aux généraux de seconde ordre, à la vie privée des acteurs de troisième ordre. Pourquoi ne pas s'intéresser aux fermes ? Mais quand on leur pose une question facile, comme : « Qui est l'auteur du *Bateau ivre* ? », ils gardent un silence absolu. Qu'est-ce que le silence absolu ? Celui qui succède à la question « Qui est l'auteur du *Bateau ivre* ? » C'est peut-être le seul moyen d'écouter le silence de nos jours. Pourquoi ne pose-t-on pas ce genre de questions plus souvent ? à la télé ? Je la regarderai pendant des heures. *Questions pour un champion*.

Il y a une demi-heure, je regardais les Jeux Olympiques. Une réaction à chaud. Plus de gens s'intéressent aux Jeux Olympiques qu'aux fermes. *Snowboard*. Quatre concurrentes. Rien à voir avec les quatre cavaliers de l'Apocalypse, malgré une certaine ressemblance : elles volent dans les airs. Une

Américaine, deux Canadiennes, une Suissesse. Elles s'élancent enfin. L'Américaine prend un très mauvais départ, mais elle se rattrape aussitôt. Elle rattrape les autres et les dépasse. Elle passe en tête. La différence de glisse, paraît-il. La Suissesse la talonne, commet une erreur et se voit distancée de quelques mètres, quelques dixièmes de seconde. L'Américaine galope en tête de la course. Sûre de sa victoire, elle décide de la célébrer à sa façon, avant la lettre. Pour démontrer sa supériorité écrasante, elle fait une pirouette. Une grimace à l'adresse de ses rivales, une langue tirée. Elle s'écroule sur la piste. Pas complètement. Elle continue la course dans le sillage de la Suissesse qui gagne la médaille d'or. Tout le monde sait qu'aucune course n'est terminée à l'avance, mais il y a des sportifs qui essaient de devancer le destin. Le destin les rattrape et les dépasse. Un excès de confiance n'est pas un péché en soi ; néanmoins, cette histoire est une belle illustration des préceptes bibliques. Le conte de fée se termine par la morale de l'histoire.

De même, la vie n'est jamais terminée à l'avance. Après la mort, elle continue de glisser le long de la piste. Personne ne sait qui gagnera.

Un Américain — un champion en titre — regarde la compétition. Quand sa compatriote chute, il saute de joie parce que la Suissesse est sa fiancée. (Une allitération saturée au maximum, presque incestueuse.) Une jolie victoire de l'amour sur le patriotisme le plus tenace au monde. Le triomphe de l'amour.

10

Peu importe si je termine ce journal ou non ; il n'est pas conçu à cette fin. Un journal inachevé par excellence. Chaque journal est inachevé, d'ailleurs ; ou achevé. Tout dépend du point de vue où l'on se place. Si la mort, quel que soient sa rapidité et son zèle, est considérée comme un accord où toutes les mélodies se rejoignent, il n'y a pas de morts prématurées ; il n'y a pas non plus de journaux inachevés.

Mais il y a d'autres œuvres. Mon livre d'essais sur la littérature n'est pas terminé ; je l'ai à peine commencé. Encore une ferme. Il est plus intéressant de savoir où logeait le bataillon d'Ernst Jünger que d'apprendre les nouvelles de mon élan créateur. De toute façon, un livre d'essais ne doit pas être terminé ; on peut s'arrêter au milieu ou même au début. Un petit livre d'essais sur la littérature.

J'ai dit un jour que ce journal était une sorte de thérapie à laquelle je dois m'astreindre pour ne pas tomber malade. Ce qui m'inquiète, pourtant, c'est la possibilité de ne pas le finir, de lâcher les fils qui le composent en plein milieu de la course. Un roman présuppose un dénouement qu'on prépare avec une multitude de fils. On noue ces fils un à un afin de pouvoir les dénouer. Que dois-je nouer dans ce journal ? Il n'y a pas de nœuds possibles, à l'exception du nœud gordien.

Le début du XXe siècle a connu une épidémie d'œuvres inachevées, surtout dans l'Empire austro-hongrois. Les fils conducteurs étaient trop parallèles pour se rencontrer quelque part ; en tous cas, ils ne pouvaient s'harmoniser à l'intérieur d'une œuvre. (Mais tant de choses se passent à l'extérieur.) Musil laissait ces fils pendre, comme s'il s'agissait de linge séchant au soleil. Ces fils

sèchent toujours ; ils sont tellement propres qu'on a envie de se les approprier, de les étudier un à un, de les caresser. Le monde s'achevait et l'on ne savait pas ce qui viendrait ensuite, dans le sillage des empereurs. C'était l'avenir brumeux qui amputait ces œuvres béantes ; elles étaient ouvertes vers l'avenir.

Notre avenir n'est pas brumeux — loin de là. Nos romans sont toujours achevés. Le cerveau de nos écrivains s'apparente à une carte postale : le ciel est bleu, le soleil brille. Il n'y a ni coins ni recoins dans leur for intérieur ; rien que des halls spacieux. Ils ne sont pas pour eux des énigmes, sans parler des autres qui les connaissent sur le bout du doigt.

Selon Walter Benjamin, il était interdit aux Juifs de sonder l'avenir ; ils devaient se tourner vers le passé, vers la mémoire. Mais cela ne voulait pas dire que l'avenir était creux, homogène, « car chaque seconde était une porte par où le Messie pouvait entrer ».

Les secondes qui s'avancent vers moi sont closes et personne à l'exception du Messie ne les ouvrira. Je me rends compte que j'attends le Messie depuis des siècles. Nietzsche parle de la patience qui permet à un grand homme de traverser des périodes creuses — ou quelques cercles de l'enfer — sans perdre l'espoir. Mieux encore, il peut apprendre quelque chose pendant ces périodes infernales. Une œuvre couve en lui ; il suffit d'attendre son éclosion. Un homme ordinaire ne sait pas attendre, et sa patience s'effrite à mesure qu'il s'approche de la délivrance, de sorte qu'il ne peut être délivré. Sa patience est inachevée.

Je suis tellement judéophile que j'approuve tout ce que les autorités israéliennes font à l'égard des terroristes. Ce qu'elles entreprennent me semble juste parce que, pendant des siècles, les Juifs ont été en butte à l'incompréhension, à la haine. L'harmonie du monde en était perturbée au point de ne plus avoir droit à l'appellation « harmonie ». Appelons cela « balance ». Œil pour œil. La *Neuvième* de Beethoven ne peut retentir que dans le monde où la justice est restaurée. Appelons cela « restauration ».

11

Les Jeux Olympiques à la télévision. Je regarde autre chose, et je ne sais pas ce que je regarde.

Je fais baisser la tension. Une bouteille de Bordeaux est une ferme où je me réfugie. Je n'ai pas fait la guerre, ni la dernière ni l'avant-dernière. Mais je n'ignore pas ce que représente une ferme où l'on se réfugie de temps à autre ; tout le temps peut-être. Il faut se réfugier sans discontinuer. Un ordinateur n'est pas un refuge ni un bunker — un pis-aller tout au plus. Un pis-aller n'est pas un hall spacieux. Rien qu'un lit où l'on rêve d'un avenir étincelant.

Tolstoï a dit dans un de ses discours : « Un écrivain doit avoir un idéal. S'il n'en a pas, il s'abandonne à un jeu de mots, d'idées et ainsi de suite. » Je ne veux pas m'adonner à un jeu de mots parce que les mots n'existent pas. Il n'y a que des idéaux, des gestes. Il n'y a que des opéras dans la vie, des opéras sans paroles ; ou des quatuors, en ce qui me concerne. Il n'y a peut-être dans le monde qu'une sonate de Beethoven. Ou une sonate de Schubert, un intermezzo de Brahms.

Ce journal est aussi sans paroles. Je suis en train de jouer quelque chose sur mon piano désaccordé.

Voici quelques paroles que j'inclus à cet endroit de mon récit, de mon récital ; elles appartiennent à une autre époque, à un autre état de choses, à une autre humeur. Encore un dialogue avec Lydia :

« Veux-tu faire un test enfantin ? me demande-t-elle. 'Le voyage dans la jungle.' De quoi a-t-elle l'air, la jungle où tu voyages ?

— Un endroit exotique où j'avance sans utiliser la machette. Les animaux sauvages se tiennent à distance respectable. Mais les oiseaux volent et chantent partout.

— Qu'as-tu emmené avec toi ?

— Quelques livres.

— Sur ton sentier tu trouves une clef. De quoi a-t-elle l'air ? Qu'en fais-tu ?

— Une grande clef, une belle clef. Je la laisse où elle est, mais je regarde partout pour savoir si cette clé se rapporte à une porte secrète, à un secret tout court. La clé est importante, mais je ne l'emporte pas.

— Tu entends un cri. Quel genre de cri ? Que fais-tu ?

— Si c'est le cri d'un animal, je m'arrête et j'attends. Si c'est le cri d'une femme, je vole à son secours.

— Une rivière te barre le chemin.

— Je la longe à la recherche d'une barque. Une fois dans la barque, je me laisse porter par le courant. Plus tard, je débarque sur la rive opposée.

— Un lac.

— Au clair de lune, comme dans le tableau de Kouïngi. Je le contemple depuis une colline.

— Une maison.

— Une belle villa de XIX^e siècle.

— À l'intérieur ?

— Des meubles anciens.

— Parmi d'autres objets, un récipient.

— Une carafe pleine d'un vin qui a du corps.

— Un mur que tu traverses grâce à une porte. Que trouves-tu derrière le mur ?

— Un jardin japonais.

— La jungle, c'est ta vie où les livres comptent. La clé correspond à tes amis, tes amitiés que tu laisses derrière toi. Pourtant tu leur prêtes attention. Tu portes secours à une femme, pas à un homme ou un animal.

— Je n'ai pas réussi à sauver mon petit chat.

— La rivière se rapporte à tes difficultés.

— Laissons-nous porter par le courant.

— Le lac est le sexe, la maison ton physique, l'intérieur ton âme, le récipient l'amour, le mur la mort. »

Je n'ai pas trafiqué mes réponses en fonction des symboles que Lydia m'avait fait connaître à la fin de ce test pour adulte. Elle se tient à mes côtés et peut confirmer mon affirmation. Je viens de lui apporter une bouteille de bière qu'elle est en train de boire. (Je l'ai achetée dans un magasin qui est ouvert jusqu'à dix heures du soir. Nous sommes à Davos.) « Veux-tu que je te dise comment j'ai attendu cette bière ? Très fort, très fort, très fort. Je comptais les minutes qui me séparaient de la bouteille — pas de toi. De la bouteille. Quel bonheur ! » Ce genre de remarques prolongent la vie d'un homme.

D'ailleurs, elle ne m'a pas caché les réponses qu'elle avait faites dans le cadre du même test qui trace la vie d'un homme ou d'une femme, tout en demeurant emprisonné dans le domaine des symboles. Elle est tombée sur une énorme clef qu'elle portait sur elle pendant tout le voyage jusqu'à ce que la clef se couvre de rouille. Les amis, il n'y a que des amis. Moi, je suis aussi sa croix qu'elle porte patiemment sans m'adresser de reproches. C'est moi qui me charge de cette tâche : je me sens coupable de lui mettre sur les épaules tous mes fardeaux. Sa rivière regorge de rochers sur lesquels sa barque risque de s'échoir à tout moment. Mais son au-delà est pareil au mien : un jardin paradisiaque.

Une fois de plus elle m'a sauvé de la mort. J'étais un cadavre exquis qu'elle a ramassé à la gare d'Augsbourg pour l'emmener chez elle, dans une maison qui se trouve à une trentaine de kilomètres de la gare. Le jour suivant, nous sommes partis pour Davos. Notre quatrième séjour dans cette ville. Le 22 mars 2007. Je suis installé à côté d'une fenêtre derrière laquelle tombent des flocons de neige qui ne me rappellent rien sauf la neige que j'ai vue dans mon enfance moscovite. Aucune comparaison, aucune métaphore n'effleure mon esprit quand je regarde la neige parce qu'elle me projette vers un passé où il y a une vie pleine d'aventures.

Sur le divan où je suis assis, il y a le livre de Volkov sur Chostakovitch que j'ai terminé avant-hier. Ce livre est aussi mon passé, malgré sa parution récente. Il remplit mon cerveau des sons qui, en apparence, n'ont rien à voir avec la musique du compositeur, sauf qu'il a écrit beaucoup de chansons populaires. J'entends des chansons que j'ai chantées dans mon enfance à l'école primaire où nous avions un cours qui s'appelait « chœur ». Je viens de chanter une de ces chansons qui n'appartient pourtant pas à la plume de Chostakovitch. Ce sont surtout ces paroles qui m'enchantent : « Tu ne dois connaître qu'une seule réponse, notre salut militaire : 'Soit prêt, soit prêt, soit prêt !' » On vous demande quelle est votre fleur préférée et vous répondez : « Soit prêt, soit prêt, soit prêt ! » Au cours de la chanson ce salut militaire continue à conquérir l'espace et le temps. « Soit prêt toujours et partout. Soit prêt la nuit et le jour. Plus d'audace nous pousse vers notre but, plus vite nous arriverons à la victoire. » Je n'ai pas connu Chostakovitch personnellement, mais je l'ai rencontré à plusieurs reprises aux environs du conservatoire. Ce genre de rencontres étend la vie d'un homme au-delà de ses propres limites. On touche à l'éternité quand on rencontre des gens remarquables ; et pourtant je n'aimais pas Chostakovitch à cette époque-là. Mais la grandeur n'a pas besoin d'être comprise ; elle

crée son espace où nous sommes engloutis, ce qui nous permet de passer au-delà du mur que Lydia a placé dans son test. La musique de Chostakovitch ne s'apparente pas au jardin japonais où il se trouve actuellement.

Moi, je suis à Davos. Notre petit déjeuner. « J'ai l'impression que nous sommes en train de dîner, dit Lydia. Ce n'est pas un petit déjeuner. Un petit dîner. Un brin de causette et dodo. Pas de longues promenades dans le froid. Bon pour la santé. Le sommeil est aussi bon pour la santé. Pourquoi s'imposer des tâches qui détruisent notre repos ? Cette clef sur ton chemin. Tu l'as laissée choir. En tous cas, tu ne l'as pas ramassée. Et moi, je trimbale cette clef partout où je vais, la clef rouillée. Pourquoi, pourquoi ? Elle n'a pas besoin de moi. Elle est bien là où elle est, dans l'herbe, dans la jungle. Qu'elle rouille éternellement ! Moi, je dormirai. C'est quoi ce beurre ? Bio. Bio quoi ? On dirait de la bougie. D'habitude je vérifie si le beurre n'est pas trop dur. On pourrait le brûler. Avez-vous des bougies ? Non ? Alors, donnez-moi du beurre. »

N'est-ce pas un jardin japonais ?

12

Je dois me souvenir de quelque chose ; je dois me tourner vers la mémoire. Ma mémoire est toujours là, mais elle me confie ce dont je n'ai plus besoin. À l'exception de quelques femmes, de quelques amitiés.

Ayant appris la mort de son ami Robert de Saint-Loup, Marcel s'est enfermé dans sa chambre pendant quelques jours. Je n'ai pas réagi de cette façon en apprenant la mort de l'ami avec qui je parlais français lors de nos dernières promenades à Moscou en 1974. Je sortais, je bavardais avec des gens qui ne l'avaient jamais connu. Je continuais à vivre en dehors de lui ; même sa mort ne nous avait pas rapprochés. Dans un de mes poèmes, je dis que la mort est le meilleur agent littéraire ; elle est aussi le meilleur messenger. Comme si l'on recevait des lettres pleines d'allusions au passé. « Te souviens-tu ? Te souviens-tu ? » Rien, presque rien. Un souvenir, un seul, mon dernier coup de fil. Le 5 janvier 1990. J'étais à Moscou, je voulais le voir. « Non. Tu ne peux pas t'imaginer dans quel état je suis. La prochaine fois. » La prochaine fois. Ainsi il m'a promis de ne pas se suicider avant ma prochaine visite à Moscou. Ai-je mal compris ? Parlait-il du jardin japonais ? Il parlait souvent du Japon et sa sœur parlait le japonais couramment. Comment a-t-il pu se suicider sans me revoir ? J'étais sûr qu'il s'était suicidé, et pourtant tout le monde prétendait le contraire. C'est quoi le contraire d'un suicide ? Une longue maladie nerveuse, une quantité de médicaments avalée tous les jours, tous les matins du monde, le désir de s'enfermer dans sa chambre pour toujours. Il s'est barricadé dans sa chambre, me disais-je. Une overdose de somnifères, sa mort de prédilection. J'avais tort. Pas à propos des somnifères. Il ne s'est *pas* barricadé dans sa chambre, il n'en avait pas besoin. Je l'ai appris beaucoup plus tard, des années plus tard. Une amie commune m'a dévoilé le secret durant l'enterrement d'un musicologue âgé de quatre-vingt-dix-sept ans. Alexandre Nemtchina s'est suicidé à

l'âge de quarante-cinq ans. « Il a téléphoné à tous ses amis pour dire qu'il partait en voyage. Il nous a tous trompés. »

Un voyage au-delà du mur. Personne ne voulait croire à son suicide. À cause du rite funéraire ? On a raccourci les funérailles d'Ophélie. A-t-on coupé en deux les funérailles d'Alexandre ? En deux, en trois. Où sont les morceaux disparus ? Non, on ne voulait pas croire à son suicide. On n'en parlait pas ; le prêtre n'était pas au courant. Sa mère était-elle en vie au moment de sa mort ? Je n'en sais rien. Elle était secrétaire du parti communiste au Ministère des affaires étrangères. Pas de prêtres, pas de funérailles religieuses. Ophélie est devenue communiste ou plutôt elle vivait dans le pays du socialisme victorieux. C'est le socialisme victorieux qui a vaincu Alexandre. Peu importe, rien n'importe aujourd'hui. Je ne lui téléphonais que rarement : j'avais peur de déranger sa maladie. Pourquoi déranger sa mort par mes souvenirs ? J'ai laissé sa mort en paix. À présent je dérange sa mort, je la bouscule. Je n'en ai pas le droit.

Un film français à la télévision. J'écoute la langue et je ne vois rien. On peut toujours écouter les langues sans faire attention à ce qui les accompagne : des gestes, des meurtres. Les langues sont innocentes, même si elles tuent parfois.

Hitler a tout dénaturé, même la nature humaine. Mais a-t-il dénaturé la langue allemande ? Rien ne peut dénaturer une langue car elle englobe tout ce qui peut nous arriver, même des crimes contre l'humanité.

Ai-je besoin d'inspiration pour écrire ce journal ? Je n'en ai pas pour le moment. Et alors ? Je continue à écrire tout ce qui me passe par la tête. Même quand vous n'avez pas d'inspiration, quelque chose vous passe par la tête : une image, des mots, une mélodie. C'est une mélodie que je suis en train de noter en ce moment.

13

Les enfants font ce qu'ils veulent. C'est ainsi qu'on les élève de nos jours. On a peur de restreindre leur liberté, de raccourcir leur champ d'action, de couper leurs élans en quatre. Et ces élans inopportuns les poussent à intervenir dans les conversations de leurs aînés, à danser sur une table ou un fauteuil. « C'est la danse de la vie », disent leurs parents échangeant un sourire béat.

Je suis né dans un appartement communautaire. Une scène me reste dans ma mémoire qui est entrée en fonction assez tard, d'ailleurs : mon premier souvenir date de 1950. J'avais déjà trois ans. La scène que je vois en ce moment s'est déroulée dans le salon de nos voisins. Une femme ordonnait à sa petite fille de se mettre à genoux en présence de ma mère et de moi-même ; elle ne voulait pas que ce rite purificateur soit accompli dans l'intimité. (Certains rites perdent de leur efficacité lorsqu'on les aborde dans la solitude.) La fille résistait aux ordres de sa mère, si bien que nous avons passé une dizaine de minutes dans le salon de nos voisins. Ce n'était pas un vrai salon, si mes souvenirs sont bons. Une pièce où l'on mangeait, dormait, recevait des gens, punissait un enfant en présence de nombreux voisins.

De guerre lasse, la fille a cédé aux ordres de sa mère ; je vois toujours son corps agenouillé, docile. J'ai revu cette enfant rebelle plusieurs fois avant de quitter l'Union Soviétique. Avec le temps, elle était devenue ravissante, intelligente et frivole. Sa liberté ne portait aucune trace du régime carcéral auquel sa mère l'avait soumise. Au contraire, son libre arbitre avait mûri dans l'adversité. Il avait du style, son libre arbitre. À la fin du XXe siècle, on a retiré le mot « style » du domaine de la littérature et même de la vie courante ; on l'a remplacé par le mot « code ».

Moi-même, j'utilise ce mot de temps en temps parce que les gens ne comprennent pas grand-chose lorsqu'on leur parle de style ; ou ils vous rient au nez. Il y a quelques années, je me suis querellé avec un de mes amis. Nous étions assis dans les bois, dans mes bois. Il continuait à me poser les mêmes questions. « J'ai déjà répondu à ces questions, lui ai-je dit à la longue.

— Que veux-tu insinuer ? m'a-t-il répondu.

— Que tu ne m'écoutes pas !

— Non. Tu veux me persuader que je suis malade. La mémoire me fait défaut. Je le sais moi-même. Pas la peine de me le rappeler.

— Je te le rappelle parce tu oublieras ce rappel d'ici peu. »

C'était une plaisanterie bienveillante : je continue à croire dans le pouvoir guérisseur des plaisanteries. Il s'est mit à hurler ; ensuite il s'est enfui. Sa promenade colérique a duré deux heures environ. « Tu n' observes pas le code de conduite en société, lui ai-je dit à sa réapparition. Tu aurais dû m'engueuler sans hausser le ton. Ta promenade solitaire est incompatible avec ma notion de la bienséance.

— C'est ta voix que je ne supporte pas, a-t-il répondu. Il vaut mieux crier à tue-tête. Il y a des situations où il ne faut pas rester tranquille. Ton calme apparent est une moquerie destinée à me faire subir une humiliation. C'est ça que tu appelles un code de bonne conduite ? »

Nous sommes rentrés à la maison. Nous avons écouté *La Passion selon saint Mathieu* sous la direction de Mengelberg. Quand deux médecins se connaissent et que l'un d'eux est en train de mourir, son confrère ouvre une bouteille de champagne. C'est un signe qui ne trompait aucun médecin au début du XXe siècle. Ce style a dû se perdre, lui aussi. Au seuil d'une séparation définitive, les musiciens écoutent ensemble une pièce de Bach. Je n'ai jamais revu cet ami.

Il y a eu aussi de fausses séparations dans ma vie, des adieux ratés. C'était voulu, en définitive : nous n'avions pas l'intention de nous séparer pour toujours, pas même pour un mois. Mais il fallait faire semblant de se dire « adieu » pour raffermir l'amitié.

Vladimir Martynov et moi avons décidé de nous dire « adieu ». Pour quelle raison ? À plusieurs reprises, je lui avais exposé mes griefs, mais il faisait la sourde oreille lorsqu'on l'accusait de trahison. Une cérémonie d'adieux s'imposait. Nous avons fait une promenade le long d'une rue où il y avait des « kiosques à vin », comme on les appelait autrefois. D'ailleurs, ils n'existent plus. Au bout de trois heures, nous étions ivres morts, et pour la première fois j'ai vu deux lunes. Pour la première et la dernière fois : je n'ai jamais revu cette image surréaliste. (Ou hyperréaliste, étant donné mon état

d'ivresse.) En fait, j'ai dit « adieu » à la double lune ce jour-là. Il n'était plus question de regagner mes pénates. Nous nous sommes dirigés vers son appartement où son père nous a accueillis à bras ouverts. Et sa mère m'a préparé un lit. Le lendemain, son père nous a fait une omelette monstrueuse : chacun de nous a mangé quatre œufs au moins. « Comment, vous n'avez pas d'appétit ? disait son père sur un ton miséricordieux. Vous en voulez encore ? » Ce jour-là, j'ai compris que j'avais une volonté à toute épreuve.

« Nous n'avons pas écouté de Bach, ai-je dit à Volodia.

— Nous n'avons donc pas le droit de nous séparer », m'a-t-il répondu.

Son père est mort en décembre dernier. Je suis allé à son enterrement ; j'étais à Moscou pour plusieurs concerts. Il y avait peu de monde dans l'église. Son père est mort à l'âge de quatre-vingt-dix-sept ans ; tous ses amis n'étaient déjà plus de ce monde. Il a survécu à sa femme et à ses amis. L'essentiel est de ne pas se survivre.

14

Un film de Bellochio à la télévision. *Le sourire de ma mère*. Le héros n'arrive pas à s'en débarrasser. Il sourit malgré lui, malgré la vie qu'il mène. Elle n'est pas très souriante, sa vie. La mélancolie de nouveau. Bellochio en fait preuve dans d'autres films — avec un grain de folie par-ci par-là ; plusieurs grains de folie. Même *Henry IV* de Pirandello qu'il a filmé autrefois est mélancolique malgré une folie manifeste quoique factice. Elle vient de Dante, je présume, de son *Purgatoire* — un sentiment que j'ai discerné à la première lecture de la *Comédie*. (J'avais quinze ans.) Depuis lors, nous sommes devenus inséparables. Pas de brouilles, pas de scènes. J'ai l'impression de vivre au Purgatoire.

Mais les Italiens que je rencontre à Florence ou à Saint-Moritz ne semblent pas partager ce leitmotiv de mes humeurs. Ils empruntent à Dante son côté dynamique, voir irascible — *con fuoco*.

Je suis allé à Saint-Moritz récemment, induit en erreur par le nom de Salvador Dali. J'ai vu une affiche à Davos et j'en ai conclu qu'un déplacement s'imposait : on ne fait pas de réclame pour des expositions sans portée universelle.

Je prends un train qui m'amène à Saint-Moritz par un paysage alpin que j'admire d'en bas, comme d'habitude : je pratique le ski de fond. Une fois sur place, je me dirige vers l'hôtel le plus proche pour m'enquérir de l'endroit où se tient l'exposition Dali. Je pose la question au réceptionniste italien — à en juger d'après son accent et ses gestes — qui, fou de rage, fait un signe à un employé ; celui-ci m'accompagne à l'autre bout de l'hôtel et me laisse en face de quelques tableaux que je reconnais immédiatement. Une dame m'éclaire au sujet de ces tableaux qui sont de simples copies exécutées par des peintres italiens. (Il y avait des Monet, des Van Gogh, un Vermeer.) Je quitte l'hôtel et je me renseigne auprès d'une autre dame qui travaille dans une agence de tourisme. L'exposition Dali se tient à l'hôtel Kempinski « qui n'est pas loin du lac », me dit-elle. Alors, je comprends pourquoi le réceptionniste était fou de rage : en toute innocence, je lui avais posé une question à

propos de son concurrent. Pourquoi n'a-t-il pas dit simplement : « Je ne sais pas, Monsieur » ? Je dis souvent « je ne sais pas », même quand je peux répondre à la question.

Dans les hôtels russes, les réceptionnistes sont plus polis parce qu'ils continuent à faire des efforts pour racheter quatre-vingts ans d'outrecuidance. Un jour, à Moscou, j'avais besoin de changer un billet d'avion. J'entre dans un hôtel quatre étoiles et je demande où se trouve l'agence d'Aeroflot la plus proche. Il y avait deux femmes à la réception ; l'une d'elles commence à taper sur l'ordinateur. « Vous ne savez pas par cœur l'adresse de cette agence ?

— Nos clients ne prennent jamais Aeroflot, dit-elle.

— C'est la seule compagnie qui fasse une escale à Moscou sur le trajet Paris Tokyo. »

Elle est un peu insolente, mais elle ne cherche pas à savoir si je suis client de l'hôtel, ce qu'on fait parfois en Suisse allemande quand je n'ai pas envie de chercher le syndicat d'initiatives. Donc, elle continue à s'occuper de moi. Sa collègue regarde la porte qu'un homme dans la trentaine ouvre assez brusquement. Il se dirige vers elle et dit : « Une chambre.

— Pardon ?

— Une chambre.

— Vous voulez une chambre ?

— Oui.

— Ordinaire, demi-luxe ou luxe ? (La réceptionniste devenait aussi laconique que le client.)

— Luxe.

— Sept cents dollars.

Il plonge la main dans une poche de son pantalon, en sort un paquet et le tend à la réceptionniste. Elle compte l'argent et lui donne une clef.

— Je ne reste que cinq heures », dit le client.

Avant de partir, il lui pose une question pour le moins singulière : « Y a-t-il quelque chose dans le minibar ?

— Il y a beaucoup de choses dans nos minibars », répond-elle. Satisfait et visiblement heureux, il s'éloigne enfin d'un pas chancelant.

Quelques heures plus tard, je téléphone à un ami pour lui demander pourquoi ce client ne voulait pas recourir au *room service* grâce auquel on peut disposer d'un choix varié de plats et de boissons. « Parce qu'il avait peur d'être assassiné, répond-il. Ce type doit venir de Sibérie. Le gaz, tu sais. Ou le pétrole. Il rentre de Lettonie où il a conclu une affaire importante. Il fait escale à Moscou pour passer quelques heures en compagnie d'une prostituée. Mais il ne veut pas qu'on le tue pendant ces quelques heures. Donc, il a peur d'ouvrir la porte à n'importe qui. S'il appelle le *room service*, un tueur à gage risque de s'introduire dans sa chambre de luxe. Autant se servir du minibar. »

Patinage artistique à Turin. Que les danseuses russes sont belles ! Ni les travaux forcés ni les camps de concentration n'ont pu altérer leurs gênes. Elles sont toujours féminines, gracieuses et belles. Malgré les commissaires du peuple, malgré Lénine, Staline, Trotski et les autres tortionnaires. Les gênes russes sont à toute épreuve.

Que font les sportifs à l'âge mûr quand leur corps perd son agilité et cesse de leur obéir ? Ils entraînent les autres, ils s'en souviennent. Leur mémoire doit être développée au maximum. À l'âge de trente-cinq ans ils savent que la vie est terminée, mais il leur reste des souvenirs, des médailles. Il ne me reste rien à part des textes que je relis de temps à autre : mes romans, mes essais, mes pièces. Je les relis avec délectation, et je ne comprends toujours pas pourquoi les autres ne sont pas sensibles à leur beauté, à leur style. Pourquoi n'ai-je ni frères ni sœurs ? Mes semblables n'existent pas. Les amis que j'ai un peu partout sont mes dissemblables, eux aussi. Nous avons quelques souvenirs à partager, c'est tout. Nous ne sommes pas sur la même longueur d'onde. Il n'y a même pas d'ondes à proprement parler. Il n'y a qu'une plage déserte ; et la mer est trop loin. Sur cette plage il n'y a pas de traces humaines.

« ... on dira que Hölderlin, que Hegel, que Feuerbach et Marx avaient tous déjà cette certitude qu'en eux une pensée et peut-être une culture s'achevaient, et que du fond d'une distance qui n'était peut-être pas invincible, une autre s'approchait — dans la réserve de l'aube, dans l'éclat du midi, ou dans la dissension du jour qui s'achève » (Michel Foucault, *Les mots et les choses*). Moi aussi, j'ai la même certitude, sauf que rien ne s'approche ni dans la réserve de l'aube, ni dans la dissension du jour qui s'achève. Dieu est mort, l'homme est mort. Peu importe comment ce dernier est mort et pourquoi. Parce qu'il a tué Dieu ou parce qu'il s'est suicidé en présence du Dieu ? Je ne crois pas que Dieu soit mort à l'époque de Nietzsche : on continue à Le tuer. Ou s'acharne-t-on sur Son cadavre ?

Les hommes morts ne se souviennent même plus de leur jeunesse où, comme les sportifs, ils gagnaient des médailles. Ils sont vraiment morts ; ils ont tué leur mémoire. Que faire de Dieu dans un cas pareil ?

Dans les bois, j'écoute Michel Onfray qui enseigne une contre-histoire de la philosophie. Il prétend que Jésus est un « personnage conceptuel », fabriqué de toutes pièces. Quelles sont ces pièces ? Où les a-t-on prises ? Chez les philosophes grecs, chez des illuminés de toute sorte. Jésus n'a jamais existé. Cela n'empêche pas de croire en Dieu parce que la foi est indissolublement liée à l'absurdité — au scandale, comme disait Kierkegaard. Mais parfois, en pleine rue, j'ai l'impression que rien n'existe en dehors de cette rue et de la ville où elle se trouve. Admettons que le pays où se trouve cette ville existe également. Et alors ? Rien n'existe en dehors de ce pays, au-delà de ce globe — à part de nombreuses étoiles. Mais les étoiles n'ont rien à voir avec Dieu ou la vie éternelle. Elles sont là pour les astronomes et les amoureux. Je ne suis ni amoureux ni astronome. Donc, les étoiles n'existent pas non plus.

Je suis devenu végétarien parce qu'il fallait choisir entre la vie et la mort. Quand on est obligé de faire ce genre de choix, on ne pense plus au plaisir qu'on éprouve en mangeant un carré d'agneau. À présent, je longe l'étal de mon boucher avec indifférence, avec un sourire ironique. Je me demande pourquoi je n'arrivais pas à me passer de ces pauvres bêtes. À vrai dire, je ne pense pas aux abattoirs où les cris des animaux retentissent tous les jours. Je n'ai simplement pas envie d'introduire de poison dans mon estomac, dans mes veines.

Hier, je suis allé à la FNAC pour feuilleter le *Journal* de Gide. Il paraît qu'il est remarquable, ce journal. Entre autres choses, Gide parle de ses démangeaisons. Pourquoi ne pas parler de ses petits bobos dans un texte que tout le monde lira ? Il affirme que les démangeaisons ne sont pas une maladie noble. Est-ce une maladie ? Aurait-il préféré le cancer du foie ? Moi, je préfère les démangeaisons. Il parle aussi de la littérature — en compagnie de Martin du Gard. Je préfère demeurer seul.

Les chrétiens ont détruit de nombreuses bibliothèques ; Onfray insiste sur ce point. Après Hitler, on ne peut plus parler de la destruction des livres. Mais force est de reconnaître qu'il y en a trop. Et il y a des gens qui lisent tous ces volumes. Tant de phrases, tant de lettres. On peut construire une autre tour de Babel avec ces lettres, avec ces virgules. Dommage que Dieu soit mort !

Au moins, André Gide était un personnage. Un personnage conceptuel ? Sans doute. Il correspondait parfaitement à la *notion* du grand écrivain. Il a même fait une tentative pour révolutionner la littérature dans son roman *Les faux-monnayeurs* où il n'y a pas de sujet. Mais l'absence de sujet ne révolutionne pas la littérature qui peut se passer de révolutions, à mon avis. Ce sont les perspectives qui comptent ; l'espace ou plutôt *les* espaces.

Patinage artistique. « Il est le deuxième meilleur de l'histoire », annonce un journaliste à la télévision. Et le premier ? Le champion précédent. De nouveau, on oublie l'espace, on le supprime. L'histoire du patinage artistique ne se borne pas à quelques années, à la dernière décennie où, effectivement, il y a davantage de triples sauts. Ou s'agit-il de quadruples sauts ? Les sauts dans le vide, comme dirait Bellocchio. Ces patineurs n'ont pas la majesté d'Alain Calmat. Et Peggy Fleming ? Aucune patineuse n'est aussi belle, aussi gracieuse, aussi olympienne. Une déesse ! Les déesses ne sont pas tenues de virevolter dans les airs.

17

Hockey sur glace à la télévision. On compare la façon dont ce sport est pratiqué en Amérique et en Europe. Les Canadiens et les Américains shootent à la première occasion, tandis que les Européens construisent leur jeu et cherchent à marquer un beau but. Je fais de même ; je ne shoote que quand la beauté du but est garantie par sa préparation. Il serait encore plus exquis de ne pas shooter du tout. Rien qu'une ébauche : en avant, en arrière, un petit cercle vicieux. On ne joue pas pour marquer les buts ; on ne vit pas pour gagner. La défaite de Musil est plus délicieuse que n'importe quelle victoire.

La nourriture végétarienne me dégoûte. Au début, je me suis réjoui d'avoir renoncé à la viande : je découvrais la saveur des légumes, leur bouquet, comme si s'était du vin. Le vin me dégoûte aussi, à

présent. J'en bois parce que je ne dors guère, mais je veux boire de l'eau à la place, rien que de l'eau. Une grande partie de notre corps est constitué de cet élément, et j'aspire à la condition de l'eau, pour paraphraser une maxime célèbre : « tout art aspire à la condition de la musique. » Que ferais-je, si je devenais des notes, des sons, des intervalles ? Pourquoi ne pas résonner à la gloire de Dieu ? Au lieu de raisonner au sujet de son existence.

« Peut-on réconcilier Dieu avec l'hédonisme ? (La question qu'une dame pose à Michel Onfray lors d'un séminaire.)

— Pourquoi avez-vous besoin de Lui ? répond-il.

— Pour m'élever.

— Vers quoi ? Vers Lui ? »

Moi aussi, je tends à m'élever, à me surpasser. Et ce n'est pas en regardant les humains d'aujourd'hui qu'on se surpasse. Platon et Dante sont loin, encore plus loin que Dieu.

Donc, j'aspire à la condition de l'eau pour être plus souple, plus fluide. L'eau est plus près de Dieu que les humains. On me boira, on se baignera en moi. Les nymphes se baigneront en moi au cours de leurs promenades.

Je regarde un vieux film français où l'on parle de la guerre et de menaces qui pèsent sur une population paisible. Une de mes actrices préférées est l'obscur objet d'un désir qui devient de plus en plus clair dans le cadre d'un hôtel miteux. Un homme est amoureux d'elle, un peintre dont la chambre témoigne de son amour : sa chambre est remplie de ses portraits. Elle ne l'aime pas : son fiancé l'attend à Londres. Mais elle ne part pas ; lui, il s'en va en guerre, l'homme qui l'aime dans cet hôtel miteux. Un jour, il l'entraîne dans sa chambre. « Que pensez-vous de vos portraits, de vos doubles ? Vous voyez que je vous aime. Avez-vous besoin d'autres preuves ? Je passe ma vie à vous peindre. Il n'y a que vous dans ma vie, vous et la guerre. Hélas, je pars demain, dans quelques heures. Je ne vous reverrai plus. Je serai tué le premier jour parce que je ne sais pas manier un fusil, ni un revolver. Que ferais-je pendant cette guerre ? Je serai tué tous les jours. N'avez-vous pas pitié de moi ? Pourquoi ne pas m'embrasser ? Pourquoi ne pas embrasser un mourant ? Les infirmières font l'amour aux patients qui meurent loin de leur famille. »

Que pourrais-je dire à une femme qui ne m'aime pas ? Je suis assez vieux pour savoir qu'il y a des femmes qui ne s'intéressent pas à ma personne. Je suis écrivain, poète, dramaturge, acteur, pianiste, chef d'orchestre. Elles ne s'intéressent pas à ma vie, d'autant que je suis cloîtré dans mon appartement au lieu de partir pour le front. Non, je ne combattrai ni les Allemands ni les Russes ni les Américains. Je reste chez moi pour écrire des essais, des poèmes, un journal. Elles ne viendront pas, quoi que je leur dise. Elles ne viendront pas si je leur lis mes poèmes ; il ne faut surtout pas commettre cette erreur. Pourtant j'ai envie de leur réciter mes vers, comme si nous vivions à l'époque où les Japonais donnaient libre cours à leur inspiration lorsqu'ils prenaient la plume pour correspondre avec une femme mythique.

Hier, j'ai pris un avion ; je revenais de Riga. Avant de passer le contrôle des passeports, j'ai entrevu une jeune femme dont la beauté ne m'a pas séduit immédiatement. Elle était plutôt belle, grande, et sa chevelure blonde pouvait éveiller des sentiments ambigus chez un homme de mon âge. Elle était trop jeune pour moi ; ni son corps ni son visage n'étaient assez sensuels pour me faire oublier non seulement mon âge, mais aussi le code de bonne conduite. Mais je l'ai suivie du regard, espérant qu'elle ne descendrait pas à Copenhague où je devais passer deux heures dans l'attente du vol pour Paris.

Nous sommes descendus de l'avion et un tableau d'affichage devant lequel je me suis arrêté en quête de mon vol s'est offert à ses yeux également. Elle était à côté de moi, mais je me suis résolu à ne pas lui parler avant de savoir si elle allait prendre le même vol. Soudain, j'ai tout laissé tomber en raison de mon âge et de ma fatigue : j'avais mal dormi la nuit précédente. « À quoi bon subir encore un échec, me disais-je en me dirigeant vers une sorte d'épicerie fine. Personne ne m'interdit de manger du saumon, pourtant. Contentons-nous de ce que nous pouvons faire impunément, avec délectation. »

J'ai acheté plusieurs anguilles fumées et, tranquillement, je me suis mis à la recherche d'un fauteuil libre où, quelques minutes plus tard, un livre s'est posé sur mes genoux : j'étais si fatigué que mes propres gestes semblaient venir d'ailleurs. « Tant pis, je ne la reverrai sans doute plus », ai-je dit à haute voix, et deux vieillards m'ont lancé un regard désapprobateur. Il y a encore des vieillards qui entendent mes remarques désabusées.

Je la revois une demi-heure plus tard dans un satellite où plusieurs hommes et femmes attendent mon vol. Elle sourit en me voyant m'installer en face de sa chaise ; je souris à mon tour, ce qui ne m'empêche pas de finir la page que j'avais commencée avant de me mettre en route pour ce satellite. Tout est monotone, visqueux, mais pas au point de ressembler à *La nausée* de Sartre — grâce à cette jeune femme ou à mes goûts littéraires. L'embarquement est annoncé, et je me lève au lieu d'attendre qu'elle se lève d'abord, ce qui m'aurait permis de la suivre, de me mettre dans la queue derrière elle. Elle se met derrière moi, et je commence à lui parler malgré la fatigue et le sentiment que j'éprouve invariablement lorsqu'une jeune femme se trouve à mes côtés. Je sais que toutes mes paroles — et ma belle voix de baryton — sont inutiles parce qu'elle doit être amoureuse de quelqu'un ; et même si ce n'est pas le cas, elle ne me portera jamais dans son cœur. Le cœur de ces femmes est trop petit pour moi. Elles ont peur d'un homme qui leur parle de ses dix romans, de ses innombrables poèmes, de ses concerts, de ses exploits théâtraux. Pourquoi écrire dans trois langues ? Bien sûr, je dis à tout le monde qu'il vaut mieux bien écrire dans une langue que de se disperser linguistiquement. Mais les femmes ne me croient pas. Elles me prennent pour superman, et ce n'est pas un superman nietzschéen qu'elles envisagent pour la vie de tous les jours. Il leur faut un grand sauveur, un athlète, un bienfaiteur à l'échelle internationale ; ou simplement un bon mari, un petit soutien moral et physique dans la vie de tous les jours. (On revient toujours à la vie de tous les jours.) Et moi, je ne peux leur offrir ni un petit soutien ni un grand sauvetage. Un homme qui écrit dans trois langues sans avoir de succès tonitruant auprès des lecteurs ne deviendra jamais un bon père de famille.

Elle me parle, et je me contente toujours de ce qui m'arrive, malgré mes ambitions. À quoi bon bousculer son destin ? Elle m'adresse la parole ; c'est bien suffisant. Elle sourit, elle me permet de m'asseoir dans un fauteuil voisin du sien. Une femme curieuse, rien de plus. Elle aimerait savoir ce qui se cache derrière mes rides, derrière mon visage mal rasé : je ne savais pas que je ferais une telle rencontre pendant mon voyage de retour. Son père est letton, sa mère russe. Elle parle un russe parfait. Je la mets au courant de mes activités littéraires. « Comment ? Vous êtes écrivain aussi ?

— Ecrivain, pianiste, chef d'orchestre, acteur. Je suis né à Moscou. En 1974, j'ai demandé l'asile politique pendant une tournée en Occident. Les Soviétiques m'ont condamné à sept ans de prison par contumace. D'abord, j'ai vécu en Belgique. Ensuite, j'ai déménagé à Versailles. »

Toujours la même chanson. Je ne sais pas chanter autrement en présence d'une fille à qui je fais la cour. Dans un instant je lui parlerai de ma cave, des trois mille bouteilles qui sont mes compagnes de route. Mais elle me demande de lui réciter un poème. Je ne connais pas mes poèmes par cœur, ce qui lui épargne un ennui superflu. Je me souviens pourtant de quelques mots que je traduis en russe : j'écris mes poèmes en anglais.

*Toutes les rues se ressemblent,
et les enfants ont la même mort dans les yeux.
J'aimerais trouver une ville qui n'ait pas l'air d'une ville.*

Elle ne réagit pas, et je m'attarde sur le dernier vers qui me semble réussi, malgré son incompréhension. Il y a quelque chose de bourgeois dans cette image qui n'en est pas une : comment en effet imaginer une ville qui n'ait pas l'air d'une ville ? Pour lui expliquer de quoi il s'agit j'ai recours à Lewis Carroll, à son héroïne qui passe au travers d'un miroir. « Ça se trouve de l'autre côté, dans une autre dimension. Vous savez que, d'après une théorie scientifique, il y a beaucoup de mondes parallèles. On choisit souvent une chose au détriment d'une autre, mais la chose qu'on rejette n'est pas loin. Elle s'éloigne à mesure que les années passent. Par exemple, il y a un monde où je n'ai pas quitté l'Union Soviétique. Dans ce monde-là, je vis toujours à Moscou, dans mon ancien appartement. Il est loin, ce monde, parce que j'ai quitté Moscou il y a trente-deux ans. »

Peu à peu, je sors mes atouts : une jeune femme qui n'a connu le régime soviétique que dans sa tendre enfance doit être impressionnée par mon parcours de combattant, par ma vie aventureuse. Elle a l'air impressionnée, mais son ami l'attend à l'aéroport pour passer un week-end en sa compagnie. Elle n'a jamais été au Louvre parce que quelqu'un — son ami, sans doute — préfère un autre musée qui est juste en face, me dit-elle. « Le musée d'Orsay ? Il faut que votre ami vous emmène au Louvre. » C'est tout ce que je peux lui dire à ce sujet. Non, je dois lui proposer quelque chose ; je dois paraître généreux, un grand-père bienveillant. « Je peux vous montrer Versailles, le parc et le château. Venez avec votre ami. » Peu de gens sont capables d'un pareil sacrifice — pas les hommes de sa génération, en tous cas. Ne voit-elle pas la différence entre ses copains et l'homme mûr qui lui parle en toute

franchise ? J'avoue mon âge, mon incapacité à franchir les limites d'une amitié pure et simple. Je ne suis plus en mesure d'être votre amant, mais les connaissances que j'ai accumulées au fil des ans me permettent de guider les plus jeunes à travers les parcs de la vie. « Connaissez-vous le jardin d'Epicure ? » Je ne lui pose pas cette question. C'est elle qui m'en pose une. « N'avez-vous jamais eu envie de fonder une famille ?

— Je n'ai pas eu le temps de fonder quoi que ce soit, à l'exception de mes tours de Babel.

— Les artistes vivent seuls, me dit-elle. Même à l'âge de quatre-vingts ans ils continuent à créer.

— J'ai encore un long chemin à parcourir », je réponds. Pense-t-elle que j'ai déjà franchi le cap de la soixantaine ?

J'ai oublié les anguilles dans l'avion. Un accident de parcours.

18

Il y a des guides nés ; il y a ceux qu'on guide. Comment les appelle-t-on ? Cela dépend de la façon dont ils se laissent guider dans la vie courante, dans le domaine spirituel. Je n'aimerais pas les désigner sous le nom de « suiveurs » à cause de la nuance péjorative qui entache ce mot et, par ricochet, cette façon de se conduire. Je n'ai jamais joui du respect inconditionnel de mes camarades ; ils jetaient leur dévolu sur d'autres candidats lors de nombreuses élections scolaires. J'étais guidé tantôt par l'un, tantôt par l'autre. Pourtant j'avais mon point de vue, mes idées qui ne cédaient en rien à ceux de mes camarades ; et je corrigeais nos institutrices. Mais cela n'était pas suffisant à leurs yeux : nos institutrices savaient également que je n'étais pas un guide. Donc, elles me guidaient en dépit de mes connaissances et de mes réflexions.

Parmi les élèves, j'avais deux guides à la fois. L'un m'instruisait dans le domaine de la poésie, l'autre s'occupait de ma vie sexuelle. Il me racontait ce qu'il fallait éviter à tout prix durant une promenade avec Eugénie ou Irina. Ses conseils n'ont servi à rien car je n'avais pas l'occasion de me promener avec les filles de notre classe ; mais je me rinçais l'œil pendant les leçons de gymnastique.

Il me semble à présent que les guides s'épuisent quand ils enseignent aux autres l'art de vivre, l'art d'aimer ou l'art tout court. Au départ, leurs connaissances attirent une foule de suiveurs qui en profitent et volent de leurs propres ailes avant que les guides ne s'en rendent compte : ils se considèrent pourvus de disciples éternels. Mais parmi les courtisans se cache un monarque futur.

Les guides comptent trop sur leurs connaissances qui, certes, leur suffisent pour diriger des gamins — pendant un certain temps. À la longue ils se mettent à croire qu'il n'y a rien d'autre au monde, qu'ils savent l'essentiel et peuvent se passer des nuances. De leur côté, les disciples élargissent leur champ d'action : ils ont soif d'apprendre pour rattraper leurs gourous. Ils finissent par les remplacer car leur volonté culturelle se mue inéluctablement en volonté de puissance. (Hegel, Nietzsche.)

Mon premier gourou — celui qui se chargeait de mon éducation sentimentale — était si attaché à sa mère que tous ses conseils prenaient leur essor dans sa façon de la courtiser. Durant les vacances au bord de la mer baltique, il m'a donné une leçon de voyeurisme qui était son passe-temps favori : il épiait sa mère à travers des trous de serrure dont leur grand appartement faisait un étalage luxurieux. C'était une actrice assez connue qui, à une époque où il y avait très peu de voitures dans mon pays natal, accomplissait de telles prouesses au volant que les policiers lui barraient la route avec une régularité de métronome. Ensuite, ils souriaient et la laissaient repartir au lieu de lui ordonner de les suivre jusqu'au commissariat le plus lointain ; je l'aurais fait sans hésitation.

Son fils se cachait dans une armoire, sous le lit où elle dormait seule ou avec un remplaçant de son mari — un acteur célèbre — qui passait ses nuits ailleurs. Plus tard, j'ai appris qu'ils étaient en train de consommer leur rupture.

Elle a quatre-vingts ans aujourd'hui ; son fils continue à vivre avec elle car il a compris que les autres femmes étaient des nuances, rien de plus. Il dort avec elle par crainte qu'elle n'ait pas la force de l'appeler au secours. « J'écoute sa respiration, me confiait-il l'année dernière. L'approche de sa mort ne me prendra pas au dépourvu. Je saurai la repousser. »

Mon dernier gourou m'a fait lire Montaigne, Dante — des auteurs qui jalonnent mon existence littéraire sans laquelle mon existence tout court n'aurait pas de sens. Je me demande, d'ailleurs, si je mène une existence *tout court* dans un des mondes disponibles. À mon avis, il n'y a rien de tout court nulle part : ni dans ces mondes ni dans leurs dimensions. Comment traduire ce paragraphe en anglais, en russe ? Pourquoi le traduire ? pourquoi l'allonger ?

C'est moi qui l'instruis à présent, cet ancien gourou. De son côté, il se vante de n'avoir jamais lu Ibsen ou Kant. « Je n'ai même pas ouvert leurs livres », dit-il. Mais il a ouvert plusieurs ouvrages de Heidegger — en russe. Fêré de l'histoire, il tâche de me persuader que le mot génie n'existait pas avant le XVIII^e siècle. D'après lui, c'est Diderot qui l'a inventé. « Dante n'était pas un génie. C'était un artisan.

— Mais Croce termine un article sur Dante par ces mots : 'A ceux qui parlaient sur un ton aussi divin ou plutôt profondément humain on donnait autrefois le nom de génie : et Dante était un Génie.' Un artisan ne s'aventure pas dans un domaine où Dante se sentait chez soi. La percée de Dante lui ouvre les portes de l'Enfer et du Paradis, et seul un génie est capable d'un tel exploit. Faut-il attendre Diderot ou Kant pour homologuer ce record ? »

Je fais de longs discours en présence de cet ami, comme pour équilibrer le silence que je gardais autrefois en écoutant ses explications, ses instructions. La notion de génie ne trouve-t-elle pas son origine à l'époque de Pétrarque dont le mode de vie exprimait à la perfection l'*accidia* qui le rongeaient comme une « haine de la condition humaine » (*Secretum meum*). « L'*acedia*, écrit Sainte-Beuve, est l'ennui propre au cloître, surtout dans le désert quand le religieux vit seul ; une tristesse vague, obscure, tendre, l'ennui des après-midi. Le besoin de l'infini nous prend ; on s'égare en d'indéfinissables désirs. » *Akèdia*, *acedia*, acédie, *accidia*. Une paresse qui m'envahit au dépourvu

parce que d'habitude je travaille tout le temps. Et une hargne que j'acquies vis-à-vis du monde extérieur m'interdit de m'avancer dans mes travaux. Je recule plutôt car personne ne comprendra jamais rien. Même mon ancien gourou ne comprend rien à ce que je fais. Comprendra-t-il ce que je ne ferai pas ? Pourquoi ne pas tenter l'expérience ? Je n'ai rien à perdre ; je n'ai rien à gagner non plus. Mais il n'y rien à gagner nulle part, même pas dans un monde parallèle où tout est trop parallèle par rapport à ce monde-ci. Sans répit, je fais des parallèles entre ces mondes, entre ces immondices. À quoi bon avoir tant de mondes parallèles si tous ces mondes — le nôtre y compris — se ressemblent comme deux gouttes d'eau, comme une centaine de gouttes d'eau ?

« Mélancolie, génie, folie, oui, nous avons l'habitude, dans nos pays d'Occident, d'associer ces trois notions, écrit Yves Bonnefoy. (Sa prose relâchée m'agace légèrement.) C'est en effet de comprendre ce qu'est la poésie, et sa naissance dans l'art puis sa décision d'y survivre, qui permet de pénétrer une notion elle aussi bien occidentale, le génie, cet en plus dans le pouvoir de créer dont on dit volontiers que rien ne l'explique. Depuis la Renaissance surtout, que de fois s'est-on complu à cette idée d'une capacité — d'une inspiration, qui sait même ? — qui seraient d'origine transcendante et assureraient à certaines œuvres une ampleur, une qualité, supérieures à l'ordinaire mais voueraient leurs auteurs à une existence mouvementée si ce n'est même un destin tragique. »

Si l'on met dans le même sac la mélancolie et un homme génial, la notion du génie ne date pas d'hier, ni du XVIII^e siècle lorsque Kant s'appesantit sur elle à plusieurs reprises. Pétrarque était mélancolique ; Dante, au contraire, était un génie en vertu de sa percée dans un monde inaccessible aux artisans. Ce monde n'était ni parallèle ni voisin. Un *autre* monde. Pourquoi ne pas parler de *l'autre* à cette occasion ? Lévinas y a consacré bien des pages.

L'autre, c'est mon gourou. Il était moi-même autrefois ou plutôt je voulais devenir quelqu'un comme lui : un érudit écrivant des poèmes, peignant des tableaux, composant de la musique et instruisant les foules. Ou plutôt, j'aurais donné n'importe quoi pour devenir ce qu'il était ; je voulais devenir un autre, l'autre — lui. Mon rêve s'est matérialisé en quelque sorte : je suis devenu un autre, l'autre, mon ancien gourou, à ceci près que je ne compose pas de musique ni ne peins des tableaux. Je suis devenu un autre ou peut-être moi-même. Deviens toi-même. En fin de compte, je suis arrivé à ma propre conclusion qui coïncide avec l'idée de l'autre que je me faisais autrefois. Autrefois. À présent, cette fois-là est l'autre — celui que j'étais dans ma jeunesse. Serais-je vraiment un autre par rapport à ce que représente cet après-midi ? Lorsque je parle du passé à un ami de Riga, il me répond : « C'est comme si on lisait une nouvelle où deux hommes se rencontrent à Moscou. On les connaît, on les reconnaît, mais ils sont différents de ce que nous sommes. En fait, ils n'ont rien à voir avec nous. »

Cet autre que j'imagine ou qui existe réellement est multiple, et je ne sais par quel bout le prendre ; je ne sais même pas s'il faut le prendre. S'il s'agit de moi-même, de cet homme qui faisait la cour aux filles et aux gourous, je peux le laisser tomber immédiatement sans me soucier des gênes dont la survie dépend du passé, de cet autre, de cette fois-là. Je peux abandonner mon gourou, lui aussi, son image, ses ambitions. Ce qu'il me reste est le génie cloîtré dans sa tour d'ivoire, dans son

appartement tapissé de livres où il tue le temps et les autres en écrivant un journal qui n'en est pas un ; il n'est pas un autre non plus. Mais ça vaut le coup, n'est-ce pas ? (Une question adressée à l'autre.)

Tous les composants sont là — il n'y en a pas d'autres. Un génie se retire du monde pour refléter ce monde ou un monde parallèle avec une force inimitable car personne ne peut imiter un génie. Le génie est un don de la nature grâce auquel un homme (ou une femme, pour emboîter le pas des anglo-saxons) établit des règles qu'on ne peut ni définir ni imiter (Kant). On ne peut pas m'imiter ; on ne doit pas m'imiter. À quoi bon imiter un raté ?

19

Encore un test ; encore une excursion dans le futur. Davos, 22 mars 2007. Près du samovar moi et ma Macha, dit une romance russe. Ce n'est pas tout à fait exact. Lydia et moi. Il n'y a pas de samovar dans l'appartement où nous habitons. Nous sommes assis à une table ronde sur laquelle une feuille est en train de subir le supplice infligé par le stylo de Lydia. Le dessin qu'elle me montre représente une rivière fourmillant de crocodiles. Angeline est amoureuse de Michael qui habite de l'autre côté de la rivière. Pour le rejoindre, elle doit s'adresser à l'un de ces trois hommes : Eugène, Alexis et Simon. Eugène refuse catégoriquement de l'aider parce qu'il est amoureux d'elle depuis toujours. Alexis lui demande de l'argent, ce qui ne la gêne pas outre mesure. Il l'invite donc sur son bateau. Une fois sur l'autre rive, elle s'adresse à Simon qui est prêt à l'emmener en voiture chez Michael, son amant paresseux, à condition qu'elle couche avec lui. Cela ne la gêne pas outre mesure non plus. Enfin, elle embrasse Michael qui la repousse avec violence. « Comment es-tu arrivés jusqu'ici ? » s'enquiert-il. Elle lui raconte les péripéties de son voyage. Epouvanté, il la chasse en criant : « Que ton pied ne franchisse plus jamais le seuil de cette maison ! » (Une expression russe.) Lydia me demande de ranger ces personnages, de constituer une hiérarchie du mal. Je commence par le personnage le plus sympathique : Angeline. Elle est amoureuse et jusqu'au-boutiste, une femme qui met l'amour au-dessus de la morale. Michael, par contre, est un moraliste sans scrupules, sans cœur et sans corps — l'incarnation du mal dans le cadre de ce test. Le corps de Simon réclame celui d'Angeline, ce qui ne me gêne pas outre mesure : je suis coureur de jupons, moi aussi. Pourquoi ne pas faire l'amour avec une femme qui ne se bat pas comme une diablesse dans un bénitier ? Alexis n'est pas un gentleman ; le comportement d'un homme d'affaires est déplacé en ces circonstances. Voici mon classement : 1) Angeline, 2) Eugène, 3) Simon, 4) Alexis, 5) Michael.

« Pourquoi as-tu mis Eugène à la deuxième place ? me dit Lydia. Son amour est égoïste.

— As-tu imaginé la situation ? Il l'amène chez son amant et lui pose la question suivante : 'Quand voulez-vous que je vous raccompagne à la maison, chère amie ?' Elle lui répond : 'Dans deux jours. On prendra le thé avant de partir.'

— J'ai mis Alexis à la deuxième place parce qu'il est neutre.

— Roland Barthes aurait pu l'inclure dans ses conférences sur le Neutre.

— Il demande une rémunération pour son travail. Qu'y a-t-il de plus naturel ? Il perd son temps, l'essence... Il faut que je fasse la vaisselle. Il n'y a rien de plus ennuyeux au monde. Non, faire ses valises est encore plus ennuyeux. On peut faire la vaisselle sans y réfléchir. »

Revenons dans le passé, comme dit Proust, après nous avoir raconté pourquoi Morel ne voulait pas rendre visite à Monsieur de Charlus. Dans quelques jours — peu importe la date — je pars pour la Russie : ni en Occident ni en Orient (au Japon) je ne rencontre de personnages en quête d'auteur. Mon for intérieur est vide, ainsi que mon intérieur superficiel. Même l'abord de mon intérieur est vide.

Personne ne m'appelle ni au téléphone ni autrement. Ni, ni, ni, ni — c'est ma vie. Peut-on puiser quelque chose dans ces appels ? La force d'inventer quelque chose. Pourquoi inventer ma vie ? Elle n'a pas besoin de mon concours pour s'inventer. Je ne m'adonne pas aux néologismes pour la bonne raison que ma vie tout entière peut être exprimée en quelques mots. Et ces mots ne doivent pas se surpasser ou devenir des méta-mots pour décrire ma vie. Une histoire — c'est ce qu'il me faut. C'est pour cela que je vais en Russie où je ne trouverai aucun mot : les Russes parlent mal et ce ne sont pas les mots qui règlent leur vie. Ce sont les actions ou les non-actions. Même leurs non-actions racontent des histoires.

Je suis à la recherche d'une histoire, d'un autre qui soit susceptible de raconter une histoire ; l'histoire de moi-même peut-être. (Ou une histoire de moi-même.) Mais que m'importe si cette histoire me concerne ou non ? Ce qui compte est ma thérapie, ma vie, la suite de mon journal avec un J majuscule. Ou avec un O majuscule. Mon journal se compose de majuscules car rien ne peut tenir le coup, sauf si les majuscules s'y mêlent.

Qu'a-t-elle dit encore, cette jeune femme que j'ai rencontrée au cours du vol Copenhague-Paris ? Elle a promis de m'envoyer un fax. Cette non-action est un thème favori des années d'apprentissage auxquelles j'ai consacré plusieurs chapitres de mon premier roman. Mon dernier roman ne sera pas écrit de la même façon. Ce ne sera pas un roman, d'ailleurs : un chapitre, un récit, un poème, un vers.

J'attends ton salut.

Un vers ambigu. J'attends d'être sauvé ou j'attends que ma correspondante soit sauvée. Comment peut-elle accéder au salut ? en m'écrivant ? Les opérations de sauvetage sont ennuyeuses. Mais l'ennui n'entre pas en ligne de compte quand il s'agit de la vie éternelle.

Je fréquente un ami qui est devenu très riche. Il voyage, il assiste à des concerts, à des spectacles. « Il n'y rien à voir ni à entendre », lui dis-je. Il ne m'écoute pas. Il écoute autre chose, les autres, l'autre. Il voit l'autre, celui que je ne vois pas. Il se réjouit de pouvoir assister à une représentation à Berlin ou ailleurs. Il écoute la musique pendant ces représentations : l'orchestre, les chanteurs. Il ne se contente pas de la mise en scène qui pourrait être intéressante, à l'occasion. « À Londres, la vie bouillonne, me dit sa femme.

— Rien ne bouillonne de nos jours, je lui réponds. (Mais sa grimace m'incite à mitiger l'impact de mes propos.) Il y a quelques exceptions pourtant. Il se passe quelque chose à New York, à Berlin, à Tokyo, à Moscou. »

Mes amis ont un appartement à Moscou ; je ne dois pas assombrir notre entente cordiale.

« À quoi bon l'application d'un homme sans génie », écrit Stendhal. Ils s'appliquent tous : pianistes, violonistes, chefs d'orchestre, chanteurs, écrivains, philosophes. La série B.

Moi aussi, je m'applique.

20

Aujourd'hui, j'ai rendu visite à un homme qui parle des femmes comme s'il avait trente-cinq ans — quarante ans tout au plus. En réalité, c'est sa femme qui a trente-cinq ans. Lui est septuagénaire. Mais il n'a toujours pas recours au viagra car son viagra, d'après ses dires, c'est un renouvellement continu des compagnes qu'il trouve tantôt dans un bordel de luxe, tantôt parmi la progéniture de ses amis d'autrefois. « Je vis avec ma femme depuis trois ans, et je commence à douter de ma vigueur », m'a-t-il dit l'automne dernier. À présent il n'en doute plus : il trompe sa femme avec une régularité juvénile pour se prouver à lui-même qu'il est dans la force de l'âge. « Je ne me fais jamais de souci lorsque je me trouve côte à côte avec une femme nue. Si ça me chante, je le ferai avec délectation. Mais je ne suis pas obligé de faire quoi que ce soit. On peut bavarder dans un lit. Un endroit comme un autre. Remarquez, ça marche toujours parce que je choisis mes partenaires avec soin, patiemment. Mon expérience me guide vers les femmes avec qui ça marchera à coup sûr. D'autre part, ce n'est pas le but. Il faut séduire — c'est tout ce dont j'ai besoin. Si, un jour, je n'arrive plus à séduire les femmes, je me sentirai vieux.

— Vous arriverez toujours à séduire parce que — vous le dites vous-même — les femmes écoutent la voix d'un homme et sa façon de parler, tandis qu'un homme regarde une femme, son visage, son corps.

— J'expérimente mon éternité, comme dit Spinoza. Séduction, érotisme — ce ne sont pas des idées inadéquates, contrairement à ce que pensent certains philosophes. Je cherche à connaître l'essence de la vie qu'une belle femme possède, recèle. Il faut connaître les essences, n'est-ce pas ? Une femme extraordinaire vous les fait découvrir. C'est ainsi que j'expérimente mon éternité, que je la mets à l'épreuve quand une occasion se présente. Il ne s'agit pas de mes capacités physiques, de nos parties extérieures. Ce sont leurs rapports qui comptent et, par-dessus tout, les essences — le Dieu de Spinoza. »

Ensuite, nous avons parlé d'un jeune homme qui, d'après mon interlocuteur, n'a jamais connu le corps d'une femme. À l'âge de trente-deux ans il est tombé amoureux d'une métisse dont la patience n'a pas su venir à bout de son harcèlement psychologique. Il la poursuivait dans les rues de Paris et aussi sur Internet que sa correspondante utilisait avec peu de promptitude. Il a pris mouche et résolu de ne pas lui envoyer de messages pendant une semaine. Comme il fallait s'y attendre, il a prolongé son

silence au-delà de ce terme ; elle ne réagissait toujours pas, comme si elle avait pris mouche, elle aussi. Elle n'a rien pris du tout, mais il ne voulait pas y croire. Je lui ai conseillé de venir à Paris — il habite New York — pour la rencontrer par hasard chez un ami commun. « Mais fais semblant d'être libre, souverain. Les femmes aiment les hommes qui gardent leurs distances et partent au moment où la victoire est à leur portée. »

Je donne des conseils à mes jeunes amis qui ont tout pour plaire aux femmes de tous âges. Moi, je ne plais qu'aux vieilles femmes, et leurs messages débités par mon répondeur m'éloignent encore plus des essences spinoziennes.

J'ai coupé bien des ponts dans mon existence, et je n'ai pas envie de les reconstituer, de les déplacer pour m'en servir ailleurs. Récemment, on a déplacé un pont à Moscou, de sorte que je ne reconnais plus la perspective qui s'ouvre devant mes yeux quand je me promène sur la Moskova : depuis mon enfance, j'adore les bateaux-mouches.

Après un concert à Moscou, une femme est venue dans ma loge. « Te souviens-tu de moi ? Nous étions ensemble au collège. Chaque fois que je voulais te parler de mon amour, tu m'expliquais comment construire un poste de radio. »

Dans mon enfance, j'adorais les sciences exactes et les jeux de construction. Aujourd'hui, je n'arrive plus à installer un téléphone ou un fax. Les fils de mes appareils pendent et je ne sais pas où les brancher. Quelques vaisseaux sanguins ont dû se couper dans mon cerveau. Oui, le cerveau n'est pas infini, et une nouvelle occupation empiète sur les espoirs juvéniles, sur les élans d'autrefois. Il ne me reste rien de mes radios, de mes équations qui m'auraient accompagnées jusqu'à la tombe si je n'avais pas perdu un concours de mathématiques à l'âge de douze ans. Je n'aime pas perdre, malgré mon emploi comique : perdant par excellence. D'habitude, les perdants n'aiment pas perdre. Une défaite ne peut amuser qu'un gagnant endurci.

21

Le septuagénaire que j'ai rencontré il y a quelques jours avait lu un de mes romans ; il m'en a parlé au cours de notre conversation où les femmes occupaient la place d'honneur. « Je ne passe jamais de pommade à mes amis. » Le début de son discours. Je prévoyais déjà la fin : ayant démoli mon roman, il allait m'assurer que j'étais un pianiste hors pair. Mais, contrairement à mes calculs défaitistes, pendant une demi-heure environ il a loué mon style, l'absence de sujet et le côté universel de ma prose. « C'est un roman ouvert, et même la fin ne nous renseigne pas sur le destin du protagoniste. J'aurais été terriblement déçu si vous aviez fini par mettre les cartes sur la table. À propos, jouez-vous aux cartes ? Peu importe. C'est magistral, croyez-moi. Personne n'écrit comme cela de nos jours. J'ai le regret de vous dire pourtant que ce n'est pas un best-seller. Remarquez, il y a de la matière dans votre roman. On pourrait fabriquer une dizaine de best-sellers à condition de couper par-ci par-là. Et pour que ça ne fasse pas trop court j'ajouterais deux, trois choses. Une dizaine de choses dans un style différent. Les contrastes comptent, vous savez. Vous brodez sur des états d'âme,

mais une âme et un sujet ne sont pas incompatibles. Un petit sujet de rien du tout. Leibniz conseille de s'adapter à l'époque où l'on vit parce que le contraire n'est pas envisageable : le temps ne s'adapte à personne. »

En 1647, Spinoza peint Tommaso Aniello, alias Masaniello, qui a péri en défendant la cause des pêcheurs. C'est un autoportrait : on reconnaît Spinoza sous les traits du martyr. Lui aussi, il se rebellait contre le monde où les droits des hommes étaient bafoués par les rois et l'église. Mes préoccupations se limitent à la civilisation qui nous gouverne plus implacablement qu'un dictateur sanguinaire. C'est mon portrait. Le même combat, comme on dit à la télévision lors d'une campagne électorale. Dommage que personne ne m'appelle « un monstre écœurant » ou « un archi-juif diffamateur et un athée complet » ou encore « un idiot qui mérite l'asile d'aliéné ». On ne me remarque pas. Même si je tuais quelqu'un, on ne ferait pas attention à moi, à mes pas sur la neige. L'homme invisible était visible car on pouvait suivre ses traces lorsque la neige se mettait à couvrir la terre d'une nappe blanche, comme pour servir un repas somptueux — c'est ainsi que je voyais la neige dans mon enfance. (Même à cette époque-là j'avais un penchant pour la gastronomie.)

Spinoza aspirait à la notoriété, malgré ses nombreuses prescriptions en sens inverse, à contre-courant — contre la gloire. Il était plutôt sociable et sa coterie pouvait rivaliser avec le fameux jardin d'Epicure, sauf qu'il n'y avait pas de jardin. Moi, je n'ai pas de jardin non plus. Il y a des bois où je me promène tous les jours — deux fois par jour si le temps se prête à cet exercice tranquille. Mais je m'y promène rarement avec des amis, et ma notoriété problématique ne dépend en aucune façon du « parc », comme on l'appelle chez nous. Ce n'est pas le parc de Versailles ni le jardin d'Epicure.

Je suis également tiraillé entre le sommet de la montagne où Héraclite se réfugiait et ce jardin mythique qui me ferait connaître partout, dans les contrées les plus lointaines. Mais personne n'écrit comme cela aujourd'hui, et par conséquent je me promène seul dans les bois. C'est bon pour ma santé — pour ma tension artérielle notamment. Il y a un an et demi j'ai commencé à prendre des pilules qui m'empêchent, paraît-il, de succomber à une hémorragie cérébrale. Un de mes amis en est mort. Un autre a survécu de justesse. On est saisi de vertiges, on a mal au cœur, on titube, on tombe, on se laisse soigner dans un hôpital, on boite, on ne joue plus de piano, on dicte ses œuvres posthumes à un secrétaire sans charme.

Je ne me souviens pas si je me suis déjà appesanti sur des herbes qu'on achète à Davos pour combattre l'hypertonie qui est une maladie incurable, d'après les médecins orthodoxes : les pilules vous poursuivront jusqu'à la mort. Vous êtes obligé de les prendre tous les jours, sinon vous mourrez soit d'une hémorragie cérébrale, soit d'une crise cardiaque — au choix. J'ai choisi les pilules, la condamnation à perpétuité. Mais je me suis ravisé au grand dam de tous les médecins qui me soignent dans leurs cabinets et par téléphone. Grâce aux herbes, je me débarrasse de ce pilule-à-pilule.

La cuisine végétarienne constitue un autre tournant dans ma vie. Il faut que je tourne pour ne pas m'encroûter. Mais je continue à suivre la ligne droite qui ne mène nulle part à l'exception de cette éternité qu'il faut entretenir, d'après Spinoza. En d'autres termes, je ne dévie pas de mes principes. Il

n'y a pas d'autres termes dans ma vie ; au cas particulier, l'autre n'existe pas. Il n'y a que moi : mes principes, mes idéaux, mon romantisme à toute épreuve, ma mission, mon échec sublime.

Donc, il y a des tournants et une ligne droite qui coexistent en toute sérénité ; ils ne se contredisent pas. D'ailleurs, je mange parfois de la viande malgré ma conversion végétarienne. L'intégrisme n'est pas mon fort.

Je commence à philosopher avec mon corps — méthode préconisée par Nietzsche et Montaigne. Ce dernier parlait beaucoup de son corps souffreteux qu'il mettait en avant pour souligner sa participation à la vie. Il ne semblait pas croire que l'âme planait au-dessus du corps. Au contraire, elle faisait corps avec son corps — dans ses essais, tout au moins.

Il aimait les récits de voyages. Montaigne a exercé une influence énorme sur mon style littéraire (et sur ma vie, naturellement) ; je me sens donc obligé de lui rendre hommage. Voici un petit compte-rendu des voyages que j'ai effectué en Union Soviétique avant de quitter ce pays en 1974. N'est-ce pas une préparation adéquate à l'épreuve qui m'attend dans quelques jours ? Un nouveau voyage à travers mon pays d'origine. La Sibérie, l'Oural.

En 1970, une épidémie de choléra m'a fait interrompre une tournée de concerts au Kazakhstan. J'ai passé quatre jours dans une ville dont je ne me souviens plus. Mais je me souviens de l'avion qui m'a transporté du point A au point F : il y avait quatre escales. Cet avion volait à basse altitude, de sorte que je me sentais en pleine mer. Après la première escale j'avais mal au cœur ; après la deuxième j'ai commencé à vomir. Une heure plus tard, l'hôtesse de l'air m'a informé qu'il n'y avait plus de sacs hygiéniques à ma disposition. Je ne suis pas sûr que mon récit de voyage aurait plu à Montaigne.

Ces voyages se démarquent du reste de mon existence par les rencontres que je faisais dans ces villes dont je ne me souviens plus. Mais il n'en reste rien, sauf le regret de ne pouvoir rencontrer ces gens aujourd'hui, avant d'aller me coucher : je dormirais mieux si je leur parlais. Il ne suffit pas de se parler à soi-même. Autrefois, j'arrivais à m'endormir en parlant anglais d'une voix qui s'estompait de plus en plus pour devenir inexistante. À présent, il faut que je parle russe pour m'endormir dans des délais raisonnables – et pour ne pas me réveiller à six heures du matin. Pourquoi me réveiller à cette heure indue ? (Ce n'est pas le souffle du printemps qui me réveille, hélas.) Qu'ai-je oublié aux aurores ? comme diraient les Russes. Nous disons « Qu'ai-je oublié ici ? » lorsque nous nous trouvons dans un endroit décalé par rapport à notre vie. Rien ne nous y attend, si ce n'est un ennui profond ou un malheur insidieux. À quoi bon y rester ? À quoi bon me réveiller à six heures du matin ? Quoi que je fasse, j'y reste : le sommeil n'est pas au rendez-vous. Le sommeil est une affaire d'inspiration, tout comme les lignes qui apparaissent sur mon écran. Si je pouvais m'endormir au lieu de continuer mon journal ! Mais il ne m'est pas donné de choisir. Dans le royaume du sommeil, il n'y pas de libre arbitre : à la longue, les somnifères suspendent leur berceuse.

Montaigne dictait ses œuvres ; cette méthode l'aidait à s'endormir après les séances — j'en suis certain. Il marchait de long en large dans sa tour, inspiré par le manque du chauffage. Un exercice de plus. Moi, je suis devant mon ordinateur qui ne m'écoute pas : il n'a pas besoin de m'écouter pour

transcrire tout ce que je tape sur son clavier où je ne vois pas de caractères cyrilliques. Je ne sais pas taper en russe, mais cela me ferait plaisir de voir des caractères cyrilliques sur le clavier de mon ordinateur.

22

Hier, je suis allé au consulat de Russie pour demander un visa. Il m'a été accordé sur-le-champ, contrairement à ce que se passe d'habitude : c'est une course dont les obstacles grandissent à mesure que l'on avance dans le temps. On serait tenté de croire que dans notre siècle démocratique il n'y a plus de murs entre les pays et les hommes. Mais il y a des murs qui ne s'écroulent pas, comme si le monde tenait à reproduire la situation où je me suis trouvé quand, du haut d'un gratte-ciel modeste, je regardais la vie des gens libres. J'étais à Berlin Est — la première et la dernière étape de mon voyage inaugural à l'étranger. J'y suis allé en tant que participant du concours Bach à Leipzig. Il n'y avait pas de vol direct pour Leipzig ; par conséquent, nous avons atterri à Berlin Est. Et nous sommes repartis pour Moscou du même aéroport, ce qui nous a permis de rester dans la ville pendant quelques heures.

À un moment donné, notre guide nous montre une espèce de tour « depuis laquelle on peut voir Berlin Ouest », précise-t-il. Quelques minutes plus tard, nous prenons un ascenseur qui nous emmène vers le monde capitaliste où les gens ne connaissent ni le Goulag ni la pénurie des récoltes. (À cette époque-là, il n'y avait pas de farine en U.R.S.S. Plus de pirojki !) Je regarde ce monde libre où j'habite en ce moment. Est-il aussi libre que je le croyais ?

La question de la liberté se pose à différents niveaux. Comparé au Goulag et à la censure soviétique, le monde que je voyais du haut de cette tour était libre sans doute, mais sa liberté ne se propageait pas au-delà de certaines frontières. Et je ne parle pas des frontières qui séparaient l'Ouest de l'Est — une délimitation primitive, somme toute. Les discussions à propos du libre arbitre qui allaient bon train au Moyen Âge nous concernent tout autant que nos ancêtres. « Les États-Unis jouissent d'une liberté exceptionnelle, dit Chomsky. La protection de la liberté d'expression y existe à un degré inconnu en Europe. » Dans ma vidéothèque, j'ai un documentaire où Chomsky parle de la censure américaine. Est-elle plus grande ou plus petite que celle qui nous rend la vie insupportable en Europe ? L'argent est la seule censure que le monde connaisse aujourd'hui, et cette censure ne peut être abolie que par ceux qui croient en la beauté et en Dieu. Si l'on se rend compte que Dieu est le Juge Suprême, on est prêt à suspendre son propre jugement et à donner une chance à ceux qui outrepassent les lois du commerce. La foi est la seule liberté dont nous puissions jouir dans un monde où l'indice d'écoute est plus important que Montaigne ou Nietzsche.

En tous cas, un mur s'est écroulé lors de ma dernière visite au consulat de Russie. Chaque fois que j'y vais, je m'attends à un changement de protocole destiné à m'interdire tout accès dans mon pays natal. Un jour, j'avais besoin d'un visa multiple. Tous les documents étaient prêts à l'exception de celui auquel personne n'aurait pensé, même pas un ex-Soviétique. « Où est votre test du sida ? Nous ne voulons pas que vous contaminiez la population. »

Plus tard, un autre problème a surgi ; il concernait les visas ordinaires qui ne présupposent pas la contamination globale d'un pays, quelle que soit sa grandeur. On m'a demandé si j'avais en ma possession des papiers soviétiques. « Mon ancien passeport doit être quelque part en Belgique. Je l'ai échangé contre le passeport de réfugié politique.

— Il faut le prouver.

— Faut-il vous prouver que j'ai obtenu ce passeport ? Dans le cas contraire, j'enseignerais toujours au Conservatoire de Moscou ou en Sibérie.

— Il faut le prouver.

— Si j'avais mon ancien passeport, je ne serais pas ici.

— Il faut le prouver.

— Avez-vous besoin d'une preuve supplémentaire pour savoir que les étrangers perdent leur temps et leur argent dans cet édifice majestueux ? »

Il ne me répondait plus. J'ai donc parlé au consul qui m'a donné son accord à condition qu'une prochaine fois je prouve l'absence de ce passeport dans mes archives. « C'est la dernière fois que vous allez en Russie sans cette preuve », m'a-t-il assuré.

Il va sans dire qu'il y a eu encore une dernière fois et encore une autre. Puis, c'est un autre consul que j'ai rencontré dans ce bâtiment construit sur les plans d'un architecte célèbre (un intellectuel communiste). Hier, je ne l'ai pas revu : ce n'était pas nécessaire. Encore un récit de voyage.

23

Durant le concours de Leipzig, mon comportement fut au-dessus de tout soupçon : je voulais gagner et j'avais peur des Soviétiques dont la vigilance redoublait au-delà de leurs frontières. Il n'était pas question de courir les filles, même si elles n'avaient rien contre le communisme. Les musiciens sont rarement beaux, comme si la musique ne tolérât pas une autre beauté en sa présence. J'étais donc surpris en voyant une ravissante organiste qui s'attardait à sa table longtemps après la fin des repas ; mais personne ne venait la chercher. Elle repartait toute seule, et je ne l'accompagnais pas jusqu'à sa chambre malgré un désir insurmontable et téméraire. Je savais qu'on ne me laisserait plus partir à l'étranger, si on m'apercevait en compagnie de cette femme. Les agents du K.G.B. n'étaient pas tenus de prendre des photos : quelques mots sur un bout de papier auraient suffi pour vous condamner à mort. Je savais que je ne risquais pas la peine capitale ; mais il y a plusieurs façons de mourir, comme il y a une multitude de libertés, une multitude d'esclavages. La liste noire s'apparente à un cimetière.

On avait l'impression qu'elle était à la recherche d'un homme qui pouvait l'accompagner jusque dans sa chambre sans avoir à en payer les conséquences. Elle avait pressenti que je n'étais pas cet homme, et pourtant elle me suivait du regard, comme pour compenser mon inaptitude à la suivre en chair et en os. L'ami qui partageait ma chambre et les angoisses d'un Soviétique à l'étranger, me

parlait d'elle en termes équivoques ; il louait sa beauté, mais n'oubliait pas de me mettre en garde contre toute tentative de rapprochement. Quelques jours plus tard, il m'a raconté « l'histoire de l'ascenseur ». Et « l'histoire de sa chambre ». Il me racontait les histoires des lieux, comme si les personnages qui évoluaient dans ces lieux n'avaient rien à voir dans l'histoire. « Il ne s'est rien passé, avait-il l'air de dire. Nous avons visité l'ascenseur et sa chambre. L'ascenseur n'est pas très beau, mais il accomplit sa tâche sans mettre les clients de l'hôtel en péril. Sa chambre est plus grande que la nôtre. C'est normal, puisqu'elle n'est pas soviétique. » Elle était anglaise.

Il aurait été plus prudent de ne raconter cette histoire à personne, même du point de vue touristique. Mais il ne pouvait pas retenir le flot des souvenirs et des paroles qui l'étouffaient littéralement ; d'ailleurs, il se vantait de son expérience érotique parce qu'il risquait sa peau. Ce voyage aux frontières de la mort l'excitait presque autant que son aventure. Il a sacrifié son concours à cette expédition touristique : il n'avait plus la force de jouer du piano. Moi, j'ai gagné le concours ; je n'ai pas visité la chambre de l'organiste, ni l'ascenseur. Au moins suis-je capable de raconter ma défaite. Question de style.

24

Le style. Que peut-on supporter pour le style ? Que peut-il supporter lui-même ? Ne craque-t-il pas de temps à autre ? Que fait-il en notre absence ? J'aimerais le quitter pour toujours. Des phrases courtes et claires. Ou plus de phrases, rien que de points. Même pas des points de suspension.

Le style est une fiction. Un ascenseur est plus important que le style. (Mais un concours est moins important.) Montaigne ne le disait-il pas ? N'importe quelle expérience est plus importante que le style. N'importe quelle chambre est plus importante que le style. Il est vrai que l'absence est un terrain propice à l'éclosion du style, mais je préfère une présence actuellement. C'est actuel, une présence — raison pour laquelle j'ai accepté ce voyage en Sibérie. Un récit de voyage. Il y aura quelque chose à raconter. Les jeunes filles qui attendent les artistes légendaires n'ont pas vu l'Occident, la France, Paris. Je leur raconterai mes voyages, mes repas ; je leur ferai part de mes plaisirs. « Vous pourriez les partager, un jour. »

Le style m'emboîte le pas ; il me poursuit partout. Pourquoi ne puis-je m'entretenir avec ces jeunes filles en toute liberté ? Je leur parle selon des règles que j'élabore à mesure que mes travaux littéraires voient le jour. Il y a deux « que » dans la phrase précédente. Que puis-je faire ? Ce dédoublement ne s'accorde pas avec mon style. En outre, mes œuvres ne voient pas le jour ; elles voient la nuit. Mais « voire la nuit » ne s'accorde pas avec mon style non plus.

C'est à cause du style que j'ai raté ma carrière. (Et je pense toujours aux traductions.) Mais grâce au style j'ai gagné bien des concours dont on ne parle pas dans les journaux ; on ne les montre pas à la télévision. J'ai gagné « le concours de soi ». Même ceux qui le perdent sont gagnants parce qu'ils *participent* à ce concours. La fameuse participation.

Je ne suis pas sûr d'avoir gagné le concours de soi. La femme à Leipzig, l'ascenseur.

N'auraient-ils pas contribué à mon état d'esprit ? La connaissance profonde de cette femme. Une contribution inestimable, me semble-t-il. Le style est variable.

Grâce au style, j'ai gagné un autre concours ; je ne sais pas lequel. Mais j'ai dû gagner quelque chose, sinon personne ne parlerait du style. Y a-t-il beaucoup de gens pour en parler de nos jours ? Il y a des concours dont les gens n'ont pas envie de parler. Ils ne le peuvent pas, d'ailleurs. À ce stade — au stade où je me trouve — il n'y a plus de concours ni de compétition. Il n'y a plus de *struggle for life* ; le combat pour la vie est annulé.

25

Le style porte atteinte à mon existence ; une autre figure de style. Pourquoi ne pas dire simplement : le style me tue ? Il n'est pas simple de dire une chose pareille. Et la simplicité est une autre figure de style que je n'affectionne pas outre mesure.

Le style m'oblige à rencontrer un homme que j'ai vu deux fois dans un pays lointain. Rien ne m'oblige à le revoir, en dehors du style qui me dicte ce que je *dois* faire — à la différence du *daimon* de Socrate.

Il n'est pas nécessaire de suivre le chaos de Montaigne qui écrivait ce que lui passait par la tête ou par le corps. Aurais-je un autre chaos à ma disposition ? Il y en a plusieurs, je présume ; un nombre infini. Ai-je besoin d'un chaos à mes mesures ? N'importe quel chaos ferait mon affaire.

Un homme échappe à sa famille pour passer quelques jours à Paris où il change de registre, où il se repose, assisté par une jolie femme. Ils rôdent dans la capitale de la France — pour eux, capitale à plus d'un titre — et achètent quelques fromages avant de regagner leur pays. Ils n'échappent pas au style car le style de leur existence consiste en ceci : s'échapper, mentir, acheter du fromage. J'aimerais plaquer mon style comme on le fait d'une femme ennuyeuse qu'on a aimé autrefois. On ne l'aime plus. Elle est toujours belle, pourtant ; elle ne divertit pas. L'hypocrite lecteur pense qu'une œuvre littéraire doit divertir. Je ne le crois pas. Une œuvre littéraire doit retourner le lecteur comme un gant ; le lecteur doit devenir un objet entre les mains du livre qu'il tient dans les mains. C'est le livre qui le tient, en fin de compte.

Et mon art de mourir ? A-t-il quelque ressemblance avec mon style de vivre, avec mon style tout court, avec mon style général ? Un style général, cela existe. J'en sais quelque chose. Mes phrases influencent la prose de ma vie ; elles influencent également la poésie de ma vie, de ma mort.

Ma prose est philosophique ; ma poésie est prosaïque. Je suis romantique à l'époque où seuls les *latin lovers* sont associés à cette notion. Où que j'aille, on parle du romantisme qui serait la seule alternative à notre cocktail postmoderne. Je leur propose le romantisme dont ils font grand cas ; ils n'en veulent pas. Ils ne veulent ni le romantisme ni les grands récits qui l'accompagnent ; ils se rebiffent. Ils me rendent mes manuscrits avant de les avoir lus ou après les avoir lus, ce qui revient au même. Le septuagénaire m'a téléphoné il y a quelques jours pour s'excuser de ne pas m'avoir rendu mon manuscrit.

Spinoza continue à me fasciner parce qu'il n'a pas de style ; il va au-delà du style malgré son panthéisme intrinsèque. Donc, le style n'a rien à voir avec Dieu. En tous cas, Spinoza n'a pas de style littéraire à la différence de Schopenhauer, Nietzsche et Platon. Il a un style spinozien qui n'a pas de style. Tout cela revient à dire qu'il faut se débarrasser du style pour dire quelque chose d'essentiel ou l'essentiel tout court. Ou l'essentiel, l'essence. *Ecce homo*. Sa démonstration géométrique n'est pas un style. C'est une nécessité. Et le style n'est pas nécessaire ; il est aléatoire. Je change de style à tour de bras. Certes, il y a un style général auquel on reconnaît son auteur, son possesseur. Malgré les vicissitudes du style on reconnaît le style.

Un récit de voyage ne se réduit pas à l'essentiel ; ce n'est pas une preuve mathématique à la Spinoza. Que peut-on en tirer ? Un récit de voyage ou le voyage lui-même. N'est-ce pas une preuve mathématique de l'existence des hommes ?

26

Autrefois, j'étais un autre. Au lieu de regarder l'autre, je me scrute moi-même.

C'est Dieu qui cause la tristesse, donc nous sommes joyeux. Peut-on parler de la même façon au sujet de la mort ? Elle ne passe pas comme la tristesse. Rien ne remplace la mort : ni les plaisirs, ni la gaieté parisienne, ni l'amour. Même l'au-delà ne remplace pas la mort qui persiste, tel un mur qu'on traverse ou ne traverse pas. On dit : « avant le mur » ou « après le mur ».

Il est vrai que la tristesse débouche parfois sur un suicide ; en ce cas, on la désigne plutôt sous le nom de désespoir qui nous renvoie à Kierkegaard, à ces sauts, à son absurdité. D'après lui, on saute vers la foi. On saute aussi vers la mort — par-dessus le mur. On ne le traverse pas en mourant de manière exemplaire ; on saute par-dessus, comme si la mort était prétexte à une démonstration acrobatique.

Bien sûr, au cours de l'histoire, nous butons sur les gens qui, au seuil de la mort, se montrent enjoués parce que tout est œuvre de Dieu. Reste à savoir si c'est une œuvre finie ou infinie, ouverte, entrouverte ou close. S'il s'agit d'une œuvre close, tout est consommé lorsque nous poussons notre dernier soupir. Mais notre soupir n'est pas dernier, si l'œuvre de Dieu s'ouvre devant nous au seuil de la mort, après la mort, avant la mort.

Un journaliste m'a posé une question triviale que j'ai accueillie avec bienveillance au lieu de lui dire ses quatre vérités. « Si vous aviez à revivre votre existence de la même façon, le feriez-vous ? » À quoi bon répondre pour rien ? Pas d'argent, pas de salut. « Oui, lui ai-je répondu nonchalamment. Dans le domaine musical, j'ai tout éprouvé, ressenti — de l'intérieur. Ensuite, j'ai construit mon ego en écrivant mes œuvres posthumes. Je me suis écrit, en quelque sorte. Lisez-moi. Je n'ai jamais été au service de personne. Tout ce que j'ai fait m'a servi, à moi. C'était mon intention, ma raison de vivre. Il y a des gens qui se réjouissent dans leur bureau. Je n'étais pas dans un bureau ; je n'étais ni employé ni chef. Je ne travaillais ni pour une entreprise ni pour l'État. Je ne voulais pas que mon entreprise gagne un concours ou un autre. Je ne voulais pas gagner une fortune pour acheter une équipe de football en

Angleterre ou en Italie. Je voulais me construire, déterrer mon ‘moi’ ou mon ‘autre’, mes ‘autres’. Je voulais déterrer quelque chose — quelqu’un, le monde, l’univers, un épisode du passé que rien ne peut rendre à son possesseur. »

Un journal possède des avantages qu’on ne connaît pas dans le roman où tout est orienté vers l’intrigue, vers la fin — vers la téléologie. Ou, plus exactement, on ne *reconnaît* pas ces avantages, ces bâtons rompus. La vie se reflète mieux dans un journal où rien ne ressemble à une parade militaire. Tout dépend de la vie qu’on reflète dans un journal. Il y a des vies qui ressemblent à une parade militaire. On se réveille, on passe son armée en revue ; elle est prête à se battre sur tous les fronts, contre tous les adversaires. Ensuite, c’est la guerre qu’on mène un peu partout : à son bureau, dans un ministère, dans les rues, dans les salons. Un jour, on constate qu’il n’y a plus de batailles à gagner et qu’on peut passer le reste de sa vie à contempler l’armée victorieuse se déployer sur une place à l’occasion d’une fête perpétuelle. Mon armée — si tant est que j’en aie une — se disperse aux quatre points cardinaux. Et je note dans mon journal : « C’est une débandade folle avec des cris et des rires. » Mais il y a des gens dont la vie est un roman.

27

Dès que je prononce le mot « décadence », on me répond : « On a toujours parlé de décadence, même à l’époque d’Homère. » Et alors ? À l’époque d’Homère on parlait aussi de la lune. Elle est toujours là. Pourquoi ne pas en parler ? Supposons que trente personnes disent la vérité et trois personnes débitent des mensonges. Faut-il se ranger du côté de ces trois personnes pour être à la page ? C’est la lune qui m’intéresse en l’occurrence et pas ses éclipses.

Dès que je censure — un tant soit peu — un aspect de la vie américaine, on me rétorque : « Vous êtes ringard. Vous souffrez d’anti-américanisme primaire. » On ne peut plus dire du mal des États-Unis parce que trop de gens le font. Ce n’est pas chic, par conséquent. Il vaut mieux dire quelque chose d’original à la télévision. Pourquoi ne pas dire quelque chose de pertinent ? La multitude ne se trompe pas à tous les coups. Elle se trompe en prenant au sérieux les rhétoriciens du petit écran, ces « autres ».

Mais je parlais de la mort, me semble-t-il. C’est une autre façon d’en parler, d’en scruter les coins et les recoins. Nietzsche disait que nous réussissons notre vie si, au seuil de la mort, nous voulons la revivre exactement comme nous l’avons vécu. Je n’ai jamais travaillé que pour ma propre personne. Et je n’ai pas travaillé le piano avec acharnement, au point de m’abrutir. Chaque phrase que je gribouille m’offre un monde parallèle où je me vautre à loisir — histoire de me préparer à la phrase suivante.

J’ai connu de grands artistes parce qu’au milieu du siècle précédent il y avait encore de la grandeur dans la nature. J’ai connu de grands restaurants à l’époque où il y avait encore des chefs de génie, comme Alain Chapel, Fredy Girardet et Jean Troisgros. J’aimerais revivre quelques concerts, quelques repas.

J'aimerais revivre les années soixante, nos revendications qui n'ont rien à voir avec ce que les étudiants exigent de nos jours. Ils veulent être fonctionnaires ; nous aspirions à casser l'ordre social, le système capitaliste, les valeurs bourgeoises. Nos successeurs donnent carte blanche aux banlieusards qui cassent les vitrines, incendient les voitures. Ils sont déjà fonctionnaires. Il faut les payer pour ça.

28

Enfin je suis de retour. Mon voyage en Russie se termine dans ma chambre où je n'arrive pas à dormir huit heures d'affilée. Je ne travaille pas convenablement si je ne dors pas huit heures. Le seul endroit où je dors mal est ma chambre, malgré tout le confort des habitudes qu'elle m'offre. J'ai l'habitude de mal dormir chez moi. La fameuse phrase de Pouchkine n'a pas cours dans mon appartement : « L'habitude nous est donnée d'en haut ; elle remplace le bonheur. » Il faut le remplacer par quelque chose, ce bonheur que je ne connais pas. Pourquoi le remplacer par une mauvaise habitude ?

Je comptais sur ce voyage pour m'approvisionner en histoires, en phrases mémorables — « citables », si je puis dire. Entre autres, j'ai pris le transsibérien dont rêvent les occidentaux qui sont à l'étroit sur leur parcelle du globe. Les espaces russes, je les ai vus avec indifférence. Mi-montagnes, mi-forêts, mi-lacs, mi-horizons. Tout est en sourdine dans ces contrées, à l'exception de l'espace qui claironne sa victoire sur les villes, les villages, les isbas de toute sorte. Même les animaux ne semblent pas affectionner les paysages que le train déroule devant les yeux d'un voyageur abruti : presque sept jours sans une salle de bain. Pas de douche ; pas de toilettes dans le compartiment. Une voiture de luxe. Un téléviseur accroché au plafond. Des vidéos, le seul luxe accessible. Du thé en abondance. Je ne bois plus de thé à cause de l'hypertension, à cause de l'insomnie. Je dors bien dans les trains, pourtant. Mais l'hypertension persiste ; elle passe des nuits blanches.

Une phrase mémorable. C'est le conducteur qui l'a dit devant une fenêtre remplie de vues tristounettes. (En russe, « conducteur » est un homme ou une femme qui vous offre du thé dans les trains de nuit.) « Quelle grandeur. L'âme russe est comme ça. Elle est aussi grande que ça. Elle cherche toujours la justice, mais il n'y a pas de justice. » Quatre phrases mémorables ; en tous cas, je m'en souviens. Je me souviens également de ce qui ne mérite pas une place dans ma mémoire étriquée à l'image de l'Europe occidentale. Notre mémoire est mauvais juge. Je n'ai rien entendu d'autre que ces phrases durant mon voyage à travers la Sibérie. Le silence était spacieux. J'étais seul dans mon compartiment, dans la voiture. On ne voyage pas beaucoup en hiver et l'hiver se termine au mois de juin.

Les toilettes sentent toujours mauvais en Russie, malgré les changements politiques, économiques, culturels ; les odeurs sont plus tenaces que le communisme. Dans le train j'essayais de me retenir, de me distraire en regardant un film que j'avais vu dans les années soixante-dix : *Moscou ne croit pas aux larmes*. À Moscou, je fais parfois des kilomètres à la recherche d'un petit endroit propre.

Hier, j'ai vu un film sur La Callas et Onassis. L'argent ne garantit pas l'existence paisible que prônait Epicure, car la paix de l'âme ne dépend ni du pétrole ni de la voix humaine. Ma voix, c'est ma plume ou ce qui la remplace — cet ordinateur qui continue à marcher. Il s'arrêtera un jour ou l'autre. Mon inspiration est semblable à l'ordinateur : tous deux sont sujets à l'entropie. Que ferais-je sans ma voix, sans la Maria Callas qui séjourne dans mon cerveau, dans mon for intérieur ? Ma voix littéraire est mon âme, et cette voix n'est pas amoureuse d'Onassis — le danger ne viendra pas des humains. Il viendra de Dieu.

Contrats, femmes, croisières. On s'effondre, la main pressée sur la poitrine. Il y a une quantité de fauteuils dans l'appartement où l'armateur grec est en train de mourir. C'est à cela que l'argent nous sert : il vaut mieux mourir dans un fauteuil qu'à même le sol. Et si l'on n'arrive pas à marcher jusqu'au fauteuil le plus proche ? à quatre pattes ? Mais il y a les domestiques, naturellement — une vingtaine de pattes.

Quelques bouteilles de vin suffisent pour assurer notre bonheur. À quoi bon posséder plusieurs villas, plusieurs palais, plusieurs villes ? (Mieux vaut avoir le palais fin.) À quoi bon parler aux architectes ? On peut parler à son chat. Les villas et les villes se trouvent dans les livres ou à la fin d'un voyage, pourvu que les toilettes soient propres.

Une pianiste m'a dit il y a quelques jours : « Je n'ai plus le temps de jouer. Toutes ces maisons. Il faut s'en occuper. » Qu'elle s'en occupe ! Trois phrases mémorables.

J'ai rencontré Pierre Troisgros à Moscou. Un dîner à l'Ambassade de France. Il m'a dit qu'il n'y aurait plus de poissons sauvages dans un avenir proche — rien que des poissons d'élevage. Les gens deviennent sauvages, mais les poissons se cultivent. Il m'a dit également que la cuisine n'était plus manuelle : on ne se fie plus aux mains de nos jours. On ne sent plus ses mains, et les mains ne sentent plus rien. Il y a des appareils qui sentent tout, sauf ce que les mains peuvent sentir. J'ai vu Troisgros à l'œuvre, le jour suivant ; il décortiquait un homard. Des mains de pianiste. Ce n'est pas pour rien qu'un fourneau s'appelle « piano » dans le jargon des cuisiniers.

Je lui ai dit que dans notre métier, les machines avaient fait intrusion au détriment des oreilles. « Les accordeurs ne se fient plus à leur ouïe qui leur permettait de *désaccorder* les pianos pour rendre le son vivant, perçant, fluide. L'appareil qu'ils utilisent maintenant règle le son avec une précision impitoyable, inhumaine.

— Et les doigts de pianistes ? Sont-ils aussi sensibles qu'il y a vingt ans, trente ans ? m'a-t-il demandé.

— Pensez-vous que les pianistes soient en retard sur les cuisiniers ? »

Pourquoi une machine ne me remplace-t-elle pas ? Je ne demande pas mieux. Apparemment, ceux qui écrivent continuent à le faire coûte que coûte, jusqu'à la mort. Mes doigts ne sentent que les touches d'un clavier insonore ; ils ne sentent plus rien. On tape à la machine sans penser aux sons que cette machine produit en cours de route. Ce sont les phrases qui comptent ; les phrases ne comptent pas.

Avant-hier, j'ai reçu un fax presque anonyme : je ne reconnaissais ni l'écriture ni le nom gribouillé avec nonchalance. Le texte était entouré de fleurs, et il y avait un avion parmi elles. Je n'y ai pas prêté attention en me disant que c'était l'œuvre d'une admiratrice égarée ; elle ne sait pas encore à quel point je suis à l'abri de la gloire. Tout d'un coup, je me rends compte que c'est la femme qui m'a tenu compagnie dans un avion il y a deux mois. Je m'étais dit en la voyant que je l'épouserais sur-le-champ sans m'enquérir de son passé, de son origine, de sa vie en général. Non, je ne me suis rien dit du tout : je ne me parle pas de ce genre des choses. Je me parle de moins en moins, de toute façon. À quoi bon se parler ? Que pourrais-je me dire d'extraordinaire ?

Je dois la confondre avec une japonaise qui avait suscité la même réaction il y a quelques années. Si je me souviens bien, je voulais l'épouser sur-le-champ, sans demander ni son accord ni la permission de sa mère qui était la sœur de l'amie par l'intermédiaire de qui j'avais rencontré cette femme unique. C'était une situation compliquée, d'autant que rien ne s'est passé : ni le mariage ni même une deuxième rencontre qui m'aurait permis d'exprimer mon amour en détail. A-t-on besoin d'exprimer son amour en détail ? Ne vaut-il pas mieux *faire* l'amour en détail ? Et s'il n'y a rien à faire ? Bref, c'était une autre femme, un autre pays, un autre continent.

Je lui téléphone sur-le-champ — à l'autre femme, à la femme que j'ai entretenue de la philosophie pendant le vol Copenhague-Paris. Elle répond avec grâce et m'assure qu'elle me téléphonera le lendemain vers neuf heures du matin. Je lui réponds que c'est une heure matinale. « Je serai à mon bureau, dit-elle. Quand voulez-vous que je vous téléphone ? à midi ?

— Je serai au consulat russe.

— À dix heures ?

— J'attends votre coup de fil. »

J'attendais plus qu'un coup de fil, naturellement. Et ce « plus » s'est mis à croître lors de cette nuit qui n'était ni blanche ni noire ; elle n'était pas grise non plus. Pourquoi me pencher sur les couleurs d'une nuit ? Je pensais à elle, à son mystère, à sa nuit, à son jour, à son midi nietzschéen. Elle n'avait pas assez d'argent pour m'entretenir hors de son « office » où l'on tolérait ses *long-distance calls* sans la surveiller outre mesure. C'est la seule donnée « scientifique » que j'ai recueillie au cours de notre conversation.

Elle me téléphone comme prévu. Que peut-on prévoir avec une femme qu'on ne connaît pas ? On ne peut rien prévoir ni avec une femme ni avec un homme, même si on les connaît depuis toujours ; et cela malgré saint Augustin et Leibniz. D'abord elle me présente ses excuses, ce qui ne présage rien de bon : on ne s'excuse pas avant de faire une déclaration d'amour. Je l'assure qu'en ma qualité de gentleman, je suis prêt à tous les sacrifices. Elle m'annonce sa visite à Paris la semaine suivante, mais, à première vue, cette visite ne me concerne pas, étant donné que je n'ai pas oublié son compagnon de route, son copain dont elle m'a touché un mot au cours de notre voyage en avion. « Nous nous sommes querellés, dit-elle, et je ne connais personne à Paris. C'est pour ça que je vous appelle. Pourriez-vous venir me chercher à l'aéroport ? Le 16 mai, à dix heures du soir. Je vous

appelle, s'il n'est pas là. Je n'ai plus de ses nouvelles depuis trois semaines environ. Il se peut qu'il vienne quand même.

— Passez-moi un coup de fil, quoi qu'il arrive.

— Je vous appellerai de toute façon. »

A-t-elle inventé cette histoire pour déposer une sorte de voile pudique sur sa déclaration d'amour ? Vient-elle à Paris pour me voir ? Et cette dispute, a-t-elle eu lieu à cause de moi ? Un coup de foudre ? J'ai cru à ces bêtises pendant trop longtemps pour ne pas être un peu blasé. Hélas, je n'en suis pas blasé à cent pour cent. À soixante pour cent peut-être. Mais les quarante pour cent qui restent bloqués dans mon cœur provoquent un tel émoi que je ne dors plus en attendant un miracle. Après tout, elle m'a envoyé un fax, et même si son copain est encore à l'ordre du jour, j'ai une petite chance de la conquérir, à condition qu'il la laisse tomber définitivement durant son prochain séjour dans la capitale française. N'a-t-elle pas mis « urgent » à la fin de son fax ? C'est sur ce mot que je continue à fantasmer, malgré l'absence totale de mystère : elle ne veut pas se trouver seule au milieu d'un aéroport étranger à une heure tardive. Si je ne lui avais pas téléphoné, elle serait devenue victime d'un maniaque ou d'un employé sans scrupules. De plus, on n'écrit pas « urgent » quand on se prépare à une déclaration d'amour. À ce sujet, je me souviens d'une histoire qu'on m'a racontée en Sibérie. Un homme se précipite vers les toilettes d'un petit restaurant. La porte est fermée. Il attend un peu et frappe fiévreusement. « C'est urgent, crie-t-il.

— Veinard. »

En tous cas, il vaut mieux qu'on vous téléphone au lieu de garder le silence, un long silence incompréhensible. Une femme avec laquelle on passe des journées heureuses disparaît tout d'un coup sans laisser de traces. Bien sûr, on peut la retrouver d'une façon ou d'une autre. Mais à quoi bon la chercher ? à quoi bon entendre des mots qu'on ne veut pas entendre ? Et il n'y a pas d'autres mots dans la nature, sauf si on se parle à soi-même. On finit par faire une déclaration d'amour à soi-même, faute de mieux.

En attendant ce miracle, je lisais *Le pli* de Gilles Deleuze où l'aspect baroque du pli conduit à un monologue quasi-éternel. « Plier-déplier ne signifie plus simplement tendre-détendre, contracter-dilater, mais envelopper-développer, involuer-évoluer. L'organisme se définit par sa capacité de plier ses propres parties à l'infini, et de les déplier, non pas à l'infini, mais jusqu'au degré de développement assigné à l'espèce. » Je ne cesse de plier mes propres parties à défaut de ce qui pourrait me servir d'exutoire. « Le papier est là, et je me soulage », disait Flaubert qui ne faisait pas allusion au plaisir solitaire. On peut en effet tripoter une feuille de papier jusqu'à l'épuisement, jusqu'à ce qu'il parte en mille morceaux. Il ne nous est pas interdit non plus d'y écrire un poème, mais cela ne me suffit pas, malgré mon attachement à la poésie, au processus qui accompagne la création d'un poème. Et j'ai déjà plié et déchiré bien de feuilles de papier sans éprouver le moindre plaisir sensuel ; même les films que je regarde à la télévision sont plus aptes à m'apporter ce soulagement. Il est vrai qu'on ne peut pas déplier à l'infini les corps des autres, étant donné le vieillissement de celui qui veut s'adonner

à ce genre d'exercice de style. Il y a des femmes qui me sont inaccessibles à cause de mon âge que je ne sens pas. Je suis toujours étonné quand on me dit « après vous » devant un ascenseur. Les gens que je vois me semblent plus vieux, plus cacochymes, de sorte que souvent je cède le passage aux hommes dans la quarantaine sans me rendre compte de leur supériorité biologique.

Un jour, j'ai pris un tramway à Moscou pour refaire le trajet que j'avais coutume de faire dans ma jeunesse heureuse. Les rails parcourus par cet engin bruyant traversent une grande partie de la ville pour couper court à leur parallélisme infini non loin de l'Université. Je me suis lancé dans cette aventure un week-end, comptant sur la paresse des moscovites et aussi sur leur désir de regagner leur *datcha* à la première occasion. « Vous pourriez me laisser votre place », ai-je entendu soudain. Je lève les yeux et je vois une vieille dame plantée devant moi. Je me lève tout de suite ; elle interrompt mon rite de politesse en pointant son index vers une jeune femme à mes côtés. « Toi, tu peux rester assis. » Je ne suis pas resté assis.

Je continue à plier mon corps, mes pensées et mes désirs ; j'irais même jusqu'à croire en l'immortalité de mes plis et replis — pour répondre à l'infini de Leibniz et de Gilles Deleuze. Mais aucun corps étranger — les cerveaux de mes semblables y compris — ne se soumet aux impulsions tactiles que j'éprouve à longueur de journée. Ces sensations ne se limitent pas à mes doigts, à ma peau ; elles concernent aussi mes idées poétiques et politiques, mes craintes et tremblements. « Jusqu'au degré de développement assigné à l'espèce. » C'est la vieillesse qui porte un coup de grâce à cette incapacité de plier les autres. D'ailleurs, je n'en ai pas toujours été capable, compte tenu de l'incompréhension qui entoure mes travaux littéraires. Et la musique est une arme à double tranchant : les gens vous applaudissent un soir et vous trahissent le lendemain avec un « athlète du clavier » adolescent. Au moins, puis-je orienter mes espoirs vers le surlendemain — en tant que poète.

Donc, j'attendais son coup de fil. Il n'est pas facile d'entendre la sonnerie de téléphone dans mon appartement : il faut que je sois dans le salon. Je m'y installe vers dix heures du soir après un nettoyage impressionnant des pièces où ma visiteuse risque de mettre les pieds et le reste de sa personne. Je prends un livre neutre — pour ne pas me troubler outre mesure. En fait, je relis un de mes romans qui a besoin d'un petit coup de balai, lui aussi. Je n'ignore pourtant pas que ma petite amie virtuelle n'est pas censée y mettre sa personne. Dix heures, dix heures et demie. Je me dis que l'avion a pu avoir du retard malgré le temps splendide. En outre, on ne quitte pas l'avion immédiatement ; et il faut attendre les bagages. Tout à coup, je me rappelle qu'elle avait un grand sac lors de notre rencontre aérienne. Je passe un coup de fil pour conjurer le sort — comme si je ne l'attendais pas. D'ailleurs, un coup de fil appelle un coup de fil. Effectivement, elle me téléphone quelques instants plus tard. Elle écorche mon prénom ; son émoi est audible, presque visible. Pourtant je ne me souviens pas de son visage. Une déclaration d'amour ? On n'écorche pas le prénom d'un être aimé. « Je suis seule, me dit-elle.

— Je ne veux pas perturber votre vie conjugale.

— Mais il n'est pas là. Il ne viendra pas.

— A quel terminal êtes-vous ?

— Mario, *which terminal is it ?*

— *Terminal one.*

— Je vous rejoins dans une heure. »

Chemin faisant, je perds le contrôle de ma voiture qui heurte quelque chose sans dévier de l'objectif commun. Enfin, j'arrive à l'aéroport où elle m'attend à la porte trente-deux, les larmes aux yeux. « Vous pleurez depuis une heure, j'imagine.

— Non. Je me suis mise à pleurer en vous voyant.

— Les larmes de joie, comme on dit. J'ai peur qu'on ne puisse pas rouler jusque chez moi. Je dois avoir un pneu crevé. »

On regarde le pneu ; il est en ordre. Tout est rentré dans l'ordre : mon attente, mes craintes ; si tant est que les craintes puissent rentrer dans l'ordre.

Je la questionne en cours de route, comme il se doit. Au début, elle me répond par oui et par non. Ensuite, elle commence à broder sur ces « oui » et ces « non », si bien qu'une esquisse de sa « vie conjugale » se dessine dans mon cerveau où les plis de ma concupiscence dansent la farandole. Elle est venue à Paris pour un match de foot. C'est par son intermédiaire que le copain anonyme avait eu accès à ces billets introuvables. Peu importe : il n'est pas là. « Il est sans doute en train de nous espionner, lui dis-je. Sa jalousie le pousse à vous faire faux bond pour élucider les énigmes de votre existence. Il nous tuera cette nuit. Il vous guettait à l'aéroport.

— Je donnerais n'importe quoi pour que ce soit vrai.

— Il vous abandonne à cette heure indue et vous ne dites rien. On doit respecter une femme comme vous. On doit *aimer* une femme comme vous. On ne se comporte pas de cette façon.

— À mon retour, je lui passerai un coup de fil pour savoir quelle mouche l'a piqué.

— Avez-vous vraiment envie d'attraper cette mouche ? On épie les mots et les réactions d'un grand homme. Votre copain ne fait pas partie de ce cercle. Un businessman, je parie.

— Le pétrole.

— Et des fleurs tous les jours.

— Il me faisait la cour avec élégance.

— Ça veut dire quoi ? Fleurs, restaurants japonais...

— J'adore les *souchis*.

— Vous a-t-il invité au Japon ? Les *souchis* sont bien meilleurs là-bas. Moi, je vous amènerai à Kyoto, ma ville préférée. »

Mes arguments sont toujours à la hauteur de mes ambitions littéraires, et je compte sur ce bagout en faisant la cour aux femmes qui rêvent d'un homme — d'un vrai homme. Les grands hommes ne sont plus à la mode ; même si je pouvais prétendre à ce titre vétuste, je ne toucherais pas le cœur de cette jeune Lettonne que j'ai promise d'immortaliser quelques heures plus tard. « Il va sans dire que dans mon journal vous porterez un autre nom.

— Ne le changez surtout pas, a-t-elle répondu. Je veux y figurer comme Sanda. »

Rien que pour cela j'aurais envie d'être connu : pour lui faire plaisir, pour l'immortaliser.

Nous entrons dans l'appartement où mon bordel intime règne sans partage. Mais elle sait à quoi s'attendre grâce à ma franchise que j'oriente toujours vers ce côté bohème apprécié par un certain nombre de femmes. Il y a encore des femmes qui aiment des artistes, surtout si ces derniers — les artistes sont vraiment les derniers de nos jours — gagnent beaucoup d'argent. Ce n'est pas mon cas, même si les meubles anciens qu'elle regarde en se promenant dans le salon lui font penser le contraire. Je ne la dissuade pas ; je lui dis simplement que les pianistes peuvent se permettre de ne pas travailler tous les jours. « Je n'ai jamais donné beaucoup de concerts. Cela m'aurait empêché d'écrire, de me promener dans les bois, de partager un grand bordeaux avec une femme délicieuse. Et les récitals que je donne au Japon m'assurent une existence sereine. »

Je lui demande si elle aime le champagne qui est mon arme favorite depuis des années. Mais les années passent et les armes doivent changer, elles aussi. Je ne change rien à part les mots que j'utilise quand j'écris en anglais : j'ai un cahier où je note des expressions inconnues. D'ailleurs, elle s'est mise à feuilleter ce dictionnaire intime pendant que j'ouvrais une bouteille. N'importe quel dictionnaire est une bouteille de vin. Le journal que je suis en train d'écrire est une femme merveilleuse qui n'existe ni dans la vie de tous les jours ni sur les écrans de télévision. Mais la femme qui était chez moi avant-hier prétendait à ce titre vétuste et délicieux : un ange, une déesse, une beauté rare. « Quand je vous ai vue à l'aéroport de Riga, je me suis dit que je pourrais vous épouser sans réfléchir, sans m'enquérir sur votre existence. Cela ne m'est arrivé qu'une fois, au Japon. J'ai vu l'ombre d'une femme, sa robe, et j'ai compris que c'était ma femme virtuelle. Je n'avais pas même besoin de voir son visage, ses yeux.

— J'étais sûre qu'on ne se reverrait plus.

— Alors vous n'avez pas manigancé cette aventure sans lendemain ? J'espérais que votre ami vous avait quitté à cause de moi. On ne quitte pas une femme comme vous.

— C'est moi qui lui ai raccroché au nez.

— Etes-vous capable d'une chose pareille ?

— Je ne l'aurais pas fait avec vous.

— Vous le ferez avec moi, un jour ? »

Lamentable, lamentable. Ces répliques ne sont pas à la hauteur de mon style littéraire, mais le problème du style n'était pas à l'ordre du jour. Il fallait plier son âme et son corps : plier, replier, étendre, détendre. « Pourquoi avez-vous interrompu votre bavardage téléphonique ? Il était jaloux, n'est-ce pas ?

— D'un ami californien. En fait, ce n'est pas un ami. Cet homme m'a demandé de venir chez lui. »

Les dialogues qu'on trouve dans les livres de Tourgueniev s'apparentent à notre prélude à la fugue. Je n'ai pas une admiration éperdue pour Tourgueniev, mais ses femmes évoquent des souvenirs qui datent de ma jeunesse où, contrairement à la plupart de mes amis, je rêvais d'une femme pure,

chaste, innocente, fidèle. De ce point de vue, je suis encore très jeune, sinon je n'aurais pas apprécié le verbiage de ma nouvelle compagne. Je l'appréciais sans me transporter au-delà des frontières d'une appréciation pure et simple. J'éprouvais une sensation semblable à ce que Tourgueniev décrit à la fin de son roman le plus célèbre. L'héroïne rend visite au héros mourant. Quand elle voit son corps en voie de décomposition, elle comprend qu'il ne s'agit pas d'amour. Elle n'a jamais porté l'amour dans son cœur ; dans son cerveau peut-être. Ma visiteuse, je la portais dans cette partie de mon cerveau qui s'occupait encore de ma jeunesse, de la femme idéale sur laquelle on pouvait tomber dans les romans russes. Je ratais ma dernière chance peut-être. Mon ami m'a dit un jour : « C'est ta dernière chance. » J'étais jeune. La femme que j'aimais était belle : un ange, une déesse, une beauté rare. J'ai connu d'autres anges dans ma vie ; je n'en ai pas profité. Faut-il *profiter* des anges ? Ils nous côtoient de temps à autre. Pourquoi ne pas laisser les déesses à leur place ? Elles doivent régner. Moi, je ne règne pas.

Je ratais ma dernière chance, et j'en étais conscient, malgré mon aplomb qui se manifeste dans mes relations avec les femmes : elles sont toutes à ma portée. Je continue à le croire. Ce jour-là, il y avait une femme à ma portée, une femme dont je touchais le corps sans entendre des cris ou des injures. J'entendais des injures en écoutant le monologue intérieur qui continuait à intervenir dans ma vie privée. Il n'y a rien de plus embêtant qu'un monologue intérieur. Je me demande pourquoi Joyce y consacre tant de pages. Je ne veux pas réfléchir à ce que je dois faire. Laissez-moi réfléchir aux problèmes éternels car c'est l'abolition du temps qui me préoccupe. Je n'ai aucune envie de penser au gigot, à la blanquette de veau à l'ancienne, à la tarte aux fraises. Qu'ils arrivent sur ma table tous seuls, sans que je dépense de l'énergie pour les avoir, pour les cuire. Il n'y a que des problèmes infinis, sinon nous sommes mortels. Mais c'est un gigot qui nous aide à retrouver la doctrine de l'éternel retour.

Nous buvons du champagne, du vin rouge : elle n'aime pas le vin blanc. Je lui montre ma cave, toutes mes caves. Il y en a deux chez moi, mais je lui parle de la cave que j'ai en Touraine. Elle se rend compte que trois mille bouteilles sont à ma disposition — à notre disposition — parce que je fais le calcul en sa présence. Elle boit, elle n'est pas ivre. Moi, je suis trop ivre pour procéder à l'étape qui ferait appel à mon pouvoir musculaire : les muscles *se détendent* au cours d'une nouba. J'ai un lit à baldaquin. À un moment donné, elle me dit qu'elle veut se coucher sur le « toit du lit ». Finalement, elle se couche *dans* le lit ; je me couche à ses côtés, comme prévu. Je n'arrive pas à m'endormir. Je me lève et je bois une bouteille de champagne supplémentaire, tout en lisant un de mes romans que Tourgueniev aurait pu écrire, s'il avait vécu au début du XXI^e siècle. Tolstoï aussi aurait pu écrire ce roman ; et Dostoïevski. C'est moi qui l'ai écrit pour une raison obscure.

Je me couche sur le divan qui jure avec les meubles de mon salon, et je m'endors immédiatement. À mon réveil, je rends visite à la femme qui dort dans mon lit. Elle vient de se réveiller, un quart d'heure avant. J'en profite pour souligner la concordance de nos esprits et de nos corps. « J'aurais pu me réveiller quatre heures plus tard. » Elle sourit. Je l'embrasse pour humer

l'odeur de sa bouche endormie qui me rappelle mon chat, sa bouche, son odeur. Elle n'est pas un félin. Quel rôle joue-t-elle dans mon existence ? Et mon existence ? Quel rôle joue-t-elle dans mon existence ? Il n'y a que des plis, des replis. Des reptiles. « Du reptile tranché, les deux tronçons se tordent », disait Paul Valéry.

Je l'embrasse pendant des siècles à ce qu'il me semble : je m'attendais à une résistance de convention. Elle ne me résiste pas à cause de son innocence qui lui interdit toute excursion dans le domaine des jeux folâtres auxquels s'adonne une femme expérimentée. Une de ces femmes m'a envoyé promener à la fin de notre rendez-vous et même le jour suivant lorsque je lui ai passé un coup de fil pour savoir si je pouvais loger chez elle jusqu'à la fin de mon séjour en Russie. Je l'ai revue quelques mois plus tard dans un théâtre où un de mes anciens élèves donnait un récital. Il y avait une « fourchette » après le récital — une sorte de réception pendant laquelle cette femme inaccessible a dit à mon élève que ça n'avait pas marché avec moi. « Mais mon vénérable professeur poursuit les femmes qu'il aime jusqu'au bout, a-t-il dit.

— Quel est ce bout ?

— Tu le sauras tôt ou tard. »

Elle le sait déjà : il n'y aura pas d'autres bouts dans nos relations. Il y a une dizaine de bouts à l'intérieur de cette liaison qui me préoccupe actuellement, car je ne sais pas quoi faire. *A lot of loose ends*, comme dirait un Anglais, parlant d'une œuvre d'art. À l'intérieur. Pourtant je suis à l'extérieur de cette liaison, de cet amour. Est-ce un amour ? Tel un héros de Tourgueniev, je risque de perdre une femme qui est aussi pure qu'une héroïne du XIXe siècle. Tourgueniev *aurait pu* écrire ce roman, notre roman — *love affair* en russe —, s'il avait vécu au XXIe siècle. C'est moi qui « perdure » dans ce siècle au milieu de la verdure où je me promène régulièrement. Notre forêt me sauve d'une dépression que j'aurais pu avoir dans une grande ville, dans une fourmière indigne de ce nom : les fourmis ne s'affairent pas. (Les affaires sont les affaires.)

Je continue à l'embrasser malgré les mots qui s'interposent entre nos bouches et nos désirs.

Je ne suis pas sûr qu'elle désirait quelque chose à ces moments-là. Elle voulait peut-être que je la quitte provisoirement, mais je ne l'ai pas quittée, si mes souvenirs sont bons. Je ne me rappelle pas combien de temps nous avons passé dans le lit avant de nous mettre en route pour Versailles qui est à deux pas de mes livres. Une demi-heure sans doute. Résolu de ne pas brûler les étapes, je l'ai suivie dans la salle de bains où elle me montrait une partie de son corps. Je quitte la salle de bains où elle joue avec l'eau — un jet d'eau en plus — et je m'installe dans un fauteuil en attendant notre visite au château de Versailles. Un autre miracle. On attend toujours un miracle ; attendre autre chose ne vaut pas la peine.

Je n'ai pas brûlé les étapes. De toute façon, elle m'a dit que nous avions tout notre temps. « Mon séjour à Paris ne fait que commencer. Il est onze heures. » À midi nous étions à Versailles, près du Trianon Palace où une équipe de football logeait ce jour-là. Pas moyen de déjeuner aux *Trois marches*. Elle était ravie d'apprendre que son équipe préférée n'était pas loin de nous.

Nous sommes allés dans un autre restaurant situé à la sortie de Versailles d'où je sors très peu, à vrai dire. Il n'y avait personne dans ce restaurant, comme s'il était fermé le jour du match pour lequel elle avait entrepris le voyage dont je profitais avec modération. Et puis, je vois le propriétaire s'avancer vers nous. Le déjeuner se déroule dans le jardin que je ne connaissais pas. Les époques se mélangent à volonté. J'ai l'impression de connaître cette personne — la femme assise en face de moi — depuis des siècles. (Elle aurait pu rencontrer Leibniz, après tout.) « Je vous connais si bien que les années à venir n'ajouteront rien à ma connaissance, à mes sentiments, à mon amour.

— Pourquoi ne pas me découvrir peu à peu ?

— Sans jamais vous connaître à fond ?

— Vous parlez de l'infini. Je ne le mérite pas ?

— J'ai l'impression de vous connaître entièrement. J'aurai toujours cette impression malgré mes investigations. Vos palais de Versailles se succèdent à l'infini. »

L'art de la conversation est perdu à tout jamais. Il en va de même pour l'art de la séduction, j'imagine. Ou bien c'est moi qui perds la mémoire, les manières, les mots qu'on prononce au cours d'un déjeuner avec une jeune femme qui mérite un traitement particulier ? S'agit-il d'une femme qu'on aime ? Est-ce que j'aime cette femme ? Peut-être, *on second thought*. Ma seconde pensée l'adore, me semble-t-il. Et ma première pensée ? Il faut la localiser avant de prendre une décision. Il n'y a pas de décisions à prendre ; il n'y a rien à prendre. Rien n'est à portée de la main ni ailleurs ; il n'y a pas d'ailleurs non plus. Cette femme existe pourtant. J'existe à mon tour puisque je pense à elle.

Elle prend des photos partout : une allée, un arbre — tout l'excite. Moi, j'appuie sur un bouton pour l'immortaliser sans le concours de mon style littéraire. Elle ne veut pas prolonger ma vie au-delà de ses limites naturelles parce que son père ne comprendrait pas l'intervention d'un autre dans la vie de sa progéniture. « Il pense que je suis avec mon ami, précise-t-elle.

— Qui est ce copain incomparable ?

— Un Géorgien.

— Il me tuera. Il nous épiait à l'aéroport. Un vrai homme. Il fait l'amour vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Il tue ses rivaux et ses copines. »

Un accident de voiture est préférable à cette mort que j'imagine en parlant à cette jeune femme issue d'un roman russe que je n'ai pas encore lu pendant mes heures de loisirs. « Un vrai homme. Je ne suis pas faux non plus. Il y a d'autres choses dans la vie : Platon, Dante, Pouchkine. »

Je continue mon petit récit, malgré l'indifférence que j'éprouve à l'égard de cette rencontre amoureuse. Les dernières œuvres de Dérída semblent trahir le regret que ressent l'auteur en écrivant ce qu'il écrit. Il n'écrit pas à contrecœur ; il regrette le fait d'écrire. Son écriture devient de plus en plus longue car la mélancolie a besoin de place pour s'exprimer.

Où en étions-nous ? Où étions-nous ? Dans un restaurant, dans le parc de Versailles. Ensuite, nous sommes rentrés à la maison pour qu'elle devienne une statue au milieu de ma chambre, sur mon siège épiscopal. (Je n'ai pas envie de le décrire : une photo suffira.) Je regardais son corps sous tous

les angles, sur toutes les coutures. « J'ai l'impression que vous voulez me peindre, dit-elle.

— Je ne sais pas peindre.

— Je suis sûre que vous y arriveriez avec un peu d'application.

— J'ai assez de talents par ailleurs. »

Assez ! Le regard d'un chat mourant vaut tous mes talents, toutes mes œuvres. Le petit chat est mort, mais c'est une autre histoire. *Another story*. Un grand récit qui gâche les plaisirs du passé. Le bonheur des jours anciens peut être anéanti par un présent malencontreux, sauvage. Dommage que nous n'ayons pas affaire à un présent domestique.

29

Les animaux domestiques ignorent la mort à un tel point que les animaux sauvages acquièrent une apparence humaine : ils n'ignorent pas la mort, ils se battent pour rester en vie. Un siamois peut se battre avec un humain, mais il ne le fait pas pour éloigner la mort ; il défend le confort auquel il est habitué grâce aux soins de son possesseur. Comment soigner un chat qui meurt sous vos yeux ?

Les animaux ne vivent pas dans le même monde, et le monde où ils vivent n'appartient pas au nôtre, malgré la cohabitation linguistique : ils ne sont pas *domestiques*. Rien ne nous appartient à part quelques gestes amicaux qu'ils nous prodiguent dans leur ignorance. Ils ne savent pas de quoi nous sommes capables. Nous savons de quoi nous sommes capables, et nous le faisons en connaissance de cause. Nous faisons tout pour qu'ils nous obéissent au doigt et à l'œil ; nous les soignons jusqu'à ce qu'ils meurent confortablement pour laisser notre conscience en paix. Quelques larmes de notre part ajoutent une touche piquante à l'hypocrisie que les moralistes français dissèquent sans relâche.

Laissons une place d'honneur à mes larmes ; elles coulaient à flot quand mon petit chat est mort dans le quartier de *Soukharevka*. Il avait deux mois d'après la femme qui me l'a vendu. Elle a dit que c'était un garçon ; c'était une fille. Elle a dit qu'il était délicieux ; il était délicieux. Elle ne m'a pas dit qu'il souffrait d'une maladie incurable. J'ignore le nom de cette maladie parce que le test en mesure de déterminer sa cause, ses origines, sera prêt dans deux jours — cinq jours après sa mort. Je ne suis pas curieux au point de me demander de quoi il est mort dans mes bras.

Il n'est pas mort dans mes bras ; c'est tout comme. Il est mort à quelques mètres de mes bras. Je pourrais dire qu'il est mort à quelques centimètres de mon cœur ou *dans* mon cœur, à l'intérieur de mon corps, de mon âme. Il n'est pas mort à l'intérieur de mon âme, de mon cœur, de mon corps — dans tous les sens du terme. Il est mort dans la cuisine où il avait trouvé un refuge pour ne pas mourir dans notre chambre : les chats veulent échapper à leur bonheur pour mourir en paix. Comment peut-on mourir en paix lorsqu'on est conscient de son bonheur ?

Moi, j'ai reconnu ce chat. Plutôt, j'ai reconnu son prédécesseur. « Avait-elle eu une devancière ? Oui, certes oui. En vérité, il n'y aurait peut-être jamais eu de Lolita si je n'avais aimé, un certain été, une enfant initiale. » J'aimais une enfant initiale à l'instar du héros de Nabokov. J'avais ma Lolita sous la forme d'un chat qui se prélassait dans mes bras, dans mon lit, dans mes fauteuils, sans

me pousser à relire Baudelaire. C'était mon chat, mon chaton, mon enfant — mon amant, en quelque sorte. Je faisais l'amour avec lui ; je m'occupais de ses organes génitaux. Je m'occupais de son âme.

Son successeur, je l'ai acheté à la sortie d'une exposition qui avait été le point de mire des promenades effectuées à l'aube de ma vie. À l'époque, cet amas de pavillons s'appelait VSHV — presque comme le virus du sida. Un salon d'agriculture. Ensuite il est devenu un salon industriel : VDNH. Peu importe ses noms successifs. Je l'aimais pour ses fontaines, les halls remplis de formules mathématiques et d'animaux, l'air pur qu'on respirait à l'extérieur des bâtiments consacrés aux peuples soviétiques, aux domaines scientifiques, aux arts et métiers. C'est à l'extérieur de cette zone prospère que j'ai trouvé mon bonheur, cette fois.

Lilia m'a dit qu'on vendait des chats à l'entrée de l'exposition. (J'habitais chez elle, comme à l'accoutumé.) Nous en sortions après avoir fait un constat amer de son délabrement : des magasins, rien que des magasins. Les fontaines ne marchaient pas, comme si nous étions dans le Parc de Versailles, un jour de semaine. Nous n'étions pas dans le Parc de Versailles. Mais on vendait des chats à la différence de ce qui se passe à Versailles, à l'entrée du château. Un de ces chats ressemblait à mon chat de jadis comme deux gouttes d'eau. Le mot « goutte » a joué un rôle prépondérant dans le cadre de cette catastrophe.

Mon chat m'a coûté treize euros environ. Aurais-je dû signaler à cette bonne femme que la somme était ridicule ? Il aurait été ridicule de le lui signaler, et je n'ai rien dit en sortant un billet de ma poche : je ne mets pas les roubles dans mon portefeuille car ils ne le méritent pas. Cette mauvaise habitude m'a joué un mauvais tour — quelques jours plus tard. On m'a volé cinq cents euros.

Le chaton blotti contre mon corps, nous avons regagné nos pénates, Lilia et moi. Sa chatte siamoise était furieuse lors des présentations que nous avons fait bon gré, mal gré : l'appartement de Lilia n'est pas assez grand pour abriter un zoo. « Je préférerais qu'elle le déchire », elle a déclaré. Mon chat a été déchiré à la longue, et ce déchirement n'a pas duré des jours et des jours. Il n'a duré que trois jours.

Le premier jour le chaton était heureux comme moi : il ronronnait, il mangeait tout ce qui lui tombait sous la patte. Je me suis rendu compte qu'il était une fille, contrairement à ce qu'affirmait la vendeuse.

La mère de Lilia pensait que la Siamoise pouvait mourir à cause de cette infraction : c'était son territoire, à elle. C'était une chatte, pas un chat. Mon chat était une chatte. L'appartement de mon amie ne faisait pas partie de son domaine : elle allait quitter la Russie quelques jours plus tard. Elle ne l'a jamais quitté ; elle était plus patriote que moi.

Selon un sondage de CNN en juin 2002, 59% des Américains croient que la Bible annonce la fin du monde. Et pour 17% d'entre eux, qu'elle se produira de leur vivant. Mon chat n'assistera pas à cette fin du monde. J'ai une petite chance.

La secte Garum et Khnoum prédit un big-bang en 2006. L'Eglise du Salut de Dieu opte pour le départ des élus en vaisseau spatial avec le Dieu-Apocalypse. Mon big-bang a eu lieu au mois de juin

2006 — le 4 juin 2006. Je regardais mon chat qui mourrait dans une clinique où l'on faisait des analyses à long terme : nous devrions connaître son virus quatre jours plus tard. Elle est morte quelques heures plus tard. C'était la fin du monde où elle a vécu deux mois, peut-être un mois. Elle a vécu dans un monde qui l'a détruite sans me consulter. Personne ne me consulte, même pas le monde où je vis sans discontinuer pendant un demi-siècle, plus d'un demi-siècle.

Un goutte-à-goutte soulignait un lien entre lui et le monde des vivants. Je continuais à l'appeler par le nom masculin que je lui avais donné quelques heures après son déménagement dans la demeure de mon amie. Ouzane n'est pas un nom masculin ni en français ni en anglais ; mais en russe, c'est plutôt du côté des hommes qu'on le situe. D'ailleurs, il n'est pas d'usage dans nos contrées, sauf si vous habitez quelque part dans le midi. C'est le nom d'un psychiatre que Lilia avait connu à Paris, un nom juif sans doute. Ouzane.

En réalité, le monde se composait du goutte-à-goutte et de mon chaton qui me regardait fixement ; le monde se limitait à cette image que j'avais sous les yeux. Les yeux de mon chaton. Son corps n'existait plus ; le goutte-à-goutte était superflu. Il y avait d'autres chats dans la clinique, des chats et des chiens. Il y avait même un lapin. J'ai pris goût à cette société en quelques instants durant lesquels j'ai fait mes adieux au monde des hommes — et des femmes. La madone lettonne s'éloignait de moi à toute allure, comme si elle s'était rendue compte que j'étais un vieillard. Tant mieux, tant mieux. Je suis un vieillard, et mon chat est en train de mourir. Que vous faut-il de plus ? L'image est nette, claire, réaliste. Il n'y a pas de suspense, je vous l'accorde. Je sais que mon chaton mourra dans quelques heures ; il ne verra ni le chien ni le loup qu'on associe habituellement au crépuscule. Ce n'était pas un crépuscule des dieux. Le crépuscule d'un chat suffit pour comprendre ce qui se passe autour de nous, à l'intérieur de nous-mêmes. Un virus inconnu, connu, étudié, classifié. Un tueur à gage.

Lilia s'éloignait également parce qu'elle ne faisait pas partie de la faune. (C'est un fauve, mais elle ne fait pas partie de faune.) Elle ne faisait pas partie de l'image que j'avais sous les yeux. Et c'est l'image qui comptait : mon cerveau adhérait à cette image sans réfléchir. Mon cerveau se contentait d'une contemplation que mes yeux auraient pu effectuer sans lui. Mes yeux étaient en mesure de comprendre ce qui arrivait à mon chaton. Je n'avais pas besoin du cerveau pour cela. Mes yeux sont assez vieux pour comprendre la mort qui se déroule devant eux. La mort ne se déroulait pas ; elle me regardait droit dans les yeux. Elle était aussi immobile que moi.

Avant ce tête-à-tête j'avais compris la différence entre les animaux et les humains qui sont anoblis par les animaux à condition de se trouver à quelques centimètres d'un chat, d'un chien, d'un lapin. Dès qu'ils s'éloignent des animaux, ils perdent leur visage humain — ou animal. Ils n'ont plus de visage ; il ne leur reste que des injures. Il y avait un couple parmi les chiens et les lapins. Un homme et une femme tenaient deux labradors en laisse. Trois mètres suffisaient pour les rendre fous, ces humains — séparation provisoire d'avec leurs humbles serviteurs. Ils se chamaillaient ; ils faisaient irruption dans le monde qui s'offrait à moi. (J'étais Adam sans Eve, sans pomme.) Leurs

jurons juraient avec la Création : Dieu n'avait créé qu'Ouzane et le goutte-à-goutte qui allait disparaître pour céder la place à une vie sans perspective, sans volume. Mon Ouzane perdure dans le monde qui n'existe pas, comme le monde des philosophes. Perdre, perdurer. Que les mots jouent entre eux sans perturber notre vie.

Il y avait un autre chat dans le monde que je sentais autour de moi — la Siamoise. Elle était malade, elle aussi. Le même virus sans doute, mais pas la même mort. Elle survivra, j'en suis sûr. Elle aura une mort sur mesure. La mesure d'Ouzane n'était pas la sienne. Il y a tant de mesures dans le monde ; il n'y a qu'une seule mort.

Le goutte-à-goutte continuait sa vieille chanson ; moi, je comptais les gouttes. Je savais compter jusqu'à cent cinquante — nombre assigné à la première procédure. La seconde n'a duré que cinquante minutes ; soixante-quinze gouttes. Le Temps se mesure en gouttes.

La Siamoise dormait à côté de la petite ; elle faisait partie du tableau peint par un Hollandais, par un Français, par un Italien. Un Russe n'aurait pu peindre ce tableau. Il y aurait ajouté quelque chose : un décor, une femme, une pêche. Mais un Russe peut *vivre* dans un tableau comme ça. Un chat qui meurt ; un monde qui meurt. Les hindouistes et les bouddhistes en savent quelque chose, eux aussi. La seule loi est celle du riche. (*Vishnu Purana.*) La violence, la tromperie et l'immoralité sont la règle commune. Le Mal se banalise ; il ne se distingue plus du Bien, d'autant que la confusion s'installe au fil des générations. Mon chat n'a rien à voir dans ce contexte qui s'apparente à une danse macabre.

Je me souviens de tout ; je me ressouviens de cette image qui me frappait pendant deux heures et demie. Elle me frappait en plein visage. Comment pourrais-je l'oublier ? Je répète la mort d'Ouzane à n'en plus finir, son agonie silencieuse, son regard perplexe et triste. Elle me regardait avec confiance, comme si je pouvais la sauver et l'emmener à Paris pour la mettre à l'abri de toutes les infections, de tous les vétérinaires cupides. J'aurais pu l'enterrer à Versailles, loin de ses tourments russes. Ma Russe bleue.

Je me ressouviens de cette image, je la projette vers l'avenir — un ressouvenir en avant, d'après le philosophe danois que les Russes appellent Kierkegor. Comme s'il s'appelait Égor ; ou Igor, pour mettre les choses au mieux. Il n'y aura rien d'autre dans l'avenir qui n'est pas aussi généreux qu'on le croit : la répétition détruit sa largesse. « C'est une des règles de mon système de l'harmonie générale que le présent est gros de l'avenir, et que celui qui voit tout, voit dans ce qui est ce qui sera », écrit Leibniz.

De nouveau, je suis chez moi. Je regarde la télévision pour m'abrutir, pour estomper les couleurs criardes de mon souvenir, de mon ressouvenir, de mon cœur. Mon ressouvenir est en noir et blanc — en bleu et blanc plutôt. Ma Russe bleue. Néanmoins ces couleurs sont criardes. Je n'en ferai pas une estampe japonaise.

J'ai revu une femme qui m'avait séduit autrefois dans un film érotique. Je l'ai revue à la télévision, pas dans la réalité qui est trop étroite pour une telle femme. Mon téléviseur est suffisamment spacieux pour l'inclure dans son catalogue d'images. La femme ne s'est pas déshabillée

lors de la prestation qui m'a séduite. Cette fois elle fait tout pour satisfaire mon désir. Elle danse devant l'homme qui la suivait dans la rue. Je la vois sous tous les angles, ce qui me comble de joie bien plus que les danses exécutées par la Lettonne angélique ; d'autant que je peux revoir ses danses quand je veux. Je ne suis pas obligé de passer un coup de fil à cet ange et débiter des promesses que je ne saurais tenir. Une femme virtuelle, un chat mort — c'est cela mon bonheur auquel je tiens au point de ne pas le laisser s'échapper. La femme, au moins, ne m'échappera pas : pousser sur un bouton, c'est tout ce que je demande.

Ouzane mesurait une trentaine de centimètres. La Lettonne est six fois plus grande. Mais à quoi lui sert sa taille mannequin ? Elle n'en est pas un ; elle n'est pas Ouzane non plus. La taille de sa vie est même plus courte que celle d'Ouzane qui occupe ma vision intérieure, extérieure, ma vision du monde. De toute façon, Ouzane est plus humain que les humains — « le plus humain des humains », comme on disait à propos de Lénine. Ou le plus animal des animaux ? Il n'était pas humain. Une trentaine de centimètres.

L'autre chatte doit être morte, elle aussi. J'appelle Lilia ; elle ne me rappelle pas. Elle est en train de pleurer, j'imagine. J'ai déjà donné, comme on dit. Mes larmes, j'en donnerai encore, si nécessaire. Mes larmes ne profitent à personne, même pas à leur propriétaire, à leur père. Un virus, pas une boîte de conserve défectueuse. C'est ce qu'on espérait : une boîte, une fausse étiquette. (Monnaie courante en Russie.) Ouzane m'a mordu au doigt en pensant que c'était de la nourriture. Ce serait charmant de mourir comme ça ; de son Sida, celui des animaux.

Les conversations que j'ai eues avec la Siamoise. Elle répondait à toutes mes questions ; je ne lui en posais aucune. Pourtant j'avais l'impression que tous les problèmes étaient résolus au cours de nos dialogues. Je l'appelais par son nom ; elle me répondait. Il est important de connaître le nom de celui qui se tient en face de vous. Je connaissais le nom de la Siamoise. Je le connais toujours, même si elle est morte. Je le répète.

Il n'y a rien dans ma vie à l'exception de ces chattes. L'inquiétude de l'espérance m'est inconnue : ces chattes ne seront pas ressuscitées dans les jours qui viennent ; même pas dans les jours qui ne viennent pas. La félicité de l'instant, c'est cela que je retiens de cette expérience. C'est cela que je tiens dans mes mains où mon chaton se prélassait toujours. Même en jouant du piano, je le sentirai au bout de mes doigts.

30

Je ne crois plus en la théorie de l'évolution qui nous met sur un piédestal devant lequel se déroule un tapis rouge. Sur ce tapis un chimpanzé marche à quatre pattes, se redresse, devient un homme ou une femme pour couronner la Création. Il y a un gouffre entre nous et les animaux, et il n'y a pas de tapis rouge. Il y a un tapis noir dans les environs, quelque part dans le cosmos. Il se déroule sans cesse.

La Siamoise s'est assise à mes côtés quand la petite est morte. Elle savait que son adversaire

venait de mourir ; elle savait que je souffrais. Comment le savait-elle ? par quel Internet animal ? Elle ne consolait pas Lilia ; elle me consolait, moi. Pendant une demi-heure. C'est cela mon éternité — un chat qui me console pendant une demi-heure.

31

Le chat que j'ai perdu à la fin des années soixante-dix s'enroulait autour de mon cou lorsque j'avais mal à la gorge. On passait la nuit ensemble. Le lendemain je me sentais mieux, j'étais guéri. C'est ça l'amour, c'est ça l'éternité : on ne tombe pas malade dans un monde éternel.

Il sautait sur moi, mon Koussi, mon chat ancien. Il sautait sur mon cœur au retour d'une promenade. Il se promenait tout le temps ; il en est mort. Je ne voulais pas le faire châtrer parce que personne ne veut *me* châtrer. Pourquoi ferais-je une vacherie pareille à un être que j'aime par-dessus tout ?

Un dialogue peut animer ce journal sans nom. Dialoguer. Avec qui ? Je téléphone à Lilia pour laisser un message sur son répondeur. Je ne lui téléphone pas pour laisser un message sur son répondeur. Je lui téléphone pour lui parler de notre chatte. Elle ne répond pas, et je laisse un message sur son répondeur. « Téléphone-moi, s'il te plaît, pour me dire comment va notre chatte. » Elle ne me rappelle pas. Rien ne va plus avec notre chatte ; elle ne mange pas, ne boit pas. Mais il se passe quelque chose : l'agonie est un événement. Il y en va de même pour la prostration, pour le coma. Rien ne va plus.

32

Les enfants ne naissent pas beaux — tout le monde le sait. Et tout le monde cache leur laideur derrière des sourires hypocrites. Les chats sont beaux même dans le ventre de leur mère. Ils sont toujours beaux : dans le panier de leur naissance, sur leur lit de mort. Mes chats ne sont pas morts sur mon lit, sous mes couvertures.

Lydia m'a dit au téléphone que je n'avais pas le droit d'acquérir un chaton. « Ton Ouzane est morte parce qu'elle ne voulait pas se priver de sa liberté. Une prisonnière dans un appartement.

— Elle est fugitive à présent», ai-je répondu. Pourquoi faut-il toujours répondre à ce que les autres disent ? N'est-ce pas un thème pour une berceuse ?

*Je réponds aux questions
qu'on me pose, qu'on ne me pose
pas. Je réponds toujours à quelque chose : à une
attente, par exemple. Personne
ne m'attend, et je réponds
à mon attente parce que personne d'autre
n'y répondra.*

Comment s'endormir en écoutant cette berceuse ? Elle est ennuyeuse, j'en conviens ; mais pas au point de me faire dormir. Elle fera dormir quelqu'un d'autre peut-être — ceux qui ne répondent pas à mon attente. Je n'attends plus rien. À quoi bon mentir ? « Pour un mot rouge », comme disent les Russes, ce qui veut dire : pour un beau mot. *For argument's sake*. Mais il n'y a pas d'argument. Pas de *saké* non plus. Beaucoup de vin en revanche.

La Siamoise va un peu mieux. Les analyses sont moins bonnes, mais elle va mieux. Un paradoxe de plus. Elle s'installe devant son bol et renifle la nourriture. Elle n'y touche pas ; elle s'y intéresse néanmoins. Ce regain d'attention à la vie me console, et c'est aussi un beau sujet pour une berceuse. Le mot « consolation » suffira peut-être. Ou dois-je jouer une *Consolation* de Liszt ? laquelle ? Il y en a cinq, si je ne m'abuse. Toutes les consolations sont bonnes, qu'elles soient musicales ou linguistiques. Même les consolations prosaïques sont bonnes, sans parler de poèmes.

Apparemment ils le font exprès, ces vendeurs, ces revendeurs. Je pensais qu'ils vendaient des chats malades, sans plus. Mais il y a un petit plus, un grand plus. Ils donnent des piqures à leurs produits commerciaux. Ils les contaminent, ils les empoisonnent pour que le marché continue sa marche triomphale. Vous achetez un chaton et vous tombez amoureux de lui. Il meurt deux jours plus tard. Vous êtes déjà habitué à ce chaton qu'on peut remplacer, d'après vos cogitations : au contraire d'un être humain, un animal appartient au troupeau. Il suffit de trouver un chat de la même race ; ils n'ont pas de personnalité, ces animaux. (D'après Descartes et Heidegger.) Donc vous allez au même endroit et achetez un autre chaton qui partage le sort de son prédécesseur. Et vous, vous partager votre propre sort — une fois de plus. Combien de larmes ajouterez-vous à cette flaque de vos malheurs, de votre compassion, de votre pitié ? Elle se forme quelque part, cette flaque. Au Paradis sans doute : compassion et pitié sont des vertus.

Free country, isn't it ? Cette liberté meurt sur nos genoux, au milieu d'une clinique où l'on tourmente un chien parce que ses tourments font tourner la clinique. Je n'irai pas jusqu'à prétendre que la corruption peut être combattue par des lois staliniennes. Autrefois, on fusillait les gens pour un vol minimaliste — grappe de raisin dans un kolkhoze. (D'après une enquête récente qui s'intitule *Comment lutter contre la corruption*, 45% des Russes optent pour la méthode stalinienne.) Mais l'argent et la forme de liberté qui prévaut actuellement, poussent les même gens — il n'y en a pas d'autres — à commettre des crimes pour un dollar, pour quelques roubles. Pour une poignée d'euros on peut commettre trois crimes, assassiner une dizaine de chats. L'argent ne fait pas un bon ménage avec la moralité ; et avec une vraie liberté qui a des limites.

Un pédophile anglais regarde des films sur son ordinateur pour se rincer l'œil sans se compromettre en public. D'ailleurs, il ne viole pas les petits garçons dans sa chambre non plus. Il ne le fait nulle part : son voyeurisme clandestin le comble outre mesure. Mais il quitte la clandestinité un jour, séduit par un acteur en culotte courte — au point de vouloir l'immortaliser dans le cadre de son existence. Bref, il enregistre un film de caractère pornographique et reçoit une visite des policiers qui

le mettent en prison. On vous autorise à regarder les images, mais on vous interdit de les prolonger au-delà de leur temps ; et leur temps est compté, naturellement. On n'expérimente pas l'éternité avec un petit garçon. En Russie, personne ne vous empêchera de suivre les préceptes spinoziens : on ne vous mettra pas en prison à cause d'un film enregistré. Mieux encore, on ne vous dira rien si vous prodiguez vos soins à votre éternité en invitant ce garçon chez vous, n'importe quel garçon. On vous autorise à l'éterniser dans votre appartement. Il s'y éternise, attiré par votre talent, par votre charme de vieux garçon.

Un artiste russe a suivi ce scénario. Après une rencontre similaire, le petit garçon se tire une balle dans la tête ; ou avale un poison. Le grand artiste délaisse son orchestre — pendant deux ans. Il le reprend ensuite, comme si de rien n'était. Après tout, il n'a enregistré ni son poème de l'extase ni le suicide.

La Russie est un pays archi-démocratique.

33

« *Quella libertà straordinaria* », dit le héros de *L'avventura* lorsqu'il regarde la cathédrale de Noto. Au cinéma, il suffit de montrer un beau panorama ou un monument pour boucher les trous dans la texture du récit ; la littérature ne jouit pas d'une telle ouverture sur le monde. La texture littéraire dépend de la liberté avec laquelle l'auteur dévie du sujet pour y revenir au moment voulu avec quelques trophées ramassés en chemin. C'est un jeu du sujet et de la digression où les points de vue se succèdent, se superposent.

Supposons que l'histoire (ou l'autre) soit le sujet dont nous dévions de temps en temps pour échapper au conformisme pur et dur : après tout, la société aime ceux qui jonglent avec les us et coutumes.

Sans recourir au monde transcendantal — Spinoza n'y croit pas — on peut affirmer que Dieu constitue cette marge où nous pouvons dessiner nos arabesques à l'écart de la société, du sens commun et du bonheur factice. En réalité, c'est le reste qui doit être relégué dans les marges du texte que Dieu seul est en train d'écrire pour nous et pour Lui-même. Dieu est à portée de la main, étant la cause de toutes choses ; mais Spinoza nous prévient qu'Il ne nous aime pas. C'est comme si l'on tenait une pierre précieuse pour la jeter ensuite vers l'horizon — pas la peine de chercher son nouvel emplacement. Peut-on comparer Dieu à une pierre, même s'il s'agit d'une pierre précieuse ?

La chatte est condamnée à mort.

Tôt ou tard, les médecins nous annoncent l'avenir de nos proches, qu'ils soient animaux ou humains. Prononcent-ils le verdict ? ou ne disent-ils rien ? Ils nous regardent simplement et posent leur main sur notre épaule ou ailleurs. Peu importe où ils posent cette main qui ne nous dit rien ou trop.

On s'affole quand un espoir scintille quelque part pour ne pas nous laisser tomber dans un trou noir ou blanc ou rouge ; quand il s'agit d'un « indécidable », selon Dérída. Quand un espoir s'éteint,

on se calme et on « vaque à ses affaires », comme un des amis a l'habitude de dire : il a déjà enterré trois chattes. Donc, je vaque à mes affaires, quelles que soient ces prétendues affaires. J'écris des poèmes et je continue à me pencher sur le journal, sur mes pensées qui s'installent sur une page, comme s'il n'y avait pas d'autre logement pour mes pensées sans avenir. Ne sont-elles pas bien dans mon cerveau ? De quel confort ont-elles besoin ?

Pauvre Massia. Un jour, elle est tombée malade à Paris. On l'a transportée dans un hôpital où l'on n'arrivait pas à saisir son nom. Alors, Lilia a dit : « Zaza. » Tout le monde a ri. Je ne ris pas : Zaza est en train de mourir. Je ne pleure pas non plus, comme pour me reposer de toutes les larmes dont je me suis débarrassé à Moscou. Et les images qui passent devant mon œil mental — un cortège funèbre — ne me rappellent que la maladie de Zaza, son affaiblissement, ses gémissements. Je lui parlais tous les jours. Elle me répondait sur des tons différents, mais, contrairement à ce que Lilia soutient, elle n'a jamais imité ma voix, ma façon de parler. Elle parlait sa langue que j'essayais de comprendre. Au début de sa maladie elle s'est mit à parler sur un ton, un seul ; c'était un grognement, une note qu'une basse russe aurait été capable de reproduire, ce chanteur dont Tchékhov parle dans *La mouette*. Elle tenait cette note pendant une demi-minute environ.

34

Il y a aussi des regards, des paroles que Zaza comprend sans comprendre. « On comprend mieux lorsqu'on ne comprend pas », aurait dit un philosophe chinois de l'âge d'or. Zaza est la seule rescapée de cet âge qui n'a pas d'âge, à en juger par son comportement, son regard d'une pureté absolue. Aucun péché ne loge dans ce regard ; le péché originel bat en retraite dans l'appartement de mon amie qui se prélassait dans le Jardin d'Eden.

Tout est différent chez les animaux ; nous-mêmes, nous changeons en les côtoyant. Nous devenons plus humains. Moi, je deviens chat en présence de cet animal mi-domestique, mi-sauvage. C'est grâce à son caractère qu'elle survit à ses malheurs — la fameuse volonté de vivre. Elle ne veut pas vivre ; elle veut mordre. Pour mordre, elle a besoin de vivre, et c'est pour cela qu'elle lutte contre la peste (*tchumka*). Mon amie est couverte de griffures et de morsures, mais elle continue à sauter de joie quand Zaza la mord. Que ferais-je si une femme essayait de me mordre ? Cela dépend : il y a morsure et morsure. Et si une jeune fille essayait de me mordre *méchamment* ?

Un étranger s'introduit dans la maison, un plombier. Il sonne à la porte, il entre, mais Zaza pense qu'il *s'introduit* dans la maison. Elle le surveille, prête à le mordre au cas où il ferait un mouvement *illégal*. Mon amie saute de joie. « Que faites-vous ? demande le plombier.

— Je suis des cours de danse. Je m'entraîne pour la prochaine leçon. »

Entre-temps, j'ai donné une interview en compagnie d'un autre musicien qui partage mon point de vue sur la vie en U.R.S.S. dans les années soixante et au début des années soixante-dix. « C'était l'âge d'or », dit-il. Et pourtant nous avons demandé l'asile politique en Europe occidentale. « Si j'avais su que l'Union Soviétique mourrait de sa propre mort, je n'aurais pas bougé, dit-il. J'opine du

bonnet :

— Si j'avais su que la vie en Occident — et partout ailleurs — deviendrait ce qu'elle est devenue, j'aurais bu mille et une bouteilles de vodka en l'espace d'une année. Donc, je ne serais pas parti non plus. Mais quand je me suis installé à Bruxelles, Heidegger était encore en vie. Et j'aurais pu voir Beckett à Paris, Nabokov à Montreux. Je ne les ai pas vus. Après tout, je n'ai pas connu Platon personnellement. Les œuvres suffisent. »

Dans un de ses poèmes, Akhmatova dit qu'elle aurait pu avoir une autre vie qui lui aurait permis de voir des villes inconnues, des hommes connus. Elle vivait en U.R.S.S où son fils était dans un camp de concentration, où son mari avait été exécuté. Elle contemple son double qui est heureux. « Si je me voyais depuis cette vie heureuse, pour la première fois j'éprouverais de la jalousie », dit-elle. Sans cesse je me contemple depuis une autre vie, celle où je serais adulé par les foules internationales, celle où je n'aurais pas écrit cette phrase. Je suis jaloux de la vie que je mène actuellement.

Je n'aurais pas écrit tous ces romans, tous ces poèmes ; j'aurais fait ce que les foules demandent. J'aurais joué au football peut-être : les pianistes d'aujourd'hui sont des footballeurs. J'aurais écrit des thrillers plus ou moins intellectuels pour que le lecteur ait l'impression de s'enrichir tout en s'amusant. Mais on ne s'amuse pas quand on lit un vrai livre — on entend une chatte gémir au cours d'une injection ou parce qu'elle n'arrive plus à sauter sur le rebord d'une fenêtre. Et l'on n'apprend rien du tout. Qu'apprenez-vous en lisant un poème de Rilke ? Vous apprenez quelque chose sur les anges.

35

Les Français ont battu les Brésiliens en quart de finale, ce que j'avais prédit il y a quelques jours : je ne porte pas cette équipe d'outre-Atlantique dans mon cœur. Le Brésil surgit du néant lorsqu'une coupe du monde est à l'ordre du jour. Pour ce pays, le football n'est pas un jeu — c'est un roman, une sorte de *Guerre et paix*. Après la guerre qui se déroule dans un stade, vient la paix des noubas et des rumbas. Mais il ne s'agit pas de cette question qui est la seule à pouvoir nous mettre hors de nous ou nous pousser vers notre for intérieur — la question de la vie et de la mort. Un vrai roman nous dépose au seuil de la mort, si bien que nous sommes obligés de faire face à la mort et à la vie. Nous tournons le dos à la vie si souvent que nous ne savons plus où est la vie, où est le dos, où sont nos yeux qui regardent ailleurs. Peu importe — ils ne voient plus rien de toute façon. Mais nous savons où sont les yeux des autres.

En 1982, j'ai regardé un match de foot en compagnie d'un musicien célèbre qui a dit en voyant le Brésil perdre : « Trop des gens ont parié sur cette équipe. Leurs millions s'envolent. » De ce point de vue, le football n'est pas même un roman. Ou un roman de Zola peut-être.

J'aime cette attitude désinvolte que les Français affichent envers les triomphes de leur équipe. Ils sont joyeux, mais je n'entends pas ces cris qu'un Russe compare aux sons produits par un cochon en train de mourir sous les coups d'un fermier. Tout le pays manifeste sa joie dignement pour

souligner la nature même du foot : c'est un jeu avant tout. Après tout, la vie n'est pas un jeu. L'art est un jeu divin peut-être. La vie ne l'est pas ; ce n'est pas un jeu humain non plus.

Un poème de Rilke n'est pas comparable à un dribble de Zidane. Mais Rilke et un dribble ne sont pas si espacés qu'on le croit : un poète dribble tout le temps. Il dribble en face du temps, de l'espace, de maîtresses ; il dribble avec eux. Ce n'est pas le but final qui compte : il n'y a pas de buts dans son jeu poétique, philosophique. Un éternel dribble. Si vous ne dribblez pas, vous n'êtes pas poète. Si vous ne dribblez pas, vous n'êtes pas lecteur. Et il faut faire des passes de temps à autre pour atteindre un monde parallèle, perpendiculaire, diagonal. Ce sont les mondes diagonaux qui m'intéressent. Dans le domaine de l'art, le jeu consiste à faire disparaître toute trace de jeu car Dieu ne joue pas.

Les Italiens ont battu les Allemands sur leur propre terrain, ce qui est un exploit d'anthologie. D'habitude, les Italiens marquent au début et subissent par la suite des attaques interminables. Les Allemands, au contraire, peuvent encaisser un but et redresser la situation à la fin du temps réglementaire. Cette fois, les Italiens ont marqué deux buts tout à la fin des prolongations. La même chose s'est produite en 1970, quand je vivais encore en U.R.S.S. Quel match ! Mille coudées au-dessus de celui-ci. Même le football dégringole, se désagrège. Pourtant on y investit beaucoup plus, d'après ce que j'entends à la télévision. Comme d'habitude, l'argent ne garantit rien : ni la beauté du spectacle ni la motivation des joueurs. Ils feraient mieux d'être motivés par la beauté que par l'argent. Il vaut mieux mourir en beauté.

La France est en finale et j'ai une tentation qui restera à l'état embryonnaire, vraisemblablement : je n'irai pas sur les Champs Elysées pour fêter cet événement avec le peuple auquel j'appartiens pour plusieurs raisons. Une de ces raisons se révèle au fur et à mesure que j'écris ce journal. Je ne pourrais pas confier ma vie, mes pensées les plus intimes, à une autre langue, pas même à ma langue maternelle. Combien de fois m'a-t-elle repoussée violemment ? La langue russe, la langue de mes ancêtres. Ils ne m'écoutent pas et cela non à cause de leur mort que j'ai vécue en partie. Ils ne m'auraient pas écouté si je leur avais parlé à huis clos, dans le salon, dans la salle à manger. Les Français ne m'écoutent pas non plus, mais je m'imprègne de leur style pendant mes courses et mes promenades. Un jour, ils feront de même ; ils apprécieront mon style littéraire, mes fioritures et aussi mon primitivisme qui me ramène toujours aux questions essentielles : identité, mémoire, foi, éternité. Kierkegaard m'aurait lu dans une traduction danoise.

Donc, je regarde la télévision, la liesse populaire qui se déroule sous mes yeux, mais pas sous mes mains. J'aurais pu toucher ces individus si je les avais rejoints sur les Champs Elysées. Je ne les aurais pas touchés, certes, mais j'aurais pu le faire sans passer pour un maniaque sexuel.

Les sportifs sont exposés aux coups du sort bien plus que les instrumentistes. Nous nous produisons tous sur scène, mais si un grand violoniste donne un mauvais concert au Festival de Salzburg, par exemple, ou à Carnegie Hall, tout le public, à l'exception de quelques professionnels objectifs, pensera que c'est un grand concert — parce qu'il s'agit d'un grand violoniste. Il n'a pas raté

de penalty et, de toute façon, son équipe n'a pas perdu. (Il est agréable de ne pas avoir une équipe sur le dos.) Un enfant prodige, adulé par le monde entier, peut rater un millier de concerts en se reposant sur ses lauriers. David Beckham n'a pas droit à une faute lors d'un match important — dans la phase finale d'une coupe du monde. Ce *spice boy* n'arrive pas à faire gagner son équipe contre les Portugais, ce qui l'amène à délaissier l'équipe nationale dont il était le capitaine. Conspué par tout un peuple, il oublie son passé glorieux à cause de l'échec final. Il n'y a rien de final dans le domaine où les violonistes, les pianistes et les chefs d'orchestre continuent à évoluer en trompant le public : il n'y a pas de buts dans notre profession. Il n'y a pas de penaltys. Mais tout le monde continue à perdre.

36

Je n'ai pas touché à ce journal depuis quatre mois environ : encore un saut dans le vide. En quoi consiste ce vide ? Appelons cela un abîme plutôt, car les abîmes sont plus maniables. Si je n'avais pas peur de blasphémer — le complexe de Werther — je dirais qu'une promenade sur les eaux est un exploit peu spectaculaire par rapport à mon exercice vertigineux. Et ce n'est pas un exercice de style ; c'est un exercice de vie. Une femme m'a quitté ; la langue anglaise m'a quitté, elle aussi. Je n'écirai plus en anglais. J'ai l'impression que le puzzle est terminé — mon cerveau affiche « complet ». Au moins sur le papier, sur l'écran de mon ordinateur. Il n'y a plus de place pour d'autres romans, d'autres essais, d'autres poèmes. J'ai tout écrit ; j'ai accompli le travail sur mon éternité. Peu d'hommes ont eu la chance de dire avant leur mort : « J'ai accompli mon œuvre. » D'habitude, on entend des lamentations : « Je n'ai fait qu'une moitié de... » La mort n'interrompt pas toujours ce genre de bavardage, mais elle peut se faufiler dans une œuvre en cours : un roman, un opéra. Résultat — le puzzle du cerveau reste inachevé. On ne voit que son profil, ou rien que son œil droit. Comment sait-on qu'il s'agit de son œil droit ? On ne voit que le nez d'un roman, le sourcil d'une symphonie.

Mon autoportrait est tout à fait présentable ; il ne manque de rien. Ce n'est pas un beau visage, tant s'en faut. Mais c'est un visage humain. Je ne suis pas borgne non plus. Et je n'ai pas besoin de brancards pour atteindre les portes du paradis ou le portail du purgatoire — simplifions la topographie de Dante !

Demain, je pars pour Saint-Pétersbourg où je donnerai un concert et deux récitals. Il faut bouger quand on n'arrive plus à rester devant son ordinateur. On joue du piano quand le cerveau ne marche plus ; c'est le corps qui remplace le cerveau.

Je suis libre dans tous les sens du terme. Je peux terminer cette note tout de suite sans porter atteinte à mon œuvre, à mon éternité. J'en ai fini de mon éternité ; j'ai assez travaillé pour elle, pour la postérité, pour mes frères et sœurs. Il faut qu'ils travaillent pour moi, à présent.

37

L'histoire de notre amour — de son amour, plutôt — date du jour où nous avons joué le *Premier Concerto* de Brahms. Elle est membre de l'orchestre avec qui j'ai joué dans la Grande Salle

du Conservatoire. J'étais sur scène pour m'habituer au piano, mais elle n'avait pas besoin de s'habituer au violoncelle qu'elle connaissait depuis des années. Pourquoi était-elle sur scène, seule, comme abandonnée par un homme, par une famille, par ses collègues qui jouaient aux cartes ? Je me suis demandé pourquoi je n'avais pas remarqué auparavant cette femme si belle : nous avions répété le concerto trois fois.

Elle me téléphone tous les jours pour me dire « bonne nuit » ou pour me caresser à distance. Elle me parle de mon front qu'on peut embrasser longuement à cause de ses dimensions. Elle embrassait mon dos les heures durant sans interrompre mon sommeil où je percevais son manège, son amour. Je ne me réveillais pas, mais je savais qu'une femme, qu'un être humain, s'occupait de moi. Parfois ce mot plane au-dessus de l'amour parce que nous avons besoin de quelqu'un qui s'occupe de nous. J'ai écrit un poème à ce sujet ; j'étais relativement jeune à cette époque-là.

« Qui s'occupe de vous ? »

« Michaël Nikititch. »

« Il vous plaît ? »

« Michaël Nikititch ? »

Il me plaît, elle me plaît. N'importe qui me plairait, à condition qu'on s'occupe de moi.

Elle me téléphone ; elle m'embrasse sur le front. De quoi parlons-nous ? De l'amour — et de la mort, lorsque ma tension bat son plein. Elle me pose des questions sur la littérature française, sur Proust notamment. Elle n'arrive pas à le lire en russe. « Rien d'étonnant, lui dis-je. Les traductions sont mauvaises. Lubimov supprime la dernière lettre dans le nom de Charlus. Mais Charlu n'est pas un baron, porteur d'un nom illustre. C'est un Charlot. » Elle veut savoir ce que Proust a écrit au sujet de la musique — son sujet de prédilection. Elle n'a pas de cordes à son violoncelle en dehors de la musique. Il n'y a qu'une corde à son violoncelle — cela nous rappelle Paganini — et le monde entier résonne à travers cette corde. Et il n'y a pas d'autres violoncelles dans sa vie.

N'importe qui peut écrire à propos d'un roman, d'un poème ou d'un tableau : nous n'avons pas besoin de connaître la prosodie pour décrire des sentiments qu'un poème éveille en nous. Il est plus difficile de s'exprimer sur la musique sans rien savoir de sa structure ou des tonalités. En tous cas, un professionnel peut toujours discerner les touches autodidactes d'un passage consacré par un amateur à une œuvre musicale. La comparaison la plus innocente risque de trahir l'ignorance de l'auteur. Dans *Sodome et Gomorrhe*, Proust compare les habitants d'un pays, ou plutôt leur façon de parler, à une fugue de Bach : « Tel était, en dehors de beaucoup d'honnêteté et, quand ils parlaient, d'une sourde obstination à ne pas se laisser interrompre, à reprendre vingt fois là où ils en étaient si on les interrompait, ce qui finissait par donner à leurs propos la solidité inébranlable d'une fugue de Bach, le caractère des habitants dans ce petit pays qui n'en comptait pas cinq cents et que bordaient ses châtaigniers, ses saules, ses champs de pommes de terre et de betteraves. » Un musicien professionnel

n'aurait jamais fait une telle comparaison parce que, dans les fugues de Bach, les sujets ne sont pas interrompus. Ils disent ce qu'ils ont à dire et se taisent naturellement pour reprendre leur discours au moment opportun. Ils ne sont pas obstinés. Ils participent à la structure générale, ce qui donne aux fugues de Bach la « solidité inébranlable » dont parle Proust à juste titre.

Bach figure plusieurs fois dans *Sodome et Gomorrhe*. L'ami de M. de Charlus, le violoniste Morel, joue un air de Bach « avec des variations infinies pour la faire durer ». Il est vrai que les thèmes de Bach se prêtent facilement à toutes sortes de métamorphoses — surtout les sujets de ses fugues. En réalité, le sujet d'une fugue ne dit pas la même chose lorsqu'il est renversé. D'ailleurs, il n'existe pas d'équivalent linguistique à cette méthode.

Parfois, Proust confond un compositeur avec un autre — à l'instar de ses personnages distingués dont il corrige ironiquement les méprises : « Comme l'engrenage avait été serré, comme l'évolution de notre amour avait été rapide, et, malgré quelques retardements, interruptions et hésitations du début, comme dans certaines nouvelles de Balzac ou quelques ballades de Schumann, le dénouement précipité ! » Bien sûr, il s'agit en l'occurrence des ballades de Chopin. Mais ce que Proust dit à propos de leur forme est tout à fait exact.

Peu importe les erreurs de Proust, son amateurisme, sa légèreté. La façon dont il introduit la musique dans la vie des ses héros est remarquable à plus d'un titre. Grâce à lui, nous nous rendons compte qu'une œuvre musicale est susceptible d'intervenir dans nos sentiments et de les modifier à sa guise. Nous comprenons que son pouvoir est presque aussi destructeur qu'un régime totalitaire. Nous comprenons aussi que la musique accompagne non seulement nos amours, mais qu'elle peut les remplacer.

Souvent Proust ne fait que mentionner une œuvre en annonçant son exécution dans une salle de concert ou un salon. « Je tiendrais beaucoup à ce que tu viennes un moment demain soir chez moi entendre un quintette avec clarinette de Mozart. Je voudrais avoir ton appréciation. » Madame de Gallardon parle ainsi à la duchesse de Guermantes. À propos du *Trio pour piano, violon et violoncelle*, op. 97, il se contente de dire que « Beethoven trouvait du plaisir à inscrire en tête d'une œuvre préférée le nom chéri de l'archiduc Rodolphe. » À cette occasion, il compare Beethoven à Vittore Carpaccio qui introduisait dans ses peintures des « seigneurs notoires » de Venise.

Quel dommage que Proust n'ait introduit ni le quintette de Mozart ni le trio de Beethoven dans la vie de ses personnages ! Je donnerais n'importe quoi pour savoir quel rôle ils auraient pu jouer dans les déboires sentimentaux de Swann et de Charlus.

La caresse sollicite « ce qui s'échappe sans cesse de sa forme vers un avenir ». Je caresse plus volontiers à distance, en imaginant une rencontre prochaine ou en regardant la télévision qui ne promet rien de tangible, surtout s'il s'agit d'actrices disparues. Cette caresse virtuelle — et tellement personnelle, vivante — s'inscrit dans le cadre de cette recherche qui consiste à rêver de ce que l'on ne

peut obtenir : la Belle Hélène appartient à la mythologie. Et c'est le monde antique que je désire approprier sans me départir des avantages du monde actuel où l'on peut se faire rétablir une mâchoire grâce à des techniques ingénieuses venues de Suède et non des États-Unis, comme tout le monde semble le croire. La Belle Hélène a dû se contenter d'un mari sans dents, incapable de profiter d'un repas sans émettre des sons indécents, incongrus ; un homme indésirable, indigne de partager sa couche avec la plus belle femme de l'histoire humaine. Et peu importe qu'il ait été monarque ou écrivain (russe).

Je cherche continuellement, mais je ne trouve qu'une cousine de la Belle Hélène — une cousine lointaine, de surcroît. Ma caresse franchit une distance par rapport à laquelle les steppes russes paraissent microscopiques, quasi imperceptibles. Elle « exprime l'amour, mais souffre d'une incapacité de le dire. Elle a faim de cette expression même, dans un incessant accroissement de faim ». En effet, mes tentatives sont liées à leur expression, car j'écris un journal (ou un roman) même quand je suis dans les bras de quelqu'un. Le contraire se produit rarement : mes bras se retirent à proximité d'un corps humain et seuls les chats jouissent de ma chaleur. Mais je persiste à caresser l'avenir et à solliciter ce qui n'est pas encore — une quête du Graal, somme toute. D'après Lévinas, une telle quête, alimentée par ce qui n'est pas encore, nous ramène à la « virginité, à jamais inviolée, du féminin ».

Je voulais dédier un poème à une caissière que je vois de temps à autre dans un supermarché où j'achète de la sauce soja.

*La beauté se cache partout. Elle ne se cache
pas. C'est la raison pour laquelle
on ne la trouve nulle part à l'exception
d'une nouvelle d'Edgar Poe où une lettre compromettante
s'expose à la vue de tout le monde ; c'est pourquoi
on ne la voit pas. Combien de personnes
ont vu ta beauté ? Personne.
On t'associe à un espace, à un supermarché qui engloutit
tous ceux qui y travaillent. Tu es seule. Tu seras seule
toujours, car seulette est la beauté.*

*Tu seras mariée, tu auras des enfants. Mais
tu seras seule dans le monde, parmi les comptoirs où
tout se trouve, sauf toi.*

Si je lui donne ce poème, elle ne comprendra ni mon élan donjuanesque ni mon inspiration

poétique. Elle risque de décliner mon offre d'un geste impérieux ou avec un grimace de dégoût. Ni l'un ni l'autre ne me convient. Je continue à la caresser dans le vide, dans l'avenir, dans le passé — partout où je ne peux l'atteindre. Ma caresse se disperse parmi les étoiles filantes : les étoiles fixes sont aptes à l'immobiliser, à l'immortaliser. Mais je veux la caresser vraiment ; une caresse immobile n'est qu'un tableau où le peintre contemple son impuissance, sa virtualité. Pas sa virilité.

Le temps est vierge car sa fragilité à la limite du non-être nous rappelle que nous ne possédons rien dans ce monde, sauf le passé auquel notre mémoire assène des coups fatals sans nous en avertir. Le temps lutte avec moi, son conquérant. Pourtant je ne veux pas le conquérir ; je veux le caresser tout doucement, sans franchir la distance entre mon désir et son objectivation. Que mes désirs demeurent subjectifs ! Je n'ai aucune envie de franchir quoi que ce soit. Autant caresser sa propre peau qui, par ailleurs, a besoin de caresses.

Pour lutter contre l'eczéma qui a l'air de vouloir me conquérir, je dois appliquer une pommade aux endroits où une rougeur timide, pointilliste, fait son apparition vers dix heures du soir. Donc, je me caresse, faute de mieux. Mais rien ne peut rivaliser avec ma peau malade que je calme en lui prodiguant les soins prescrits par mon médecin qui n'est pas au courant de mes déboires avec les femmes fatales. Il ne sait pas que je préfère son traitement à un amour qui pourrait me faire découvrir l'Eternel Féminin. Je me contente donc d'un féminin temporel que je matérialise par l'intermédiaire de coups de téléphone qui me font entendre la voix de la violoncelliste, sa voix de violoncelle. Elle a une voix grave qui grimpe vers le registre de la flûte quand elle se met à rire où à raconter une histoire frivole — flûtote, si je puis dire. On peut dire si peu de choses, hélas.

39

J'ai eu soudain un malaise, comme on dit ; moi, je ne le disais pas de cette façon. J'étais à l'article de la mort. J'étais en train de lire un bouquin sur Kierkegaard, mais je n'arrivais plus ni à comprendre ce que je lisais ni à me relever du banc où j'étais assis. Quelle option avais-je à ce moment-là ? Il y a des moments où il n'y a plus d'options, contrairement à ce que croient les gens qui ne se souviennent pas de la phrase de Victor Hugo : « Ou pendus, ou noyés, nous n'avions pas d'autre option. » Mourir sur place, dans les bois, ou mourir chez moi : je n'avais pas d'autre option. Je me demandais d'ailleurs si j'avais une option quelconque : je n'étais pas sûr de pouvoir mourir chez moi. « C'est mieux comme ça, me disais-je. Personne ne me trouverait dans mon appartement. Ici on me trouvera, on me sauvera, à condition que la maladie ne soit pas incurable. » En fait, j'avais l'option entre un infarctus et une hémorragie cérébrale. Je ne sais pas ce que je préfère.

Si votre tension artérielle est trop haute, vous risquez d'avoir soit un infarctus, soit une hémorragie cérébrale. Un de mes amis m'a raconté son hémorragie cérébrale par le menu. Sa famille se préparait pour une randonnée quelconque ; il s'est senti mal dans la voiture qui le conduisait vers un paradis local. Il descend de la voiture et s'écroule sur l'herbe où son corps se prélassait jusqu'à ce qu'on le transporte à l'hôpital le plus proche. Ses mains tremblaient ; une sueur froide lui couvrait le visage,

un maquillage sinistre. Les mêmes symptômes ont fait leur apparition au cours de ma randonnée mortelle dans les bois où j'ai fini par m'installer sur un banc ; je lisais une biographie de Kierkegaard sans oublier de corriger mes écrits d'autrefois.

Je regagne mes pénates pour ne pas mourir ailleurs ; je m'allonge sur le lit et attends pour que la tension baisse. 220 sur 126. J'avale deux comprimés que mon médecin m'a prescrits il y a trois ans pour combattre la tension sans avoir à marcher dans les bois pendant des heures : chaque promenade fait baisser la tension d'un cran, de quatre crans. Je risque de passer ma vie dans les bois. Qu'à cela ne tienne ! Je passerai ma vie dans les bois, dans cet enclos de verdure emprisonné entre une autoroute et une rue où les motards pétaradent. Je deviendrai Robin des Bois.

La tension baisse quelques minutes plus tard. Je retourne dans les bois, rassuré par cette baisse inattendue. Ça recommence de plus belle. De nouveau j'hésite entre la mort dans les bois et celle qu'on subit entre quatre murs — entre *ses* quatre murs. À défaut d'êtres humains, on s'attache aux murs.

40

Je suis encore en vie. À quoi bon parler de ma mort ? C'est du passé maintenant, quoique les maladies ne passent pas : elles laissent leur carte de visite dans notre corps. Cette carte de visite ne porte pas de nom. Une amie médecin me dit que ce n'était pas une crise cardiaque, mais elle n'arrive pas à diagnostiquer par téléphone la maladie dont je souffre. Et la maladie que je couve ne mérite pas une visite chez un médecin — trop d'honneur, comme disent les Russes. Je n'ai pas envie d'honorer mes bobos.

Pourquoi ne pas honorer les bobos d'un autre ? Un jour, je me promenais dans les mêmes bois en écoutant *L'Anarchie future* de Kropotkine. Je longe une allée qui monte doucement. Presque tous les jours je longe cette allée au bout de laquelle un autre chemin m'attend. Tous les deux font partie de mon itinéraire rituel. Au milieu de cette allée se trouve une des entrées de mon appartement forestier — le couloir qui mène vers mon bureau ; au-delà de ce bureau, il y a la chambre à coucher où je fais ma sieste. Donc, je m'engage dans cette allée tout en écoutant *L'Anarchie future*. Je vois une tache rouge — à l'entrée de mon appartement ou plutôt au début du couloir qui y mène. La tache s'allonge à mesure que je m'en approche, ce qui ne contredit pas les lois physiques. Tout en écoutant *L'Anarchie future*, je me rends compte qu'il s'agit d'un être humain qui est en train de chercher des champignons. Un russe pense inmanquablement aux champignons lorsqu'il voit un être humain dans les bois, à condition que l'on soit au début de l'automne.

C'était le 5 octobre ou le 6 octobre. Trop tard pour les champignons ? Mais en Russie il y a des gens qui cherchent des champignons envers et contre tout. Donc, je continue à longer mon allée de prédilection. Comme elle monte doucement, j'ai l'impression que l'être humain — un homme, en toute probabilité — se tient sur le sol ; après tout, on ne cherche pas les champignons dans les arbres. Et puis, je constate que l'homme grimpe sur un arbre. Il a déjà fait un bout de chemin ; à présent, il ne

bouge plus. A-t-il vu un écureuil ? Est-il en train de chasser des écureuils ou des oiseaux ? Je pense à ma chatte qui a des vertiges quand elle grimpe trop haut, si bien qu'il m'arrive de la sauver au moyen d'une échelle où je grimpe à mon tour. Je ne suis donc pas étonné outre mesure en voyant un tabouret à côté de l'arbre qui se dresse à l'entrée de mon appartement. Je finis par comprendre ce qui se passe au milieu de cette allée. Je suis à deux mètres du corps qui pend à une corde accrochée à une branche. Un jeune homme, un beau profil. Appeler la police ? Je ne connais pas le numéro de téléphone. Je me dis qu'il y a d'autres promeneurs dans les bois ; il y a les autres. Je continue ma promenade, comme si de rien n'était. Mais je n'écoute plus *L'Anarchie future*. Sur le chemin de retour, je vois deux voitures de police. Un peu plus loin, en haut de l'escalier qui mène vers les parkings, je tombe sur un chandail jeté négligemment par terre.

« Il a compris qu'il n'attraperait pas froid. (Le commentaire d'un ami russe.) Au fait, tu aurais dû couper un bout de cette corde. Ne sais-tu pas que la corde du pendu porte bonheur ? Mais tu m'as dit qu'il s'était pendu à l'entrée de ton appartement. Espérons que ça suffise pour te rendre heureux. »

« Quelle horreur ! (Le commentaire d'une amie française.) Vous auriez dû prévenir votre gardien. »

« Comment as-tu pu continuer la promenade ? (Le commentaire d'un ami arménien.) Il était peut-être en vie.

— Il ne bougeait plus.

— Pourquoi veux-tu que les pendus gigotent ? Il respirait sans doute. D'ailleurs, on peut vivre sans respirer. Pendant quelques minutes.

— Il était mort.

— Et les particules ? Qu'en penses-tu ? Les particules de la mort volent autour des cadavres, surtout s'il s'agit d'un pendu.

— Combien de temps restent-elles sur place ?

— Un mois ou deux.

— Je ne m'installerai dans mon appartement qu'en avril prochain.

— Je n'irai plus jamais chez toi. Comment veux-tu que je dîne dans ton appartement forestier ? »

41

Le visage d'Ouzane répandait la lumière même dans la clinique où je l'avais emmené, même durant cet abominable rite du goutte-à-goutte. Aucun visage humain ne peut répandre cette lumière immaculée car on y perçoit ce que le pêché dessine sur nos joues, incruste dans nos yeux. D'après saint Thomas, l'âme des animaux n'est pas immortelle : elle périt avec le corps sans attendre le Jugement dernier. L'âme de mon chat que je n'ai pas enterré par peur de m'effondrer complètement — c'est mon amie qui l'a fait — vient me voir dans les rêves comme pour contester le verdict de saint

Thomas. Même dans mon état de veille je le sens près de moi, si bien que je ne peux m'empêcher, par un mouvement délicat et minimaliste, de rendre hommage aux caresses, à la tendresse.

42

Encore un saut en avant, vers l'avenir. Que ferais-je sans les jours à venir, sans mes espoirs ? Davos, 24 mars 2007. Je veux décrire une journée ordinaire que j'ai choisie au hasard, au gré de l'inspiration. Certes, l'inspiration peut me jouer un mauvais tour, et la vie risque de m'anéantir si je continue de jouer à cache-cache avec mon hypertension. J'attends qu'elle se cache ; elle ne se cache pas. Une dizaine de fois par jour je la vois sur l'écran de mon petit appareil. 182-111. J'essaie de me cacher, elle me retrouve. Ce n'est pas la peine de me réfugier dans un placard. On m'a proposé plusieurs fois de faire un test qui dure vingt-quatre heures. On fixe quelque chose sur votre bras ou ailleurs, et cette chose prend votre tension tous les quarts d'heure ; elle vous réveille au milieu de la nuit, au début de la nuit. Je n'ai rien contre ce test, sauf que j'aimerais le faire au cours d'une journée ordinaire où ma tension se tient coite. De ce point de vue, ce jour-ci n'est pas une journée ordinaire — ni extraordinaire, d'ailleurs. Mais l'insolence de la tension me surprend parce que j'étais sûr qu'elle se cacherait à Davos, à Schatzalp que Thomas Mann a surnommé « la montagne magique ».

Non, j'étais sûr qu'elle se cacherait *ailleurs* : qu'elle serait à Paris ou à Moscou pendant les vacances. Elle m'a suivi jusqu'à cet appartement où je dors mal, où j'ai mal au cœur. Jamais je n'ai mal dormi dans cet appartement et ma tension était normale lors de mes séjours précédents dans ce lieu littéraire. Elle se cachait quelque part ; peut-être dans un placard. À présent, elle ne se cache plus. Elle se tient en face de moi, elle me serre la main, elle m'embrasse très fort, elle me viole, elle me fait l'amour vingt-quatre heures sur vingt-quatre. « Je ne vous aime pas, lui dis-je. Je n'aime ni votre corps ni votre âme. » Elle me fait une grande déclaration d'amour ; elle fait l'amour à merveille. Dans ses bras j'oublie mes nombreuses maîtresses ; je les trahis avec ma tension à laquelle je suis fidèle malgré moi. Il y a très peu d'amants aussi passionnés que nous.

Je me suis promis de parler d'une journée ordinaire, d'une journée pareille à l'*Ulysse* de Joyce. « Rien », écrit Louis XVI dans son journal. La Bastille est prise, la Révolution éclate. Il y a sans doute une révolution latente au cœur de cette journée ordinaire : ni mon âme ni mon corps ne supportent la vie que je mène actuellement. C'est elle qui me mène à la baguette, la vieille bique.

J'ai mal dormi la nuit dernière, la nuit ordinaire. Le soleil m'a accueilli comme un ami de longue date, en me promettant monts et merveilles — la montagne magique, en tous cas. « Si on allait à Schatzalp ce matin ? dit Lydia.

— *Eine gute idee* », je réponds.

Puis, le soleil se cache. Il ne se couche pas ; il se cache. Le soleil n'est pas mon hypertension. Pourquoi se cache-t-il ?

Nous décidons de nous promener le long de la *Hohe Promenade* qui surplombe Davos entre la ville et le sanatorium où les personnages de Thomas Mann mouraient à tour de bras. Pour accéder à

cette « promenade », il faut grimper sur une colline ou quelque chose qui s'apparente à une colline. Bref, il faut grimper. Nous grimpons ce chemin escarpé. Je dis à Lydia : « Nous marchons comme des vieillards.

— Il faut commencer lentement, me dit-elle. C'est normal.

— Mais je ne pourrais pas marcher plus vite.

— Je fais de mon mieux pour te consoler. Toi, tu persistes et signes. »

J'écoute un enregistrement du *Temps retrouvé* pendant notre haute promenade, notre basse promenade. Monsieur de Charlus. Je suis comme lui : même la perte de la vue ne m'empêcherait pas de chercher des femmes partout où elles se trouvent. Elles se trouvent partout, même au paradis ; les femmes fatales sont au paradis. À tâtons je les chercherais. Je leur parlerais avec cette voix douce et grave que tout le monde admire. J'écouterais leurs voix qui éveillent en moi une multitude de sensations, comme si elles me touchaient le diaphragme et d'autres organes internes (et externes) au lieu de se glisser paisiblement dans mes oreilles. J'adore la voix de Kathleen Ferrier qui s'apparente à un objet solide que l'on peut caresser des heures durant, même quand on ne l'entend plus. La violoncelliste a une voix qui monte, descend et nage dans l'air surtout lorsqu'elle est dépourvue de son enveloppe charnelle : au téléphone sa voix est irrésistible. Elle se débarrasse de tout ce qui entrave sa mélodie : jambes, sourires, gestes, vêtements. Sa voix se dénude et je constate que l'on pourrait la mettre dans un magazine érotique, si les magazines vocaux existaient. (Ce serait merveilleux de feuilleter ce magazine en effleurant les voix, en les regardant à la lumière du jour.) Je l'implore de répéter certaines phrases, d'exprimer le même sentiment en d'autres termes. J'adore ses points d'exclamation, ses points d'interrogation.

À présent, j'écoute la voix de Lydia. Nous continuons notre promenade, comme si elle nous faisait du bien, comme si elle pouvait lutter contre nos tensions respectives : Lydia souffre de l'hypotension. Quelques idées me viennent à l'esprit et je déplore l'absence du dictaphone que j'ai acheté la veille pour enregistrer des idées littéraires. La plupart de mes idées sont littéraires car je suis en train d'écrire tout ce qui me passe par la tête. Ou presque. Par exemple, je n'inscrirai pas mon avant-dernière pensée dans ce livre. Je n'inscrirai même pas « rien ».

« Tu écris ce journal pour toi-même ou pour les autres ? demande Lydia.

— Pour moi et pour les autres. Mais il ne sera jamais publié.

— Donc, tu veux qu'il soit publié. Quand je lisais *Le Journal* de Hesse, j'avais l'impression qu'il donnait un concert public au lieu de jouer pour lui-même à la maison. Kafka jouait pour lui-même, pianissimo. Il ne savait pas que son journal serait publié après sa mort.

— Son journal est bien inférieur à sa correspondance qui concerne les autres : Felice, Milena. Il n'y jouait pas pour lui-même. Je crois, d'ailleurs, qu'il jouait toujours mezzo piano. »

Sur le chemin du retour nous avons fait des courses au Coop où l'on trouve toute une série de plats cuisinés par Betty Bossy. S'agit-il d'une femme coquette, d'une ménagère assidue dont les doigts sont recouverts d'une fine pellicule de farine, d'une redoutable femme d'affaires ? Non, c'est le nom

d'une société. Cette fois nous avons pris un émincé à la zurichoise. Comment le réchauffer ? « À la casserole : retirer le carton, plonger les barquettes fermées dans une casserole d'eau bouillante... » Je demande à Lydia si nous avons une casserole assez grande pour contenir les deux barquettes. Elle lit le même texte en allemand et annonce qu'il nous faut utiliser un poêle. « *Pfanne*, dit-elle.

— En français on parle d'une casserole.

— En allemand une casserole est une poêle profonde. Une mauvaise traduction. Les Suisses parlent-ils le même français ? »

Heureusement qu'à côté du texte il y a un petit dessin : une casserole d'où sortent trois courbes. « *Pfanne* », répète Lydia. Les Suisses parlent-ils le même allemand ?

Le soleil refait son apparition et nous marchons jusqu'au téléphérique qui nous amène en un rien de temps au sanatorium où je n'aimerais pas mourir. Je n'aimerais pas mourir chez moi non plus. « Nous irons dans la direction opposée », a dit un de mes amis pétersbourgeois devant un panneau « cimetière ». *Wasserfall Rundweg*. Autour des fontaines, le tour des fontaines. « Je préfère la *Hohe Promenade* parce qu'on n'a pas besoin de regarder où l'on met les pieds. On peut écouter *Le temps retrouvé* attentivement. Ici on perd son temps. On ne peut même pas regarder les montagnes. »

Nous nous asseyons sur un banc et regardons les montagnes.

« Il y a un an nous étions assis sur le même banc, dit Lydia.

— Toujours la même misère, je réponds. (Est-ce une réponse ? C'est plutôt une question adressée au Tout-Puissant.)

— Les montagnes se moquent de tes malheurs, dit Lydia.

— Et ses sapins ? (Une question adressée à Lydia et aux montagnes qui gardent leur allure hautaine.)

— Aussi, répond Lydia.

— Ce qui manque, c'est une hache, dis-je en russe. Il n'y a pas de hache pour eux. *Topora na nikh net*.

— Que ferais-tu s'il y avait une hache à tes pieds ? demande Lydia.

— C'est un symbole ? un autre test ?

— Non, rien qu'une hache. Rien d'autre. Je pense que je pourrais tenir le coup, si Dieu m'accordait une année de bonheur.

— Je sais ce qu'il te faut pour être heureuse. Jouer cinq fois le *Concerto* de Beethoven.

— Comment as-tu deviné ? C'est exactement ce que je me suis dit. Cinq fois. Ça me donne la chair de poule.

— On se connaît depuis si longtemps. Il y a un pont aérien entre nous. Un pont des soupirs. Mais je ne sais rien d'autre sur ton bonheur.

— Moi non plus. »

Cette fois j'avais le dictaphone et je ne manquais aucune occasion pour partager mes idées avec lui. En écoutant cet enregistrement alpestre, je me suis rendu compte que j'avais omis de retranscrire

dans le dialogue ci-dessus les répliques concernant le nom de ces montagnes que, négligemment, j'ai désigné par un nom générique. Durant notre pause-contemplation sur le banc, j'ai cru entendre le mot « Alpes » que Lydia avait dû prononcer plutôt discrètement. Je continuais à parler des « montagnes » et puis, de but en blanc, je lui pose la question suivante : « Ce sont des Alpes ? »

— Oui, répond-t-elle. Tu ne le savais pas ?

— D'après un fameux dicton, les Français ne connaissent pas la géographie.

— Tu as un passeport belge.

— Je pensais que les Alpes se trouvaient en France et en Suisse romande.

— Et les montagnes du Caucase, comment s'appellent-elles ? »

Ma mémoire est faillible à tel point que même l'imagination n'arrive pas à remplir les cases qui restent vides. Le dictaphone y arrive facilement, de sorte que j'ai décidé de le porter sur moi aussi bien à la maison qu'à l'extérieur. Je pourrais trimbaler partout une caméra de poche. Mais comment se souvenir des odeurs, des goûts ? Mon nez et mon palais enregistrent si peu de choses que je commence à me demander si j'ai jamais senti une rose ou mangé un gâteau au chocolat. De toute façon, il vaut mieux que je ne mange pas de sucre, sinon mes démangeaisons me mangeront tout cru. Il y a peu de chance que je me souvienne de ce goût avant le réveillon. Quant aux odeurs, je n'en ai senti aucune au cours de cette très haute promenade. Lydia a senti l'odeur de la neige. Alors, je lui ai cité ce vers de Mandelstam : « La neige sent la pomme, comme jadis. » Ce vers, je le sens encore. Dommage que toutes les odeurs ne soient pas répertoriées par la poésie. Pourtant, n'importe quel grand poème est imprégné d'odeurs inconnues, ésotériques. Et les odeurs inconnues sont supérieures aux odeurs connues que n'importe quel flâneur peut dénicher chez un fleuriste. Les fleurs du mal sont supérieures aux fleurs du bien.

Lydia est née un 31 décembre. La première chose qu'elle ait vu, c'est la neige — substance singulière qui est bien plus fragile que nous ; nous sommes des montagnes en comparaison. Je suis né à la période des vendanges. J'ai pris ma tension après toutes nos promenades, et j'ai compris que seul le vin pouvait me sauver de l'apoplexie. Non, cela s'appelle autrement. Peu importe comment votre mort s'appelle et dans quel registre elle se trouve. Il est préférable que votre casier dédié à la mort demeure vide. Bref, j'ai bu deux bouteilles de vin et j'ai dormi comme un ange ou plutôt comme un archange.

Mais j'anticipe le cours des événements. Il n'y avait pas d'événements ; il n'y avait pas de cours non plus. Il y avait quelque chose pourtant. Quoi ? Il faut que j'écoute mon dictaphone ; il me dira la vérité. Un dictaphone ne ment jamais : il se contente de dire ce qu'on lui dit. Il n'a pas d'imagination, comme Proust. À la différence de Proust, il n'a pas de sensibilité non plus. Il ne sent pas les paroles que je lui dicte sous l'emprise d'une inspiration dont on ne l'a pas doté. Il ne profère pas de mensonges. Kipling dit qu'un écrivain ne ment jamais. Je mens souvent — en tant qu'écrivain.

Lydia me montre comment je marche lorsque j'écoute *Le temps retrouvé*. D'habitude ma démarche est plutôt austère : je suis la ligne droite, comme si elle était tracée devant moi. En

l'occurrence, je marche en zigzag, comme un personnage de Buñuel, fou de jalousie. (Sa femme l'appelle « Francisco ».) Je ne suis pas fou de jalousie. La femme qui m'a quitté ne m'intéresse plus et je ne veux pas savoir avec qui elle dîne ce soir. Ce n'est même pas une question de vouloir ou de non-vouloir : je ne pense pas à elle. Je n'ai pas envie de retrouver le temps où j'admirais sa silhouette, ses jambes, ses yeux. J'écoute *Le temps retrouvé* et mes jambes ne m'obéissent plus. En fait, elles ne peuvent pas m'obéir (ou me désobéir) car je ne leur donne pas d'ordres. Je les lâche ; elles continuent de s'agiter comme bon leur semble. Est-ce un travail ou un rite ? Peu importe. Ce qui me préoccupe pourtant, c'est la douleur qui me perce le genou droit quand je descends une pente ou un escalier.

Nous étions en train de descendre la pente qui mène du sanatorium à l'espace sain — à l'espace non-fumeur, comme on dit dans la vie courante. (Espace mort, espace vie.) Tout d'un coup, j'ai vu une jeune femme qui courait le long de ce sentier pour rejoindre le sanatorium. Elle grimpait la montagne magique en courant ; elle était assez belle. Je me suis retourné pour voir sa silhouette dessinée par son costume, et je me suis dit que j'étais vieux. Je ne pouvais lui faire la cour ; je ne pouvais courir après elle. Son corps, sa santé, sa beauté se moquaient de moi comme les montagnes, comme les sapins. Ils me traînaient dans la boue ou dans la neige, ce qui revient au même. Ses jambes légèrement courbées. Je n'aime pas les jambes droites : elles manquent d'imagination. Les jambes qui ressemblent à des colonnes ne me disent rien. Une colonnade de jambes me répugne : je regarde rarement les comédies musicales.

« Elle s'entraîne en plein air, me dit Lydia. Pour être en forme, je dois jouer du violon dans une pièce pleine de poussière. Quelle injustice ! »

Avant de rejoindre nos pénates temporaires, nous nous sommes installés sur la terrasse du sanatorium. (Nous ne descendons pas encore la pente ; c'est le dictaphone qui m'en informe.) Lydia a pris un café ; moi, j'ai bu une bouteille d'eau minérale. Mais avant d'exécuter ce rite sans importance, nous sommes entrés dans le sanatorium — dans cette partie où il y a un bar et un piano. Un jeune homme dont le couvre-chef a suscité ma curiosité — mi-béret, mi-bonnet — jouait un morceau rétro. Une serveuse nous tournait le dos. Bientôt, un homme l'a rejointe ; il nous tournait le dos, lui aussi. Cet état de choses a duré trois minutes environ. Nous regardons leurs dos, comme si c'était un paysage alpestre ou n'importe quel paysage. Ensuite la femme se retourne et nous lui parlons du café et de l'eau. J'aurais pu lui parler de mes vins, si j'étais seul : elle était assez mignonne. J'aurais pu lui parler de mes poèmes. Je ne lui aurais pas parlé de ce journal.

Nous retournons sur la terrasse où une série de fauteuils nous attend ou se moque de nous. C'est notre tour d'attendre. Nous attendons nos boissons ; nous ne nous moquons pas de la serveuse. Lydia s'énerve et j'observe qu'il y a un bouton « service » derrière elle — le seul bouton « service » sur ce mur. Je ne me rappelle pas si elle a rit. En tous cas, le dictaphone n'a rien enregistré, sauf les phrases : « Il y a un bouton 'service' derrière Lydia. Nous avons attendu nos boissons une vingtaine de minutes. » Pourquoi ne pas attendre quelque chose sur cette terrasse où tant de mourants communiquaient avec le soleil et la nature en général ? avec la vie ?

Je continue à parler avec ma vie ou plutôt avec mon dictaphone. Que me dit-il ? que me dicte-t-il ? « Je veux descendre cette pente parce que j'avais l'air ridicule l'année dernière — sur cette pente. Mes chaussures glissaient ; je tombais de temps à autre. Je tombais tout le temps, mais je n'en démordais pas. Je continuais à descendre cette pente : il n'y avait pas d'autre solution. Certes, j'aurais pu remonter la pente. Je ne peux pas remonter la pente. Que me reste-t-il ? Descendre, glisser, tomber. Je voulais vaincre cette pente et je l'ai vaincue. Il est facile de vaincre une pente à l'aide d'un truc que l'on met sur ses semelles. (J'ai connu une femme qui méprisait les mots 'truc' et 'machin'.) Je n'ai pas envie de décrire cette chose que l'on pourrait appeler 'anti-glissando'. Dommage qu'on ne puisse acquérir ce truc pour surmonter les épreuves de la vie courante. Il faudrait fixer ce truc sur mon corps, sur mon cœur, sur mon âme, pour faire obstacle à tous les dangers qui me guettent, m'espionnent, me torturent. Un truc pour écarter toutes les femmes susceptibles de me quitter sans crier gare. »

La serveuse ouvre la porte qui mène vers le bar et les sons du piano détruisent une fois de plus le silence que nous écoutions sur le banc, face aux montagnes. (J'ai failli écrire « russes ».) Elle nous apporte nos consommations, mais Lydia n'a pas l'air de vouloir prendre son café, comme si seul le silence pouvait accompagner ce rite intimiste. « Même ce silence-là n'était pas absolu, dis-je. Il y avait un bruit de fond. Seule la musique peut créer un silence absolu.

— Pas cette musique-ci, » dit Lydia. Elle incline légèrement la tête en direction du piano qu'on ne voit pas. Pendant quelques secondes on ne l'entend pas non plus.

Le dictaphone me rappelle un autre dialogue qui a eu lieu dans la cabine du téléphérique. « Quelle merveille de précision, dit Lydia en regardant une autre cabine qui vient à notre rencontre.

— Cette fois-ci, il n'y aura pas de collision, dis-je.

— Et si les câbles cèdent, tout en haut ? dit-elle.

— Une chute libre, dis-je.

— Combien de secondes ? demande-t-elle.

— Une dizaine, j'imagine. »

Puis, je lui raconte l'histoire de l'avion coréen que les Soviétiques ont pris pour cible il y a une vingtaine d'années. Même plus, même plus. Je me sens vieux tout d'un coup — comme Marcel que la duchesse de Guermantes appelle « mon vieil ami » ou « mon très vieil ami » ou « le plus vieil ami de ma famille ». Tant d'années se sont écoulées entre cette catastrophe et la tasse de café que Lydia est en train de boire. Non, elle ne la boit plus ou plutôt nous ne nous sommes pas encore installés sur la terrasse. Dans une heure, dans une heure et demie. Nous venons de quitter la cabine qui est arrivée à bon port malgré les craintes de Lydia. Mais je n'en suis pas sorti rajeuni pour autant. L'air de Davos, cet air de légende ne me rajeunit pas non plus.

« Je regardais les nouvelles à la télévision. Le présentateur a dit : 'La chute de l'avion a duré neuf minutes. La fusée le touche maintenant. Je vous dirai quand il s'écrasera. Cela vous donnera une petite idée de ce que les passagers ont éprouvé au seuil de la mort.' »

Dommage qu'il n'ait pas fait ressentir aux téléspectateurs ce que je sens, moi, au seuil de la

mort. Cela dure plus que neuf minutes. Cela dure depuis longtemps. Mon seuil de la mort est très large. Autrefois, je disais à tout le monde que j'étais doué pour le bonheur. Serais-je doué pour le malheur ? N'est-ce pas un bonheur de se trouver en face de ces montagnes qui ont vu tant de choses ? Elles méprisent les humains. Non, elles ne nous méprisent pas ; elles nous charment. Je n'aime pas les montagnes en plein soleil et aucun de mes livres ne s'intitule *Carte postale*, malgré mon goût pour Derrida. J'aime la lumière tamisée, la patine d'une brume, la sourdine d'une brume matinale. Et une bande rayonnante de soleil sur le flanc d'une montagne — comme une signature. J'aime les signatures du soleil sur les montagnes ; je n'aime pas les textes qu'il écrit sur elles.

Lydia me dit qu'un panorama de cette envergure la réjouit quand elle est bien dans sa peau ; elle se sent encore mieux en sa présence. Mais quand elle broie du noir, la beauté la détruit — par contraste, j'imagine. Pourquoi es-tu si beau ? Ne sens-tu pas que je souffre ? Pourquoi ne souffres-tu pas avec moi ? Tu es égoïste. Tu veux que je t'admire et tu ne te soucies pas du tout de ce que je ressens. Ta beauté se moque de ma laideur, ma laideur intérieure. Ma dépression est laide. Tu t'en moques, tu en as vu d'autres. Je n'ai pas vu grand-chose, mais je suis en train de te regarder. Pourquoi ne pas me remercier pour ce regard ? Les montagnes ne sont pas courtoises.

Des cloches qui sonnent à n'en plus finir ; comme si elles se moquaient de la vie qui a une fin et un début. On imagine un clochard dément — jeu de mot inopportun. On se souvient de *Notre Dame de Paris*. Pourquoi sont-ils si joyeux, ces clochers, ces clochards, ces habitants de Davos ? et les touristes ?

Une journée ordinaire. Et voici une journée extraordinaire. 24 mars 2007. Je me réveille à dix heures du matin. Le soleil brille. Une image d'Épinal ; une carte postale. La *Hohe Promenade*. Je n'écoute pas *Le temps retrouvé*. Je retrouve l'espace : un arbre qui dénude ses racines parce qu'il est perché sur un rocher. Son subconscient, son inconscient. Un ruisseau qui murmure quelque chose au-delà d'une couche de neige. On ne le voit pas ; on l'entend. Un monologue intérieur. Les montagnes qui ne ressemblent à rien. Une crête de montagne que j'ai vue aux Diablerets ou ailleurs me faisait penser à un géant de la montagne étendu sur sa couche. Je le voyais de profil. Ces montagnes-ci ne ressemblent à rien ; elles ressemblent à elles-mêmes. Elles n'ont pas besoin de comparaisons, d'évocations. Elles assument leur identité ; elles sont ce qu'elles sont. Quand une femme me dit la même chose — je suis comme je suis — je prends mes distances. Les montagnes peuvent me dire tout ce qu'elles veulent. Je les écoute, comme si elles jouaient le *Concerto* de Beethoven qui rendrait Lydia heureuse. Pourquoi ne joue-t-elle pas ce concerto à Schatzplatz, près du banc où nous avons salué le silence ? Pourquoi ne pas jouer ce concerto cinq fois de suite ? Les montagnes sont mieux que n'importe quel orchestre d'aujourd'hui.

J'écoute une cascade, une chute d'eau qui interrompt *Le temps retrouvé* que je n'entends plus. L'espace retrouvé, la nature retrouvée. Je refais la même promenade pour que rien ne dérange mon écoute de Proust. Wittgenstein séjournait par-ci par-là. Quand on lui demandait ce qu'il voulait manger, il répondait : « Peu importe. Pourvu que ce soit la même chose. » Je longe la même

Promenade, je refais la même promenade ; mais je vois autre chose. Je vois ce que je n'ai pas vu auparavant ; j'entends ce que je n'ai pas entendu auparavant. Auparavant, paravent. J'enlève les masques auxquels Proust consacre plusieurs pages : les masques de la vieillesse, les masques de la tristesse.

43

Pour plusieurs raisons je n'aimerais pas dire bonjour à la tristesse, mais je suis bien obligé de le faire : il faut être poli avec ses sentiments, ses sensations. 25 mars 2007. Nous quittons Davos après une nuit blanche. Je n'ai jamais souffert d'insomnie en montagne ; en réalité, je dors bien partout sauf chez moi. Je me sens chez moi partout sauf chez moi. Nous avons décidé de quitter l'endroit où nous dormons mal. « Puisque la joie au moment de ton retour ne m'a pas rendu la vie, il n'y a pas d'espoir », dit Violette Valery au seuil de la mort (traduction fidèle de la version russe). Si Davos ne m'a pas guéri, il y a peu d'espoir. Davos a même ajouté mon genou droit à la collection de mes douleurs. J'aurais dû m'identifier à Germon. On ne peut pas compter sur Alfred : il est capable de mettre fin à ses jours, de s'amouracher d'une putain. Fin de l'escapade.

J'écris mal en ce moment parce que mes pensées sont maladroites, vieilles, surannées. Elles moisissent. Elles moisissent bien qu'elles n'aient pas l'intention de moisir ici toute la journée. Il vaut mieux accepter son sort, son contexte : la paix de l'âme en dépend. Je n'écris pas à la limite du langage : beaucoup de gens y arrivent sans peine. J'écris à la limite de la pensée. Où se trouvent ces limites ? Au bord du suicide, à la lisière d'un sentiment sans expression, sans attention. Un sentiment qui ne fait pas attention à soi-même ; ni au monde extérieur, d'ailleurs. Il ne fait pas attention à moi non plus ; il n'est pas attentif, c'est tout. J'écris dans cette zone franche qui se trouve entre la pensée et l'impulsion. C'est ma franchise qui compte, la franchise de mes pulsions à demi esquissées. Continuez donc de lire ce passage des instincts, ces arcanes (ou arcades) de l'imagination où il n'y a ni corps ni tête.

Erreur ! Le corps est bien présent ; on ne peut s'en passer dans un journal. Pas plus que de son garde du corps qui est un corps de plus. Sans son concours discret, je serais déjà mort. À quoi bon avoir un garde du corps ? Il ne s'agit que d'un jour, n'est-ce pas ? Il s'agit toujours du jour que Victor Hugo a décrit dans la nouvelle consacrée à un condamné à mort. (Dostoïevski adorait cette nouvelle.) Trop facile, trop facile. Nous sommes condamnés — d'accord. Il n'y a qu'un seul jour — d'accord. On ne peut atteindre le village le plus proche — d'accord. Mais cela ne rime à rien. Hugo et Kafka ont tort : la vie est plus vaste qu'un jour, qu'un voyage qui nous mène d'un village à un autre. La vie nous amène à une autre ville, à une autre vie.

La vie que j'ai vécue en Russie — je parle de mon dernier séjour, naturellement — est-elle différente de ma vie habituelle, de celle à laquelle je suis habitué ? Je ne suis habitué à aucune vie, pas même à celle que je mène dans l'appartement où j'habite depuis vingt-six ans déjà. Laissons cela de côté ; laissons cette vie de côté — dans une autre ville, je ne sais pas laquelle. Pas à Moscou, en tous

cas ; ni à Saint-Pétersbourg. Là-bas je mène une autre vie. Là-bas, là-bas, comme disaient Carmen et Nabokov dans *Lolita*. Il y avait plusieurs Lolita, cette fois, si je ne m'abuse. Faisons le calcul. J'ai cinquante-neuf ans ; mes conquêtes ont trente-trois ans, trente-quatre ans. Vingt-cinq ans de différence, grosso modo. Et la différence d'âge entre Humbert Humbert et Lolita ? Trente ans, si mes souvenirs sont bons. D'accord, ce ne sont pas les Lolita, les nymphettes qui tombent amoureuses de mon esprit, de ma voix. Ce sont les Lolitasia. À Moscou, chez mon dentiste, j'ai connu une infirmière presque aussi jeune que Lolita. Non, pas tout à fait. Peu importe : son âge gardait ses distances par rapport au mien et la somme de ces distances était plus impressionnante que le vide entre Lolita et Humbert Humbert. Trente-huit ans, s'il vous plaît. Une Lola ou une Litta. Quand elle se penchait sur ma bouche — pour y mettre un tube ou nettoyer quelque chose — je voyais ses jolis yeux ; je ne voyais pas sa bouche masquée, ses lèvres, ses dents. Je les ai vues près du Bolchoï où je lui avais donné rendez-vous. Un jour, elle me téléphone pour me dire : « J'ai réfléchi et j'ai décidé d'accepter votre proposition. » Mais j'étais déçu par sa bouche ; elle n'a sans doute pas aimé mon conservatisme, ma mentalité ringarde.

En Russie ma tension artérielle baisse à cause du climat, j'imagine. D'ici peu, je m'y installerai pour vivre jusqu'à cent ans — sinon je ne pourrais pas assurer l'édition de mes œuvres complètes. Et les traductions ? Il faut penser à la mondialisation. Le mot est-il juste ? On parle de la mondialisation d'un conflit. Ma prose est plutôt harmonieuse ou tragique ; une tragédie absolue, comme les monologues de Beckett ou *Bérénice*. Ou *Phèdre*. C'est *Bérénice* : je dis « adieu » vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Je le murmure ; je le pense. À qui pourrais-je dire « adieu » ? Aux femmes qui me quittent, que je quitte. Dans les deux cas je n'ai pas l'occasion de leur dire « adieu » ; elles ne me disent pas « adieu » non plus. On peut dire « silence » — sans le dire. Il faut *taire* le silence. Nous ne nous disons même pas le silence ; nous ne le taisons pas. Rien du tout. Dire le silence, taire le silence — une déclaration d'amour.

J'ai relu mon dernier roman où un pécheur se débarrasse de son immortalité — torture infligée par Dieu — en écoutant le *Requiem* de Mozart. Mon roman se termine différemment, mais comme personne ne le lira, je peux en dire ce que je veux. Bref, je me sentais immortel et je voulais me défaire de ce fardeau, malgré mon désaccord total avec Swift et Borges qui dénigrent l'immortalité au profit d'une vie ordinaire après laquelle vos proches vous oublient tôt ou tard. J'étais prêt à accueillir la mort avec gratitude, et les maux que je ressentais dans la poitrine m'étaient d'un grand soulagement. Mais sera-t-on soulagé après la mort ? L'essence, notre essence singulière, est éternelle, dit Spinoza ; et je n'ai toujours pas compris quel rôle joue cette essence dans notre *existence* post-mortem que nulle femme, si ravissante soit-elle, n'empoisonnera — sinon, ce n'est pas la peine de mourir.

L'histoire ne corrige pas toujours ses erreurs car la substance singulière de l'erreur est éternelle, incurable.

L'autre jour, un musicien m'a dit avec une candeur surprenante : « Sa gloire ne date pas d'hier. Tout le monde ne peut pas se tromper aussi longtemps.

— Et toi, tu te trompes depuis quand ? lui ai-je répondu. Supposons qu'un prêtre blasphème pendant un sermon, mais que la communauté des fidèles se mette à genoux devant ce prêtre pour l'adorer à la place de Dieu. Un équivalent de la *standing ovation*. »

À quoi bon vouloir participer à cette erreur multiforme, à cette adulation que les artistes de troisième ordre savourent en permanence ? « La foule, en effet, est changeante et inconstante, continue Spinoza ; par suite, si le renom n'est pas entretenu, bientôt il s'évanouit. » Là, il se trompe à mon avis. « Il n'est pas difficile de se faire le nom, ai-je dit dans un interview récent. Mais comment s'en défaire ? » Les médiocres persistent à empoisonner l'atmosphère ; leurs « parties extensives » s'étendent partout et nous salissent sur leur passage. C'est la bête générale qui entretient leur renom.

« Le Contentement de soi peut tirer son origine de la Raison, et seul ce contentement qui tire son origine de la Raison, est le plus grand possible. » Même Dante était sensible à la gloire qu'il trouvait dans son for intérieur : il connaissait sa grandeur, sa substance singulière. « Le Contentement de soi est une Joie née de ce que l'homme considère sa propre puissance d'agir. » Il vaut mieux se ranger du côté de ces artistes. Du côté de chez Dante.

45

J'ai l'habitude de parler des morts qui me sont plus proches que les vivants. Même aujourd'hui je suis toujours leur débiteur, car sans mon père je n'aurais sans doute pas consacré tant d'années à la littérature ; et ma mère est à l'origine de mon amour pour la musique. Proust parle à n'en plus finir de sa grand-mère qui était sa mère, en réalité — celle dont la mort a marqué sa vie pour toujours. Je me souviens des hôpitaux où mon père et ma mère ont passé leurs derniers jours qui achevaient une série interminable de jours et de nuits voués aux maladies incurables. La mère de Proust avait des syncopes qu'elle cachait soigneusement pour épargner la sensibilité du jeune écrivain et aussi pour ne pas causer des ennuis au directeur de l'hôtel où elle se trouvait à ces moments-là. Les maladies respectives de mes parents ne me cachaient rien, comme pour m'épargner les souffrances que l'on éprouve après la mort de ses proches. Mes parents étaient morts avant de mourir, mais je n'ai pas envie de faire écho aux conclusions de Spinoza en parlant des rapports modifiés, de la décomposition. Après tout, les rapports que j'entretenais — et que j'entretiens toujours — avec mes parents ne s'inscrivaient dans aucun cadre philosophique. C'est la musique qui les reflète : ses consonances et dissonances, son harmonie finale, son requiem ininterrompu. Il y a des requiems composés en majeur.

Mais il faut reconnaître qu'ils sont bien loin et même les songes n'y peuvent rien, malgré les apparitions de plus en plus rares de ma mère qui me rend visite tantôt à Versailles, tantôt à Bruxelles où j'habitais à la fin des années soixante-dix. Je lui téléphone la veille pour m'enquérir de l'heure de son arrivée. « J'irai te chercher à l'aéroport, comme d'habitude. Ne prends surtout pas de taxi.

— Il ne faut pas que je te dérange. J'aimerais vivre seule dans ton appartement. Tu en as

plusieurs. Si tu t'installas à Bruxelles, j'irai à Paris et vice versa.

— Tu ne viens pas pour me voir ?

— Je ne te quittais pas des yeux de mon vivant. À présent, je te quitte des yeux.

— Tu te sens mal à Moscou ?

— La ville n'est plus la même. Et il fait froid par ici. Le froid moscovite ne change pas, malgré le réchauffement de la planète.

— J'y suis allé en décembre. Il n'y avait pas de neige pour le Nouvel An, pour Noël. La température n'est pas descendue au-dessous du zéro.

— Tu ne m'as pas rendu visite, cette fois. Tu m'as presque oubliée.

— C'est de ta faute. Mon chat qui est mort l'année dernière me rend visite plus souvent. Même la mémoire involontaire refuse de te ressusciter. »

Ce n'est pas un pastiche de Proust : j'ai fait ce rêve il y a deux mois environ. Mon Ouzane, lui aussi, je commence à l'oublier ; en tous cas, je le trahis avec une vieille chatte qui se prélassait sur un radiateur, à quelques mètres du bureau où je travaille.

Vladimir Martynov, chez qui je suis allé récemment pour entendre des œuvres d'un ami commun et aussi ses propres œuvres (son *Requiem*, entre autres), prétend qu'aujourd'hui on ne peut rien écrire sans s'appuyer lourdement sur le passé : il ne suffit pas de l'effleurer, comme on le faisait autrefois. Ses œuvres sont pleines de pastiches où l'on reconnaît *Le Crépuscule de dieux*, *La Cinquième* de Mahler, *Le Chant de la terre*. Tantôt un pastiche, tantôt une longue citation.

Et moi, je n'arrive même pas à citer ma mère, ce qu'elle disait ici-bas pendant nos pique-niques, nos discussions nocturnes. Il est plus facile de citer Spinoza que je peux consulter loin de ma bibliothèque à condition d'emporter mes livres en voyage ; tandis que nos archives familiales ont péri à Moscou après mon départ définitif en 1974. Personne n'avait besoin de nos films, de nos albums où les photos de mes parents s'étaient étalées avec désinvolture, comme si elles avaient pressenti qu'il ne leur restait pas beaucoup de temps à vivre — un peu plus qu'à leurs modèles. On les a brûlées sans même jeter un coup d'œil à nos sourires. Récemment, j'ai écrit une lettre au maire de Moscou pour lui demander de restituer mon appartement « où j'ai tout laissé avant de partir. J'ignore la destination et le destin de mes affaires — mon piano, notamment —, et je doute qu'un jour j'en saurai davantage. Mais je vous prie de me rendre mon appartement pour que je ne me sente pas banni de la ville où je suis né. »

La veille de mon départ, en faisant les valises, je me demandais quelles photos il fallait prendre avec moi pour assister ma mémoire à l'étranger, pendant l'interminable exil. Je n'ai rien emporté par crainte de ne pouvoir dévier d'une seule image arbitraire qui aurait empêché un nombre incalculable d'images entassées dans ma mémoire de se manifester librement, sans souffleur. Je me suis trompé, de sorte qu'à mon retour dans mon pays natal après quinze ans d'exil, en voyant une photo de ma mère, je ne l'ai pas reconnue. Ma mémoire l'avait déformée. Même Proust qui ne se séparait pas de la photo de sa mère, prise avant sa mort, avait parfois l'impression de regarder une étrangère, une femme

inconnue de son destin. Ainsi j'ai perdu ma mère une deuxième fois.

46

Je suis à la campagne où j'essaie de me rétablir après une vraie bataille que j'ai livrée contre mes romans réfractaires qui semblent continuer de vivre en mon absence — pendant les périodes où je ne les révise pas. Ils remplacent mes mots par leurs mots et vont jusqu'à endommager la structure que je leur ai imposée à plusieurs reprises. Sans cesse ils modifient les rapports entre les mots et les choses, entre une métaphore et son absence, entre un silence et un rythme endiablé, entre la vie et la mort. Ou s'agit-il de *mes* rapports, de *leur* décomposition ? Mes romans sont-ils des miroirs où je ne me reconnais plus ? À quoi bon offrir à la mort une nouvelle occasion de se manifester ?

Chez mon amie, en Touraine, je me sens à l'abri de ces manifestations, car rien ne distrait davantage de sa pourriture extérieure et intérieure qu'une promenade dans une ville de province, surtout un jour de marché. On entame une causerie avec le marchand de poissons qui, tout en glissant des huîtres dans un sac, vous éclaire sur leur origine et aussi sur les goûts de son cousin dans le domaine matrimonial. Vous profitez ainsi d'une digression délicate qui adoucit les rapports directs entre une pensée et un objet, entre une ville et ses habitants. Même un échange de propos où rien ne filtre à part la marchandise exposée sur un comptoir vous fait sentir la vie différemment, comme si on y ajoutait une mélodie sans relation aucune avec ce qui la précède — un « épisode » au milieu d'un « développement »

« Bonjour, Madame. Un fromage bien sec, s'il vous plaît.

— Il n'y en a plus. Tout est déjà parti. Je n'en avais pas beaucoup. Les chèvres recommencent seulement à avoir du lait.

— En aurez-vous la semaine prochaine ?

— Dans quinze jours, ce sera encore mieux. La vraie saison, c'est en mars. »

Mon amie l'appelle « baba-cool ». Rien ne dit pourtant que cette fromagère se soit installée dans la région après avoir fait quatre cents coups à Paris, mais j'aime l'expression « baba-cool » et je continuerai à l'appeler comme cela : je ne connais pas d'autres femmes à qui elle conviendrait. Voici une raison de plus pour quitter sa tanière. Il faut raviver la langue ; il ne suffit pas de consulter les dictionnaires. Les Français comprennent d'ailleurs le mot « baba » de travers : ils pensent qu'il se rapporte à des paysannes défraîchies, entièrement dépourvues du sex-appeal. Pourtant les ados boutonneux et les quinquas sur le déclin emploient ce mot au sujet des bombes sexuelles qui, accompagnées par leur mari ou leur amant, lèchent les vitrines des joailliers les plus prestigieux de Moscou.

Pendant deux décennies, à l'instar de mon amie tourangelles qui habite dans la vallée du Cher, je ne prenais que des chèvres « crémeux » — une spécialité locale. L'été dernier, à Pontlevoy, j'ai découvert des chèvres durs comme des cailloux, qui ajoutent une note stridente et douce à la fois aux saveurs de mes repas gargantuesques.

Encore une bouteille de bière. Pour m'endormir, pour adoucir mes démangeaisons gidiennes. Je n'ai aucune idée sur la nature des démangeaisons dont André Gide nous rabat les oreilles dans son journal — mon journal doit être lu à haute voix —, mais j'imagine que toutes les démangeaisons se ressemblent. Vous vous grattez pendant des heures, surtout la nuit où même les âmes mortes dorment paisiblement. Les âmes vivantes, plutôt. Les âmes vivantes dorment comme des âmes mortes — c'est cela que je voulais dire. Elles dorment comme des loirs, sur leur deux oreilles : plus j'emploie des expressions toute faites, mieux ça ira. Notre langue maternelle — et même une langue étrangère — nous aide à surmonter les épreuves mieux que les médicaments. C'est le point de vue d'un écrivain, d'un linguiste, d'un sémiologue, d'un déconstructiviste. J'aimerais déconstruire mes démangeaisons. Faut-il citer Derrida au lieu de Spinoza ? Hélas, je n'ai pas mis *ses* livres dans mes bagages ; j'espérais que les démangeaisons seraient sensibles aux médicaments prescrits par un médecin, par deux médecins. Mais la médecine alternative ne concerne pas uniquement des herbes et les remèdes de bonnes femmes ; il y a les romans, les essais, les poèmes. Faut-il que j'écrive un poème sur mes démangeaisons ? Un jour, j'ai écrit un poème au sujet de mon orteil qui, pour être franc, n'a pas prêté attention à mes efforts littéraires qu'un chirurgien a rendu inutiles, d'ailleurs — au grand désarroi de mon amour propre. Il n'a pas amputé ce membre douloureux ; une incision a suffi. Une incision est plus puissante qu'un poème. Où sont les mots-objets, les mots-énergies, les mots-architectes, les mots-dieux ? le mot-Dieu ?

Cette bouteille, je l'ai bue en pure perte : je ne dors toujours pas et mes démangeaisons me démangent, comme pour enfoncer le clou. Et le clou est enfoncé, croyez-m'en. Non, il n'est pas enfoncé ; ils ne sont pas enfoncés. Si tous les clous que ma peau ressent étaient enfoncés, je serais mort, comme saint Sébastien. Ils ne sont pas enfoncés, loin de là ; pas très loin, à vrai dire. Ils effleurent ma peau, ce qui rend leur présence indésirable. C'est plutôt agaçant, irritant, embêtant, exaspérant, obsédant, insupportable : cherchez les synonymes du mot « indésirable » et vous trouverez tout ce qu'il vous faut ; tout ce qu'il ne vous faut pas. Non, cherchez les synonymes du mot « irritant » ou ceux du mot « insupportable ». Allez, donne-moi une dizaine de synonymes, mon cher ordinateur ! Intolérable, barbare, odieux, monstrueux, ignoble. Choisissons le mot « barbare ». Il nous ramène en Russie où j'ai attrapé cette maladie qui s'appelle *tchesotka* en russe — gratotchkas, dans ma traduction française. C'est comme s'il y avait des consonnes dans ma peau, une multitude de consonnes ; et pas une seule voyelle. Où ai-je attrapé toutes ces consonnes ? Dans un restaurant, dans une des baignoires qui se remplissent d'eau impure ? Le dermatologue que j'ai vu il y a trois semaines me conseille de voyager avec mon savon et ma crème de douche concentrée. Surgras, anti-dessèchement. Ma peau est sans doute encore plus sèche que les chaussettes de l'archiduchesse. Sécheresses intenses de l'enfant et de l'adulte (et des archiduchesses). Tout est intense dans ma vie — ma façon de travailler, par exemple. Une boulimie de travail, d'après la définition de mon amie. « Vous vivez sous haute tension, donc vous avez de la tension », me dit-elle. D'accord, je mettrai mon savon dans mes bagages : il est facile de passer une frontière avec un savon et une crème de douche, d'autant qu'il n'y

a pratiquement plus de douanes dans les pays où je séjourne.

La chatte que je côtoie chez mon amie ne m'a pas reconnu, malgré sa connaissance parfaite de mon appartement où elle retrouve ses repères sans hésiter un instant, sans renifler quoi que ce soit. Mon appartement a aussi pris un coup de vieux, étant donné que ma femme de ménage n'y vient plus ; et ses remplaçantes ne veulent pas entreprendre ce travail ingrat — un nettoyage à fond — parce qu'elles refusent de le faire *de temps à autre* : il leur faut un *travail régulier* et plus ou moins *agréable*. Seuls les rapports entre les livres et les étagères demeurent intacts ; le reste se soumet de plus en plus à la loi de la décomposition que l'on nomme différemment en fonction du cadre où ce phénomène a lieu. Le cadre aussi commence à se désagréger. Cela me rappelle une histoire russe à propos de la syphilis. Premier stade : le nez se putréfie. Deuxième stade : l'herbe jaunit sur la tombe. Troisième stade : les dents du portrait tombent. Enfin le cadre du portrait se pulvérise, j'imagine.

Ou bien c'est la chatte qui a pris un coup de vieux ? Dorénavant, je l'appellerai « la vieille ». Elle ne joue plus autant qu'il y a cinq mois, et au moment où je lui propose de s'engager dans une partie de lutte gréco-romaine, elle se réfugie dans son panier et pleurniche en voyant mes doigts s'approcher de son corps rebondi. Dans mon appartement elle ne me lâche pourtant pas d'une semelle et se précipite vers moi lorsque je sors. Ses courses à travers les corridors ne sont nullement intéressées car elles se produisent même après un repas copieux. Et mes retours sont accueillis par un hurlement triomphateur qui doit retentir dans les rêves de mes voisins d'en dessous. Pourquoi ne me reconnaît-elle pas ? Est-ce le maître ou la maîtresse de maison qui compte ? Serait-elle capable de retrouver ses vieilles habitudes chez moi ?

Et mes nymphettes, mes Lolita sur le déclin ? Pourquoi sont-elles si sensibles à mes charmes désuets, à mes mémoires d'outre-tombe ? Je leur raconte pourquoi et comment j'ai quitté notre chère patrie. Est-ce suffisant pour enflammer le cœur d'une femme actuelle ? Je suis un monument historique — même quand je parle littérature. Mes valeurs datent de la première moitié du siècle précédent. J'avance à reculons.

« Vladimir Ashkenazy a dit qu'il aurait perdu son 'moi', s'il était resté en URSS, m'annonce une Lolitasia. Et vous ?

— Moi, je dirais 'adieu' à mon 'moi' si je donnais deux cents concerts par an.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il est plus facile de perdre quelque chose quand on voyage sans cesse. J'ai laissé mon rasoir à Bologne. Quelqu'un d'autre peut y laisser son 'moi'. On vole beaucoup en Italie : valises, portefeuilles. Autrefois, on volait les ombres — en Allemagne. Pourquoi ne pas voler un 'moi' ? »

Cela a suffi pour qu'elle tombe amoureuse de moi.

La chatte ne joue pas avec moi ; les mots non plus. Non moins. Il ne s'agit pourtant pas d'un jeu de mots. C'est un jeu de l'amour et du hasard, ni plus ni moins ; et le hasard doit être exclu de ce jeu, le hasard, les manigances du destin. Je n'ai aucune envie de jouer à ce jeu, à n'importe quel jeu, car je perds toujours au jeu dans le domaine des jeux ; et aussi en dehors de ce domaine. Mais je ne perdrais

pas si tout était gouverné par une logique implacable, excluant le hasard et les caprices. Hélas, la vie n'est pas aussi exacte et juste qu'un cent mètres. Sur la piste c'est le meilleur qui gagne parce qu'il devance ses adversaires, et les chronomètres valident le témoignage des yeux. Notre existence, pourquoi n'obéit-elle pas aux mêmes règles ? C'est le meilleur qui doit gagner parce qu'il devance ses adversaires. D'accord, il n'y a pas d'adversaires ; il y a des hommes et des femmes. Mais parmi ces hommes, parmi ces femmes, il y a quelqu'un qui est mille coudées au-dessus de ses contemporains. Pourquoi ne gagne-t-il pas toujours ? Ce ne serait que justice. Jésus n'a pas gagné de son vivant ; Spinoza non plus, Schubert non plus, Musil non plus. Et il n'y a pas de « moins » en l'occurrence, excepté l'histoire qui est presque toujours en retard sur ses génies. (L'histoire aurait honte, si elle pouvait se regarder dans un miroir.) Les rapports entre l'histoire et les meilleurs des hommes — les anglo-saxons n'oublieraient pas les femmes — sont empoisonnés.

« N'y a-t-il pas des essences singulières qui sont irréductiblement associées au mauvais — ce qui suffirait à réintroduire la position d'un mal absolu ? N'y a-t-il pas des essences singulières auxquelles il appartient d'empoisonner ? » se demande Deleuze dans son *Spinoza Philosophie pratique*. L'histoire empoisonne presque toujours ; elle prend note des faits et ignore les envolées poétiques. Elle n'y comprend goutte, elle ne sent rien, elle ne comprend même pas ses propres notes, elle n'entend pas les notes que n'importe quel chat entend dans son panier. L'histoire est sourde et muette, mais elle prend des notes ; elle pense que cela doit suffire. Non, l'histoire ne pense pas. Heidegger pense que la science ne pense pas. Au moins, dans le domaine de la science, les meilleurs gagnent toujours parce qu'il y a des chronomètres, des microscopes, des télescopes et ainsi de suite. Einstein a gagné grâce aux calculs, aux tests.

Comment calculer la valeur d'un roman, d'un essai ? Kant croit que c'est impossible. Dommage. C'est pour cela que les médiocres gagnent si souvent dans le royaume des arts qui est un royaume à l'envers : le roi joue le rôle d'un serviteur et vice versa. Il faut réécrire cette pièce ; il faut réécrire l'histoire. J'ai tenté de le faire dans *Chasey Saves the World*. À quoi bon réécrire l'histoire s'il n'y a pas de lecteurs ? « Je pense, disait Antonioni, qu'on ne fait un film ni pour le public, ni pour gagner de l'argent, ni pour gagner en popularité. Selon moi, on fait un film pour qu'il soit le plus beau possible. »

47

Je viens de voir une émission consacrée à nos gènes qui font des siennes parce qu'ils dévient de la structure du code génétique ; ce code nous permettrait de nous voir tels que nous sommes jusqu'à la dernière virgule — il y a dix ans encore. Il l'aurait permis, si les recherches avaient abouti. Elles n'ont pas abouti et de toute façon nous ne pourrions jamais nous lire car il y a des impondérables, des chocs subis par nos grand-mères qui se transmettent à travers les siècles en faisant fi de la structure rigide de ce code que l'on croyait inébranlable. Supposons que votre arrière-grand-père passe quelques mois dans une ville assiégée où l'on ne mange que des rats et de la vermine ; deux siècles plus tard vous

avez un diabète qui n'était pas inscrit dans votre code génétique au moment de la Création. Et tout se passe au présent, comme si votre grand-père était encore de ce monde, vivant quoique enterré. L'environnement joue un rôle non seulement dans notre vie, mais aussi dans ce code qui était encore fiable à la fin du XXe siècle. Une sorte d'harmonie initiale ; ou une cacophonie initiale — cela dépend de ce que vous portez dans vos gènes. Mais on préfère une cacophonie stable aux aléas du temps qui peut introduire en nous une mort insidieuse que notre Adam personnel ne connaissait pas. Laplace a subi une défaite de plus : on ne peut calculer ni l'univers ni le destin d'un seul homme. C'est aussi une défaite de Leibniz qui croyait que tout était inscrit en nous au moment de la Création. Comment lutter avec la fluidité du cosmos ? Laissons le cosmos en paix ; à son tour, il nous laissera en paix, peut-être.

Pourquoi le monde ne me laisse-t-il pas en paix ? Je me retire du monde pour écrire des essais, des poèmes, ce journal. Mais le monde est toujours à ma porte. Non, il est à ma portée, à mes côtés ; il est en moi. Bien sûr, il peut introduire en moi tout ce qu'il veut car aucun de mes descendants ne souffrira de ce choc, de ce onze septembre personnel. Personne n'en souffrira, à part moi-même. (Il est recommandable de ne pas avoir de progéniture.) Mais pourquoi dois-je en souffrir ? Laissez-moi mourir de mon propre code, de cette structure pernicieuse que je porte en moi. Pourquoi y ajouter des bribes d'environnement que je repousse avec violence ? Je suis vierge, moi aussi ; je ne veux pas coucher avec le monde. Mais le monde couche avec moi et nous enfantons Dieu sait quoi. Staline donc avait raison : l'environnement compte plus que les gènes. N'importe qui a la permission de les tripoter, n'importe quel amour malheureux, n'importe quel attentat suicide.

Il est cinq heures du matin. Mes démangeaisons. Comment vont-elles ? Elles recommencent de plus belle. Pourquoi les Français disent-ils « Bonne fin de journée » ? Six heures tout au plus. Et le reste de la vie ? Pourquoi ne pas dire « Bonne fin de vie » ? « Bonne vie éternelle » serait encore mieux. »

Je dois pouvoir me rendormir. Les deux bouteilles de bière que j'ai bues en toute tranquillité assomment déjà les démangeaisons. Qu'elles les assomment encore plus ; un sommeil en sortira, peut-être. Mon sommeil sortira vainqueur.

48

Je n'aime rien en dehors de mon enfer qui se prête si admirablement aux descriptions saccadées que je lui offre. Tout reste à l'intérieur de cet enfer : son déroulement, sa cruauté, ses descriptions. Nous vivons en parfaite autarcie. Il continue à se dérouler, à rouler ses vagues vers l'océan de l'éternité. Non, il n'est pas un rouleau compresseur, contrairement à ce qu'un lecteur inexistant pourrait conclure ; c'est un fleuve serein quoique noir qui me renvoie vers l'alchimie, vers l'Œuvre où toute la vie se reflète. Mon enfer est ma vie où ma vie se reflète ; un circuit fermé. Qu'il reste fermé ! J'ajouterai encore un point d'exclamation s'il le faut. Ce n'est pas nécessaire. Le monde n'est pas à ma porte ; il n'est même pas dans le jardin qui se présente à mes yeux quand j'ouvre les volets de ma chambre après un sommeil artificiel, imbibé de bière. Dans deux jours, je rentre à Versailles où,

d'ordinaire, le monde se rétrécit encore davantage. Ici, au moins, j'entends la sonnerie du téléphone — les appels destinés aux membres de la famille qui m'abrite pour le moment.

J'ai perdu tant de certitudes au cours de ma vie adulte qu'il ne me reste presque rien dans ce domaine à l'exception de mon amour pour la langue française, les langues en général et la musique qui est une langue où il n'y a pas d'énigme. La musique constitue en elle-même une grande énigme, mais ce qui s'y trouve est clair comme l'eau de roche. Elle s'apparente à un fleuve qui se dirige vers la mer de l'harmonie. J'en ai déjà parlé ailleurs. Y a-t-il quelque chose en dehors de ce journal ?

Une femme m'a dit, un jour : « On ne peut pas ne pas tomber amoureux de toi. » Ma réponse : on peut ne pas tomber amoureux de moi. Une autre m'a dit l'autre jour : « On ne peut pas te quitter. À côté de toi, tous les hommes sont insipides. » Ma réponse : je suis insipide aussi. À notre époque, tous les hommes sont insipides ; tous les chats sont gris. Pourtant j'étais sûr et certain que la femme en question — je l'appelle « *my Dark Lady* » — ne me quitterait pas. Elle me quitte sans dire adieu.

Proust dit quelque chose à propos de la croyance qui nous oriente dans notre attitude vis-à-vis de notre compagne dont les paroles sont souvent au-dessus de tout soupçon parce que nous l'aimons. Nous ne doutons pas de sa beauté ni de ses nombreux charmes. Pourquoi douter de ses paroles qui appartiennent à la même personne ? N'existe-t-elle pas pour nous en bloc, comme ces marchandises soviétiques où un seul produit nous intéressait parce qu'il était introuvable ? Nous étions obligés d'en acheter une dizaine, ce qui quintuplait la valeur du produit rare ou tout du moins son prix. (On « achète » les yeux, la silhouette, la voix d'une femme ; force est de prendre en supplément ses paroles mensongères.) Il est vrai que de retour à la maison, nous pouvions jeter les produits dont nous n'avions pas besoin. Je n'arrivais pas à jeter quoi que ce soit en regardant mon amie, en l'écoutant au téléphone ou dans la vie réelle. Du coup, je la croyais presque à contrecœur et sans y réfléchir — à l'instar d'Harpagon qui tient aux objets sans valeur autant qu'aux bijoux irremplaçables de sa grand-mère. Proust parle aussi de la non-croyance, de la méfiance qu'un homme jaloux peut éprouver au contact de la femme adorée ; la cause en est la même — son amour invincible. D'une part, il la pose sur le piédestal qui lui permet de s'élever au-dessus de tout soupçon ; d'autre part, il se remémore sans cesse les doutes engendrés par les mêmes paroles, comme si elles étaient une arme à double tranchant. Avec cette arme sa maîtresse le rassure et le brûle à petit feu.

Je ne suis pas jaloux de nature ; c'est pourquoi je n'ai jamais mis en doute les paroles que j'entendais tantôt au téléphone, tantôt sur les boulevards où nous avions habitude de nous promener. J'étais trop paresseux pour chercher un mensonge, une intrigue au-delà de ces paroles que je goûtais comme on goûte un air de Bellini qui rend paresseux à la différence d'un monologue wagnérien. Pourquoi ne pas écouter de la musique, même lorsqu'il s'agit de paroles mensongères qui trahiraient à coup sûr la femme infidèle, si on leur prêtait un peu plus d'attention ? Mais l'attention n'est pas toujours au rendez-vous ; elle vagabonde au gré de sa propre fantaisie et se concentre plutôt sur le bruit de pas sur le gravier ou sur les arbres qui défilent des deux côtés en adoptant le tempo de la promenade.

Je ne suis pas sûr que je l'écoutais vraiment au cours de nos rendez-vous où un objet, un bruit inopportun pouvait me distraire au point de me faire oublier la présence de ma traîtresse. En réalité, c'est grâce à cette présence quasi impalpable que j'entendais ces bruits, que je voyais ces bibelots : elle saturait l'espace sans avoir l'air d'y toucher. Et le temps n'était pas loin, le temps qu'elle interprétait à sa façon, de sorte que j'écoutais une musique inaudible appréciée par Keats. Je ne sais pas quelle pièce elle jouait en ma présence, et je n'ai aucune envie de savoir ce qu'elle jouait en mon absence — ce qu'elle joue à présent, dans les bras de quelqu'un d'autre. Elle ne jouait pas la comédie : la musique ne sait pas mentir. Elle s'est réfugiée dans un autre état, dans un monde parallèle ; tout d'un coup, sans crier gare. Les mondes où elle continue à régner ne m'intéressent pas. Un monde me suffit, le mien. J'espère qu'il débouchera sur d'autres mondes où nos chemins ne se croiseront pas, contrairement à ce que pensent mes amis ; car les chemins que je suis ne mènent nulle part — ils ne mènent pas vers *ses* chemins, en tous cas.

Un jour, mon sentier — le mot juste, étant donné la modestie de mon itinéraire — m'a fait rencontrer la femme de Nabokov qui habitait au Montreux Palace, à trois heures de l'endroit où je faisais du ski. Je lui ai écrit une lettre ; elle m'a répondu. Pendant notre conversation — elle aussi a duré trois heures, comme pour refléter dans un miroir nabokovien le trajet de ma voiture — Vera Evseevna m'a proposé de traduire *Ada* parce que, d'après elle, mon russe n'avait pas subi l'influence du régime antilittéraire. Je n'ai pas décliné cette offre sur le moment, mais, à la réflexion, je me suis rendu compte que je passerais un temps fou à traduire quelques pages de ce roman proustien. (À la fin de sa vie Nabokov n'appréciait pas Proust.) Je n'ai donc pas repris le contact avec cette femme admirable, malgré son invitation à laquelle je n'aurais pas manqué en d'autres circonstances : elle m'a dit que je pouvais lui rendre visite quand je serais de nouveau dans les parages. « Après la mort de mon mari je m'ennuie un peu », a-t-elle dit à la fin de notre rencontre qui a eu lieu en 1980. Non, ce chemin ne menait nulle part ; mais il y avait un grand hôtel sur ce chemin.

Quinze ans plus tard, j'ai rencontré son fils unique lors d'un bref séjour à Saint-Pétersbourg. Un autre croisement ; un autre morceau de musique. Nabokov junior est un chanteur que j'ai eu le privilège d'accompagner au piano dans le cadre d'un festival, ou plutôt à l'occasion de la réouverture des fontaines de Peterhof. À cette cérémonie on avait invité une centaine d'émigrés russes — des aristocrates pour la plupart — qui ne semblaient pas saisir les us et les coutumes du pays encensé par leurs ancêtres. Leurs chemins ne menaient pas vers le passé glorieux, mais ils souriaient quand même, comme pour emprunter à leurs grands-parents un peu de la joie que ceux-ci auraient éprouvée en cette occasion, dans ce monde parallèle.

Il y avait un concert ou plutôt trois concerts qui se déroulaient dans des parties différentes du palais. Au cours d'un de ces concerts, j'ai accompagné Dimitri Nabokov qui ressemblait à son père par sa taille et sa manière de parler. Il avait pourtant un ventre qui jurait avec sa réputation de sportif ; il me rappelait mon professeur de piano, Jacob Zak, dont la silhouette semblait propager à la cantonade cette phrase de Churchill, « *Absolutely no sport* ».

Donc il chante (assez faux) une romance de Borodine. On répète la romance deux fois, trois fois. « C'est parfait, dit-il. Et si nous avons du succès, si le public nous acclame, on peut continuer. Vous êtes d'accord ? » Il me tend une autre partition — un chant populaire. Je l'accompagne une fois de plus. « Et si les gens continuent d'applaudir, j'ai encore ceci. » Il sort de son attaché-case une autre partition et la répétition continue de plus belle. Le public continue d'applaudir. « Bonne continuation ! » dit-il. Nous chantons (et jouons) encore un bis ; et encore, et encore.

Le directeur du festival nous interrompt en plein milieu de notre sixième romance. « Que chantez-vous ce soir, Dimitri Vladimirovitch ? demande-t-il avec nonchalance.

— Une romance de Borodine. Et si le public nous acclame...

— Combien dure cette romance, je vous prie ?

— Cinq minutes.

— C'est bien suffisant. Le concert est trop long. »

Dimitri Vladimirovitch avait l'intention de venir à Martigny où je devais jouer quelques mois plus tard. Une fois en Suisse, je lui ai téléphoné en disant que je laisserais des places pour lui et sa femme avec qui il parlait italien. Ils ne sont pas venus. Je crois qu'il ne m'a pas pardonné cet *eavesdropping* que son père ne supportait pas dans la littérature. Bien malgré moi, j'avais entendu sa conversation avec le directeur du festival. Encore un chemin qui ne menait nulle part. Il y avait pourtant de la musique.

Pourquoi faire des arrêts sur ce chemin qui continue son parcours, comme si de rien n'était ? Y avait-il quelque chose ? Un bis, encore un bis, encore un bis, encore un bis imaginaire. Le public garde le silence. Comme dit Pouchkine à la fin de *Boris Godounov* : « Le peuple garde le silence. » Et pourtant je ne suis pas un malade imaginaire : mes démangeaisons me donnent encore un bis, comme si j'applaudissais leurs exploits. Je n'applaudis pas. J'ai connu un chef d'orchestre qui, à la place de musiciens, dirigeait des chaises — chez lui, en guise de répétition. Il applaudissait après chaque mouvement pour se donner du courage. À quoi bon avoir du courage ? Le chemin s'étend à perte de vue ; puis, il s'arrête brusquement. On passe dans un autre état, une autre dimension. Ou l'on ne bouge pas, cloué sur place. En fin de compte, ce chemin est un point — pas une ligne droite, pas une courbe, pas une spirale. Un point d'exclamation ; un point d'interrogation.

49

Un point d'exclamation; un point d'interrogation. Impossible à traduire en anglais ou en russe. Ma déconfiture n'existe qu'en français — à ma connaissance. C'est dans ma conscience que tout se passe, comme disent les Anglais. *It's all in the mind, old boy.*

« *Exclamation mark* » rejoint le russe qui dit : signe d'exclamation. Grâce aux sémiologues, il y a trop de signes partout, et j'aimerais m'en débarrasser pour vivre dans une espace sans signes. Sans signe et sans lac des cygnes. (Ma *dark lady* était le Cygne Noir.) D'ailleurs, je n'ai que faire des points d'exclamation que j'entends j'allume la télévision : les élections présidentielles frappent à nos portes,

tapent sur nos tympans.

Ségolène Royal. On peut l'appeler différemment : Ségolène Sociale, par exemple. Ses discours sont pleins de points d'exclamation. « Les orphelins ! Les invalides ! La justice sociale ! » La justice impériale n'est plus à la mode ; et pourtant j'ai rencontré des Russes pour qui cette expression n'était pas illogique. Pour moi, elle n'a pas de sens : dans mon esprit la justice est surtout liée à la religion, ou plutôt à l'Ancien Testament. Sans les Juifs, il n'y aurait pas eu de justice sur terre.

Dans le monde actuel, je préfère les points d'interrogation. Et les points d'exclamation ? Je les aurais sans doute appréciés au temps des prophètes ; au moins, leurs points d'exclamation étaient justifiés.

Pourquoi parler de Ségolène Royal dans une œuvre qui entretient mon éternité spinozienne ? Elle n'est pas éternelle ; elle fait partie des élections présidentielles, c'est tout. Hier, j'ai regardé les nouvelles à la télévision. « Les orphelins ! Les invalides ! La justice sociale ! » Ces points d'exclamation sont justifiés parce que je les ai vécus. Et pourtant j'aimerais ne pas vivre ce genre de choses.

Je ne sais pas quel genre de choses j'aimerais vivre. Il est certain que j'aime la vie qui m'offre une occasion inestimable : non seulement je respire, mais je m'exprime. La littérature française me manque depuis quelque temps et je compte rajeunir grâce aux œuvres de Paul Valéry, de Bergson. Même les déconstructivistes sont en mesure de construire un hôtel dans ma conscience — un palais où je pourrais rencontrer Nabokov, Borges, Rousseau, Deleuze et même Spinoza. Je compte rajeunir ou m'éternir. « Éternir » est un verbe qui n'est pas dénué de sens ; on ne peut pas le nier. S'éterniser, par contre, n'a rien à voir avec mon dessein. Et si ce n'était qu'*éternuer* ? On éternue et tout se termine. « Le bal est terminé, les chandelles sont éteintes », comme disent les Russes. Éternir n'est pas loin de s'éteindre, d'éternuer. Non, l'éternité ne dépend pas des langues ; on ne peut pas la déconstruire.

Derrida est mort et je ne sais pas s'il a déconstruit sa vie terrestre au point où l'éternité peut la remplacer sans une secousse pernicieuse. Faut-il déconstruire sa vie pour construire son éternité ? Est-ce le problème du corps et de l'âme ? Faut-il déconstruire son corps pour laisser son âme s'épanouir dans la glande pinéale ? Il n'y a que des points d'interrogation. Me serais-je posé les mêmes questions aux temps des Prophètes ?

Les politiciens construisent leur vie en fonction de ce que les électeurs attendent de leur règne. Ces petits rois adorent les bains de foule et n'ôtent leur sourire qu'au moment d'une commémoration ; au cours de funérailles. Les Français ne s'intéressent *plus* à la politique, dit-on. Moi, je ne m'y suis jamais intéressé pour la bonne raison que je n'aime pas travailler pour les autres. (Même un vrai roi travaille pour les autres.) Et je préfère de loin ma salle de bains à n'importe quel bain de foule. J'en ai tâté dans une de mes vies antérieures — ou dans un état antérieur. C'était en 1974, à l'occasion du concours Reine Elisabeth auquel toute la Belgique participe, si bien que j'ai pris plusieurs bains de foule en distribuant mes sourires à la façon dont on distribue des prospectus publicitaires. Qu'en reste-t-il ? Un chemin qui mène à un souvenir lointain.

Pourquoi ne pas électriser la foule ? Après tout, c'est une sensation qui nous ramène à nos racines — domination, reconnaissance. Nous avons toujours besoin d'une reconnaissance que seuls nos semblables peuvent nous offrir. La reconnaissance que je m'octroie n'est pas un cadeau : je la ressens le matin, le soir, tous les jours. (Je reçois des cadeaux une fois par an.) Ce n'est pas une reconnaissance de quelqu'un qui vous néglige de temps à autre. Moi, je ne me néglige jamais ; je prends soin de moi.

Un pianiste s'installe devant son piano, et la salle plonge dans un silence respectueux et attentif. Chaque auditeur exécute un plongeon qui l'isole de ses semblables ; sa reconnaissance va à l'artiste, aux compositeurs cités dans le programme. La musique trône au milieu des esclaves qu'elle soumet à sa volonté grâce au concours d'un petit bonhomme assis sur scène. Quoi qu'il fasse, il est un petit roi ou le petit pois qui fait souffrir une princesse capricieuse. On le sent, on le ressent, on l'entend, on l'admire. Il me ferait souffrir, si j'allais encore dans les salles de concert, car il fait n'importe quoi. Les compositeurs se retournent dans leur tombe — divertissement auquel ils s'adonnent tous les jours. Ce tableau est plutôt désolant ; il ne rend pas justice à la noblesse de la profession que tant de noms prestigieux ont illustrée.

Mon professeur, Emil Gilels, n'avait rien à voir avec un politicien qui s'adresse à une foule amassée sur une place où tant de discours ont déjà retenti. Il était plutôt un poète qui écrivait son chef-d'œuvre à l'abri des foules. Il y avait des gens dans la Grande salle du conservatoire où il donnait plusieurs concerts par an ; mais il avait l'air de ne pas s'adresser à eux. Ce n'était pas un orateur vociférant ses quatre vérités. Sviatoslav Richter jouait de cette manière. Il agissait en orateur des années vingt ou trente, quand cet art un peu oublié aujourd'hui jouissait d'un prestige immense ; il était aussi le conquérant qui envahissait mon espace pour me priver de ma volonté, de mes habitudes, de ma liberté. Ce n'est pas pour rien que j'ai employé le mot « esclave ». Gilels, lui, me laissait tranquille ; il n'était ni tyran ni conquérant. Mais mon espace se mettait à vibrer lorsqu'il s'installait au piano. Mon espace s'élargissait à mesure qu'il avançait à travers les œuvres placées dans son espace. Nos espaces ne coïncidaient pas encore, mais il m'invitait à une danse ou plutôt à un espace — à son espace qu'il créait sans l'imposer au public. Il créait un espace autour du piano qu'il caressait comme s'il s'agissait d'une créature vivante. Il me rappelait ces antiquaires qui caressent les meubles exposés dans leur boutique pour démontrer qu'il existe un lien entre un homme et un objet inanimé pourvu d'une âme. Il m'invitait donc à partager son espace que j'avais envie d'atteindre, ce qui n'était pas chose facile : il fallait *écouter* les espaces qui séparaient mon espace du sien. Ces espaces m'effrayaient, et pourtant je ne souffre pas d'agoraphobie. Je les traversais un par un ; c'était une danse des sept espaces, des huit espaces, des neuf cosmos. Enfin je rejoignais son espace qui n'était pas clos, loin de là. Une fois atteint, son espace se montrait si généreux qu'au lieu de me garder pour lui — même les espaces sont possessifs — il me proposait de rendre visite dans d'autres espaces auxquels il me donnait accès sans se formaliser de ma trahison. Était-ce une trahison ? Non, pendant le concert je n'explorais qu'un seul espace qui me permettait d'aller au-delà de la salle, au-delà des

compositeurs pour s'unir à la divinité dont Tsvetaeva parle dans son essai sur Brussov. Son schéma est le suivant : *Faust* — Goethe — divinité. Et voici mes schémas : *La Divine comédie* — Dante — Dieu ; Gilels — Mozart — Dieu.

Aucun politicien ne mérite ce genre de schéma, même pas Jules César. En tout cas, il ne le mérite pas en tant que politicien ; même ses exploits sur les champs de bataille ne lui donnent pas droit à cet honneur. Il s'inscrit dans ce schéma en sa qualité d'écrivain.

Le *Quintet pour clarinette*, op. 115 de Brahms. Ce *Quintet*, je l'ai écouté la veille de mon départ définitif de la Russie, le 10 juin 1974. Je croyais que je ne reviendrais jamais dans ma ville natale — un cliché que seuls les exilés apprécient à sa juste valeur. Ce n'est pas la tristesse que j'éprouvais tout en écoutant cette musique : la mélancolie s'approprie un espace bien plus vaste que la tristesse. Ou s'agit-il d'un espace pluriel ? Elle conquiert ces espaces sans agressivité, sans bruit, lentement, comme un oiseau oisif qui ne doit émigrer nulle part et plane par conséquent au-dessus de la plaine pour tuer le temps ou pour se tuer. Il continue à vivre pourtant, cet oiseau mélancolique : il n'est pas triste à la différence des oiseaux décrits par Ravel dans sa pièce pour piano. La mélancolie n'émigre pas ; elle passe d'un espace à un autre ou élargit le même espace qui se multiplie et revient ensuite à sa propre unité pour être seul au monde. Paradoxalement, cet espace *est* le monde. Dans mon for intérieur je savais que nulle part je ne serais heureux, qu'il n'y avait pas d'autres espaces sur terre — rien que des états d'âme.

50

Il y a tant de fausses routes de nos jours. Et ces routes mènent partout, à la différence de mes espaces. « À la différence » est une autre expression que j'utilise souvent. Rien à faire : il y a tant de différences entre notre civilisation et moi que je n'arrive pas à m'exprimer différemment. Par parenthèse, ces différences n'ont pas beaucoup de points communs avec la « différance » de Derrida. Je m'attaquerai à ce problème plus tard : j'ai tout mon temps, pourvu que Dieu, comme on dit. Ce journal est extensible et son espace s'étend paisiblement dans le cosmos ; un espace tranquille qui est assez fort, j'espère. Trop d'espérances, trop d'espérances. Il ne faut pas les faire miroiter. Les miroirs de Nabokov et de Borges sont hors de propos en l'occurrence.

Une des fausses routes que j'avais dans l'esprit concerne les gens qui croient ferme à la ligne droite, au progrès sans faille. Il y a des failles dans ce progrès qui réjouit les faux mélomanes ou les faux humains. En tous cas, il y a des hauts et des bas. Voici la conversation que j'ai eue avec mon hôtesse à ce sujet après le dîner. « C'est incroyable, disais-je, à quel point les gens sont allergiques à toute manifestation hostile à l'égard de notre époque qui mérite pourtant une démolition en règle. Comment démolir une époque ? Ce n'est pas une maison, après tout. Pourtant c'est ce que j'aimerais faire — démolir notre époque, pierre par pierre. Ou jeter carrément une bombe sur elle, plusieurs bombes à hydrogène. Borges a essayé d'abolir le temps. La démolition d'une époque est une autre paire de manches. On peut démolir le temps *en bloc*, mais du moment qu'on accepte une autre époque,

celle où on aimerait vivre — l'âge d'or —, on renonce à toute possibilité de se débarrasser d'un bout de temps indésirable. Soit on abolit le temps en entier pour ensevelir notre époque avec lui, soit on garde le tout. Et je n'ai pas envie de perdre le XVII^e siècle, le XVIII^e siècle.

— L'autre jour, me répondait-elle, j'ai vu une émission où participait une historienne de renom. Ségolène Royal y figurait indirectement. On parlait du rôle de la femme dans l'histoire pour prouver que de nos jours la femme joue un rôle bien plus important qu'au moyen âge, par exemple. Cette historienne avait fait des recherches dans ce domaine : elle voulait au contraire démontrer que l'histoire avait des hauts et des bas. À certaines époques, les reines de France avaient eu un rôle politique important. La loi salique n'est qu'une fabrication à posteriori.

— Il ne faut pas aller trop loin pour trouver des exemples, comme disent les Russes. La Grande Catherine avait un pouvoir absolu en Russie. Et la reine Victoria était autrement plus puissante que Madame Thatcher qui a abandonné la partie parce que son parti l'a désavouée légèrement.

— Au XVI^e siècle les femmes de la haute noblesse avaient parfois un fort tempérament. Et leur rôle politique pouvait être considérable. La Maison d'Anne de Bretagne était quasiment l'égale de celle de Louis XII.

— Le moyen âge n'était pas dépourvu de fortes femmes non plus. C'est ce que l'historienne voulait démontrer ?

— Cette dame très savante qui s'appuyait sur vingt ans de recherches parlait en connaissance de cause. Les autres participants qui n'auraient pu dire à quel siècle vivaient Louis XII et Anne de Bretagne balayaient ses propos d'un revers de la main. Ils lui coupaient carrément la parole. Ils levaient les yeux au ciel, comme s'ils avaient affaire à une illuminée. Son seul tort était de porter atteinte à une idée reçue toute puissante sur le progrès de la condition féminine.

— C'est d'autant plus surprenant que cette information ne pouvait en aucun cas nuire au côté commercial de l'émission. Moi, je démolis l'art contemporain — il y a deux, trois exceptions pourtant — si bien qu'on me couperait la parole avant de m'entendre parler. Mes propos risqueraient de baisser les ventes des livres que les gens achètent à tour de bras à la recherche d'un divertissement. Comment peut-on se divertir en lisant un bouquin ridicule ? J'en ai déjà parlé dans un de mes livres. Je suis un naufragé qui jette plusieurs bouteilles à la mer dans l'espoir que l'une d'elles sera repêchée par un sauveur : la mer est un agent littéraire comme un autre. Pour revenir à notre ligne droite, je parlais de ces lecteurs qui lisent des best-sellers parce que ce sont des best-sellers. Le plaisir est garanti par le chiffre des ventes. Je comprends ceux qui vont au cinéma et voit un film stupide à cause de quelques effets spéciaux. Ils veulent éprouver ce qu'ils n'éprouveront jamais dans la vie de tous les jours. Mais dans ces best-sellers il n'y a même pas d'effets spéciaux. Il n'y a rien de plus ridicule que ce genre de lecture. Nabokov disait qu'il n'avait rien contre les mauvais livres sans prétention. Ce qu'il ne supportait pas, c'étaient les mauvais livres *avec* prétention, les soi-disant grands livres. Les best-sellers d'aujourd'hui sont des mauvais livres sans prétention. Leurs auteurs ne sont pas ambitieux — ils ne prétendent à rien, sauf à leurs droits d'auteur. Pourtant ils sont promus au rang des grands écrivains

parce qu'ils écrivent des best-sellers. »

Mon hôtesse m'a dit ensuite qu'elle n'avait pas dépassé le troisième page du *Da Vinci code*. « Ce livre n'est ni divertissant ni soporifique. Pour s'endormir il faut au moins franchir la dixième page. On est simplement agacé par l'inaptitude de l'auteur.

— Un phénomène de société peut se passer de style, ai-je répondu.

— La pensée unique des 'intellectuels' de la télévision s'emprisonne dans des préjugés indestructibles. Pour eux, l'humanité se dirige inéluctablement vers un avenir radieux. Donc, même s'ils affectent de mépriser le *Da Vinci code*, ils le rangent implicitement à côté de Shakespeare. S'il y a du progrès dans certains domaines, scientifiques en particulier, qui s'appuient sur l'échafaudage des travaux antérieurs, cela n'implique en rien que les activités artistiques leur emboîtent le pas. Les arts font appel à l'intuition. Ils sont intuitifs par nature et ne peuvent compter sur l'entassement des strates de connaissance. »

Comme d'habitude, j'ai fini par me plaindre. « Savez-vous que *Le Da Vinci code* a été refusé par une douzaine d'éditeurs français ? Dorénavant, les plus grands éditeurs parisiens partiront à la chasse de pareilles inepties. Les critiques littéraires analysent et justifient déjà ce phénomène de société. La société a toujours raison, même si elle est composée d'imbéciles qui lisent des best-sellers au lieu d'aller à la chasse. Comme à la bourse, les gens intelligents essaient de se mettre au niveau des imbéciles. C'est pourquoi je n'ai aucune chance : je n'écris ni pour les enfants ni pour les imbéciles. Ni pour la société, d'ailleurs. Ne suis-je pas moi-même un phénomène de société. C'est elle qui a donné naissance au réfractaire que je suis. Pourquoi les critiques n'analysent-ils pas mes œuvres ? On me coupe la parole avant de m'écouter. On condamne mes livres avant de les lire. Il n'est pas permis de dire du mal de notre époque qui est la meilleure de toutes les époques possibles et imaginables. Personne ne veut vivre à une mauvaise époque. Pourquoi gâcher sa vie à cause d'un malheureux concours de circonstances ? Un jour, j'ai rencontré à Moscou le directeur de l'Odéon qui rayonnait littéralement d'optimisme. 'Ne me parlez pas de la mort du théâtre, m'a-t-il dit avec une moue dédaigneuse. On nous rebat les oreilles avec ces balivernes depuis Hegel. Une vieille chanson.' 'J'aime les vieilles chansons, lui ai-je répondu. Les groupes rocks d'il y a trente ans étaient bien supérieurs à ce qu'on entend aujourd'hui dans n'importe quel domaine musical. La décadence est une vieille chanson, je vous l'accorde. La vérité est aussi une vieille chanson. Pourquoi dénigrer les vieilles chansons ?'

— Ces intellectuels aiment les *nouvelles* chansons, a dit mon hôtesse.

— Mais leurs chansons ne sont ni vieilles ni nouvelles. Je me demande même si ce sont des chansons. Après tout, le *Da Vinci code* n'est pas un livre. »

Un livre devient un best-seller une fois pour toutes. Peu importe si l'on oublie son auteur dix ans plus tard ; il a rempli ses poches et son amour excessif pour l'argent et la gloire ne contredit pas son destin calqué sur le chiffre des ventes. Bien sûr, personne n'est à l'abri d'un accident de voiture, mais je dévie de mon sujet dont l'espace ne s'étend pas au-delà de l'horizon. C'est un tout petit

espace, malgré le nombre des exemplaires vendus qui pourraient remplir plusieurs bibliothèques. Cet espace minuscule est à l'échelle du talent de l'auteur ; personne n'en a cure. Personne ne juge la littérature en termes d'espace et de temps : un succès à court terme — pas d'éternité pour l'auteur — n'inquiète pas outre mesure les éditeurs et les libraires. Ni eux ni l'auteur ne seront sur terre quand le livre disparaîtra des librairies. Il ne disparaîtra pas pour autant des bibliothèques, et au XXIII^e siècle les historiens de l'art se pencheront sur ce phénomène de société. Il n'y a pas de lacune dans l'histoire de l'art : chaque décennie remplit son quota de génies. On ne peut pas sauter trente ans en laissant entendre que rien de remarquable n'a vu le jour. Chaque phénomène de société reflète son époque et pour les intellectuels de la pensée unique les mauvaises époques sont à jamais révolues. Quelques pages blanches seraient de mise dans un ouvrage sur la littérature du XX^e siècle. Quant à un ouvrage consacré à la littérature du XXI^e siècle — un ouvrage sérieux et exhaustif — il sera le portrait craché de Blanche Neige.

51

Le sens spinozien du mot « Amour » est très spacieux ; il inclut même l'amour que je portais à *my Dark Lady* — l'amour avec un « a » minuscule. Je ne la possédais pas entièrement, car un mensonge enlève toujours une partie du corps aimé ; si bien que ce corps est rongé par le cancer des mensonges en permanence, tous les jours. Elle n'avait plus de poitrine durant les derniers mois de notre vie commune. Elle avait maigri de dix kilos. Mais je me souciais peu de ses mystères qui auraient aiguillonné mon amour rongé par le cancer de l'indifférence : il n'en restait que la lettre « r ». Même cette lettre se rapportait plutôt à sa chatte qui ronronnait assez rarement en dehors des repas.

C'est sa chatte qui me manque le plus, sa Massia, sa Zaza. Aucune chatte ne lui vient à la cheville parce qu'elle est issue du croisement d'un Siamois et d'une Thaï. Le célèbre directeur de notre Théâtre de marionnettes croisait les animaux pour créer un animal idéal — un chat sachant nager et garder la maison sans renier sa nature féline. Zaza nageait dans la mer Adriatique ; elle défendait la maison contre les plombiers fureteurs. Elle se souvenait des humains, pas des appartements. On n'était pas censé se parler en sa présence. Assise sur le corps de l'un des « parleurs », elle commençait à manifester son déplaisir par un grognement sourd qui ne présageait rien de bon — une mise en garde sans laquelle nous aurions été griffés plus souvent encore. Elle réagissait aux paroles qui ne lui étaient pas adressées ; elle réagissait aux paroles que je lui adressais en l'appelant par ses nombreux noms — Massia, Zaza, Olli, Poupousse —, en produisant des sons dont l'origine s'apparentait plutôt à la musique des animaux qu'à celle de Haydn ou Beethoven : même dans mes discours je n'arrive pas à me défaire de l'école viennoise. Pourquoi m'en défaire ? C'est ma seule protection contre la Haine que Spinoza ne pouvait pas haïr.

Il y a trois chattes dans mon existence, mais une seule m'est accessible ; c'est la chatte de mon hôtesse que j'appelle « La Vieille ». Durant mon précédent séjour dans cette datcha de luxe située près de Montrichard, à une trentaine de kilomètres de Chambord et une dizaine de Chenonceau, je prenais

La Vieille dans mes bras et je la portais hors de son territoire, à une centaine de mètres du chemin qui sépare la maison du champ où je lâchais enfin La Vieille, curieux de savoir à quelle allure elle regagnerait ses pénates. Parfois elle galopait en direction de la maison, abandonnant sa démarche fière et indépendante. Son ventre replet, enrobé de fourrure blanche, ballottait de-ci de-là. Alors je riais à gorge déployée. Mon rire s'accroissait lorsqu'elle sautait au-dessus d'une des flaques qui émaillaient le chemin, en prenant son élan comme s'il s'agissait d'une rivière de concours hippique. Il n'y a qu'une demi-douzaine de voitures qui empruntent cette route dans la journée, de sorte qu'on n'entend rien aux environs de la datcha, sinon mon rire — modeste contribution aux exploits de La Vieille. Je ne sais pas si à ces moments de joie je reste fidèle à Ouzane, à ma chatte défunte, que je n'ai pas vue dans mes rêves depuis un mois environ. Serait-elle morte définitivement ? Son âme serait-elle morte ? Dois-je me priver de la joie que m'apporte La Vieille par fidélité à mon Ouzane ? Dois-je renoncer à ma seule joie pour honorer la mémoire de ma chatte disparue ? Dois-je renoncer à la participation de la nature divine en vertu de cet attachement sans lendemain ?

Comment peut-on posséder une chose disparue, défunte, non-existante ? Même dans les rêves je ne peux la posséder : elle risque de disparaître à tout instant. Ses apparitions ne sont même pas soumises à ma volonté prête à l'accueillir vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Je n'ai pas caressé son cadavre. J'aurais pu interdire de l'enterrer pour vivre avec elle à l'instar d'un héros littéraire dont j'ai oublié le nom : je suis toujours sous l'influence du somnifère que j'ai pris hier, désireux d'oublier mes démanagements. Je ne me souviens même plus s'il vivait ainsi avec sa mère ou sa sœur. Ou s'agit-il d'un être réel, d'un être humain en chair et en os ? S'agit-il d'un fait divers ? Cet être voulait préserver la chair et les os de sa mère ou de sa sœur, sachant qu'il ne serait en possession de cette chair aimée que pendant un laps de temps déterminé : l'éternité de cette chair était hors de sa portée. (Est-elle hors de la portée de Dieu ? Ressusciterons-nous avec notre chair ?) Après ce laps de temps déterministe, il a dû se contenter des os qu'il n'aimait peut-être pas ; en tous cas, il ne les avait jamais vus auparavant. Il savait pourtant qu'ils appartenaient à l'être chéri et cela lui suffisait — la conscience de cette appartenance. Il caressait les os, comme s'ils étaient la chair du corps qu'il adorait. C'était le corps qu'il caressait — il en était sûr à présent. *It's all in the mind, old boy*. Le corps est dans l'esprit et vice-versa. Mieux encore, il parlait aux os, comme s'ils étaient pourvus de cordes vocales et pouvaient par conséquent lui répondre. Non, il n'attendait pas de réponse ; il leur parlait tout simplement.

Je n'aurais pas attendu de réponse en caressant les os d'Ouzane. D'ailleurs, je connaissais à peine sa voix. En tous cas, elle ne me manque pas. C'est son corps qui me manque, son corps adoré. Il était si souple, si adroit ; mais il n'aimait pas quand je le mettais sur le dos. Il s'y serait habitué, peu à peu. Mon Koussi, le quatrième chat de mon existence, s'y est habitué assez vite. Il dormait sur mes genoux, sur le dos. Je l'ai enterré moi-même il y a vingt-huit ans. Qu'aurais-je fait des os de tous mes chats ? J'espère que Zaza n'est pas encore morte. Même dans l'au-delà elle ne m'appartiendra pas. Elle ne me rend pas encore visite dans mes rêves parce qu'elle ne doit pas être morte. Est-ce une preuve tangible de son immortalité limitée ? Encore une joie ? Oui, une joie douce, presque intangible.

Une photo n'est pas soumise à de nombreux changements ; une lettre non plus. Un film ne change pas, même si je le regarde plusieurs fois de suite. La femme mythique que j'admire sur l'écran de mon téléviseur et qui m'a écrit six lettres n'est plus soumise aux changements. L'espace d'une heure, son corps fut exposé à l'église de La Madeleine où les gens qui la connaissaient personnellement ou l'admiraient de loin lui disaient « adieu ». Je ne suis pas entré dans l'église ; je me contentais d'être à proximité relative de son corps, d'être dans l'espace de son corps, de l'aura de son corps. Elle était déjà l'ombre de son ombre, mais cette ombre était si immense, si tangible, qu'on la ressentait à une centaine de mètres de distance. Un journaliste m'a demandé ce que je pensais d'elle. Je lui ai répondu qu'elle avait été une grande dame, une femme merveilleuse et courageuse qu'il fallait saluer non seulement comme une actrice mais aussi... Il y avait beaucoup de « que », de « comme », de « aussi » dans ma réponse où je n'ai pas touché mot des lettres que j'avais reçues. Pourquoi n'ai-je pas ajouté encore un « que » à ma réponse ?

De toute façon, l'amour épistolaire qu'elle m'avait manifesté à plusieurs reprises n'est un secret pour personne : sa première lettre est exposée sur ma cheminée. Elle ne comprend que trois mots : « *Yasibia liubu.* » Je m'aime. J'imagine qu'elle voulait écrire « Je t'aime » ; elle a dû entendre cette phrase dans un film russe. Son lapsus est sans doute révélateur, mais pour moi il ne révèle qu'un fait assez remarquable : une femme dont on se souviendra au XXIII^e siècle m'a écrit quelques mots. Je ne les ai pas déchiffrés tout de suite. Quand j'ai finalement trouvé le nom de l'expéditeur, je me suis dit que j'étais victime d'un canular. Mais quel canular délicieux ! Pourquoi ne pas recevoir des lettres comme cela tous les jours, même si elles sont forgées par un mauvais plaisant ? La première lettre de ce genre causerait une surprise suivie d'un plaisir certain ; le plaisir serait suivi d'une déception. La deuxième lettre ne causerait qu'un petit plaisir détaché de toute déception ultérieure. Je prendrais l'habitude de jouir des inventions prodiguées à mon égard par un plaisantin inconnu.

Je me suis rendu compte assez vite que personne n'aurait pu écrire une lettre pareille, sauf celle qui l'avait écrite et dont la signature semblait soutenir, tel un socle, la phrase citée plus haut. Son écriture. Grande, angulaire, irrégulière, impérieuse. J'étais au Théâtre des Champs-Élysées où mon premier récital à Paris devait commencer une demi-heure plus tard. Par bonheur, il y avait un homme dans l'assistance qui connaissait son écriture, mais je n'avais pas besoin de cette *identificazione di una donna*, car je savais que c'était elle et personne d'autre. Elle habitait en face du Théâtre ; la lettre avait été apportée par un messenger et déposée dans ma loge.

C'était une femme fatale ; la dernière femme fatale peut-être. Il n'y a plus de femmes fatales pour la bonne raison — et cette raison est mauvaise — que nous avons peur de la mort au point de nous passer de ceux qui peuvent nous approcher de la mort ou nous asséner un coup mortel. Même un coup de marteau sur le cœur — pour briser la glace qui l'enveloppe, comme disait Kafka — est de trop pour ceux qui se laissent bercer par la musique douce de leur existence. Ils se laissent porter par cette

musique — vers la mort ; mais ils ne pensent ni à la mort ni à la vie. Ils se prélassent « éternellement » dans leur baignoire, sans mouvement, sans passion, et nulle femme fatale ne leur savonne le dos, ne caresse leurs hanches plongées dans l'eau tiède. Ils ne se laissent pas porter ; ils se laissent bercer, ils somnolent. Une femme fatale vous réveille.

La dernière femme fatale — ou la dernière des femmes fatales — m'a réveillé d'un sommeil de plomb où je voulais passer le reste de mes jours : plus de romans, un poème par mois, cinq concerts par an. J'ai écrit environ mille poèmes depuis ce jour mémorable, depuis ces jours épistolaires. Cinq lettres, cinq réponses. Et des fleurs, les fleurs à propos desquelles elle chantait si merveilleusement. Je me souviens de la mélodie de sa chanson la plus célèbre et des paroles allemandes que j'ai apprises par cœur en son honneur. Elle chantait cette chanson en Israël où elle avait été accueillie comme une héroïne ; elle la chantait en allemand. « Surtout pas d'allemand, lui a dit son impresario.

— Je chanterai huit chansons en allemand », a-t-elle répondu. Le public pleurait.

Je ne l'ai jamais vue en chair et en os, la femme fatale qui fut mienne l'espace de quelques feuilles de papier. Mais cet espace est tangible, contrairement à l'espace des minutes qui s'écoulent ce matin après une nuit sans sommeil. Nulle femme fatale ne me réveillera, donc je ne dors pas. C'est le souffle du printemps qui me tient éveillé. Une fois encore, je prétends que l'espace dure au-delà du temps ; il survit au temps. Ses lettres me survivront. Qu'elles me survivent ! Souvent un bout de papier est plus important qu'un homme.

Une petite pause entre les huîtres et la sole meunière — la pause journal. Entre deux paradis naturels. Le troisième paradis est la promenade que j'ai faite avant le déjeuner à l'orée des bois où, il y a deux semaines encore, on chassait des sangliers. Une de ces bêtes a traversé la route afin d'échapper à ses persécuteurs. Si je m'étais trouvé sur son chemin à ce moment-là, il m'aurait écrasé sans doute. Les sangliers qui réduisent en accordéon les voitures aventurées dans leur « espace coureur » s'en tirent avec quelques égratignures.

Je longeais donc ce chemin, et à l'endroit même où le sanglier avait fait sa brève apparition l'autre jour, j'ai vu un papillon que l'on appelle « *limonnitsa* » en russe (« citronnitsa »), à cause de sa couleur. Je n'avais pas vu cette espèce de papillon depuis mon enfance où j'en avais attrapé quelques-uns. La mémoire involontaire a fait son devoir et j'ai ressenti tout ce que je devais ressentir en lecteur assidu de Proust. J'étais justement en train d'écouter *Le temps retrouvé* lu par Michael Lonsdale.

Le déjeuner est terminé depuis deux heures déjà, et j'ai raté ma sieste parce que je ne m'étais pas permis de boire suffisamment de bière qui calme mon cœur ou plutôt ses palpitations : mon cœur brûle toujours, même au ralenti. *Assai palpitasti*, comme disait Leopardi.

De nouveau je n'ai pas réussi à réintégrer mes pénates sans me sentir dépaycé, malade, au bord d'une crise dont je ne connais pas le nom. Et si je le connaissais, je n'oserais pas le dire à haute voix. Je me sens si mal chez moi : pourquoi ? Je me plante devant la télévision sans pouvoir m'en détacher, quelle que soit la qualité des émissions. « Vous vous intéressez à la politique, dit mon hôtesse, quand ça ne va pas du tout. » C'est exact. Sinon je ne perds pas mon temps de cette façon. Peut-on perdre son

temps ? Ne suis-je pas en train de le perdre en ce moment ? Même les élections présidentielles sont plus intéressantes que ce journal. Par exemple, Nicolas Sarkozy qui parle de l'identité nationale. Ségolène Royal qualifie ses propos d'ignobles. « Je ne savais pas que l'identité nationale était ignoble. » Parle-t-on de sa propre identité en dehors des postes de police ? Les grands récits, les grandes questions métaphysiques dont tout le monde se moque de nos jours. Je ne fais que cela : je parle de mon identité à n'en plus finir. Et je ne finirai jamais, croyez-m-en ; ma voix en parlera d'outre-tombe, depuis la fosse commune. Ma voix sera identique à celle qui parle en ce moment, en mon nom. Tout cela est bien ampoulé, dira-t-on ; mais les qu'en dira-t-on ne m'intéressent pas. Ces voix que je n'entends plus, à quoi bon les écouter ? Elles disent toutes la même chose ; et je connais cette chose-là.

Les histoires juives sont délicieuses et je suis un de leurs personnages. Qu'on se moque de moi, de ma quête métaphysique. Encore une histoire ? Une inondation. Les habitants d'un petit village juif se sauvent — tous sauf un homme qui continue à prier. Une barque s'approche de lui. « Viens avec nous !

— Dieu me sauvera. »

Le condamné grimpe sur le toit ; un hélicoptère vient à sa rescousse. « Grimpe sur l'échelle !

— Dieu me sauvera ! »

Dieu ne le sauve pas. Il périt et rencontre Dieu dans l'au-delà. « Pourquoi ne m'as-tu pas sauvé ?

— Comment donc ? Je t'ai envoyé une barque, un hélicoptère... »

Dieu me sauvera.

Hier j'ai atterri dans un fossé, moi et ma voiture. J'allais chercher mon hôtesse à la gare de Blois. Je débouche sur une route et je tombe dans un fossé. Un fossé est un chemin qui ne mène nulle part.

Ma voiture n'est pas démolie : je pourrais partir au bout du monde. Mais je n'ai pas envie d'aller au bout du monde. Le bout que je connais me suffit largement.

Pourquoi dis-je toujours que Dieu me protège ? Parce que je ne suis pas encore mort, malgré mes culbutes, malgré mes fausses routes. J'aurais pu tomber dans le faussé différemment. Ce n'est pas la mort que je me souhaite : un fossé n'est pas un champ de bataille.

Il y a un film russe qui parle d'un espion. Non, il ne parle pas d'un espion qui doit nécessairement appartenir au camp ennemi. En russe on appelle cet homme *razvedtchik*. Cet homme-là — ils sont toujours loin, ces hommes magnifiques — pénètre dans le camp de l'ennemi (les Allemands, en l'occurrence). La Saint-Sylvestre ; les douze coups de minuit. « À notre victoire », crient les ennemis. « À notre victoire », dit notre *razvedtchik* ; calmement, posément. À NOTRE VICTOIRE ! À la victoire de l'espace sur ces canailles.

Mon cher espace. Comment vas-tu aujourd'hui ? Il faut déplier un pli. Je me suis replié sur moi-même ; il faut que je me déplie à présent, dans le présent. J'ai la bonne habitude de me déplier dans le

passé où personne ne me voit, où personne ne m'entend. Il faut caresser l'espace. Il ne faut surtout pas le conquérir. Pas d'odyssées de l'espace ! La Belle Hélène de l'espace, Marlène Dietrich de l'espace. Je cite au hasard un livre de Deleuze qui m'accompagne pendant ce séjour en Touraine. Je ne veux pas détacher cette longue citation du paragraphe que je suis en train d'écrire parce que je veux voir cette citation à l'intérieur de ce paragraphe, à l'intérieur de mon corps, de mon âme. « C'est nécessairement une âme, un sujet. C'est toujours une âme qui inclut ce qu'elle saisit de son point de vue, c'est-à-dire l'inflexion. *L'inflexion est une idéalité ou virtualité qui n'existe actuellement que dans l'âme qui l'enveloppe.* Aussi est-ce l'âme qui a des plis, qui est pleine de plis. Les plis sont dans l'âme, et n'existent actuellement que dans l'âme. C'est déjà vrai des 'idées innées' : ce sont de pures virtualités, de pures puissances, dont l'acte consiste en habitus ou dispositions (plis) dans l'âme, et dont l'acte achevé consiste en une action intérieure de l'âme (déploiement interne). »

Déploiement interne, déploiement interne. (Il faut répéter une phrase pour qu'une pensée se déploie.) Je ne fais que ça : je me déploie intérieurement. Il faut que je me déploie *extérieurement*. L'homme doit évoluer dans le monde — dans tous les sens du terme. Dans *un* sens du terme : cela me suffirait. Non, donnez-moi deux, trois, neuf sens du terme. Mille et un sens du terme. Mes traducteurs n'ont qu'à me consulter avant que je ne sois mort : il y a tant de termes dans mes œuvres. C'est cela qui me préoccupe ; je dois terminer les travaux d'Hercule — mes travaux. Ma vie future, ma vie foutue. Elle est pleine de plis. Il y a des vies où il n'y a aucun pli ; la mienne en est pleine. J'ai des plis dans mon âme et sur mon corps. Un ami moscovite m'a dit un jour : « J'étais dans ma baignoire et tout d'un coup j'ai vu un pli sur mon ventre. Alors je me suis dit que j'avais commencé à vieillir sans m'en apercevoir. » J'aperçois mon vieillissement partout, dans tous les plis et replis de mon corps. Mais les plis de mon âme sont virginaux, et ils rajeunissent à mesure que je les déploie. Les plis de mon corps se déploient vers la mort ; ceux de mon âme se déplient vers l'éternité.

La mort est un pli ultime : il n'y aura pas de plis dans l'au-delà.

Je n'ai pas tout dit ; je n'ai pas tout déplié. J'ai tout dépeuplé parce que l'humanité est un pli indésirable, un paradis artificiel.

Chaque paragraphe est un pli et je n'ai aucune envie de déplier ce pli. Ce paragraphe est ma vie.

54

Je suis à Davos. Lydia dit : « Je vais sortir les tomates du frigidaire. Quel arôme exquis ! »

Quelque secondes plus tard : « Je ne sortirai pas les tomates parce que je les ai oubliées à la maison. »

